N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

La véritable histoire de Cyrano de Bergerac

Bob Maloubier, souvenirs d'un agent secret

L'antisémitisme en France
de la Révolution à nos jours

M 02630 - 942S - F: 6,90 € - RD

SEPTEMBRE 2025
N°942
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

HISTOIRE TV

INÉDIT

USS COLE

LES PRÉMICES DU 11 SEPTEMBRE

LE MERCREDI 10 SEPTEMBRE DÈS 20H50

LE 12 OCTOBRE 2000, LE DESTROYER AMÉRICAIN USS COLE EST ATTAQUÉ PAR DES TERRORISTES ISLAMISTES COMMANDÉS PAR OUSSAMA BEN LADEN. CET ÉVÉNEMENT TRAGIQUE ENTRAÎNE LA MORT DE 17 MARINS. C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'AL-QAÏDA CIBLE DIRECTEMENT UN NAVIRE AMÉRICAIN.

bouygues canal 121
DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118
free canal 205
orange canal 124
SFR canal 177
Chips Time .nordnet. Vialis WiBox
© BRANDON ROBINSON
REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias

Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : septembre 2025.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Photo de couverture : Associated Press /Alamy Stock Photo

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito
Par Éric Pincas

Les racines du mal

Gardons-nous de toute ambiguïté : la France n'est pas un pays antisémite. Les liens de la République à la communauté juive sont mutuellement solides depuis les origines. Mais force est de constater que, depuis les attentats du Hamas, en Israël, le 7 octobre 2023, et le déclenchement de la guerre qui a suivi, les actes antisémites ont explosé dans notre pays avec une virulence sans précédent depuis 1945. Rappelons ce chiffre émanant du ministère de l'Intérieur : 57 % des agressions racistes en France sont perpétrées contre les Juifs, lesquels représentent 0,7 % de la population française. La France est aujourd'hui le pays d'Europe où les Juifs se sentent le moins en sécurité. Ces derniers mois, des rabbins se sont fait agresser à Orléans, à Neuilly-sur-Seine, à Levallois-Perret. Des synagogues et des lieux de mémoire ont été profanés. Des opérations parfois diligentées par des pays étrangers, à l'instar de ces étoiles de David apposées sur les murs d'immeubles parisiens à l'automne 2023 à l'initiative du Kremlin, dans le but de créer un climat malsain et de déstabiliser les sociétés occidentales.

> « Les Juifs se sentent en insécurité dans notre pays »

Le judaïsme n'a jamais cessé d'intriguer, d'interroger, de véhiculer bien des fantasmes. Certains commentateurs considérant même qu'il s'agit d'une nationalité. Le judaïsme est protéiforme, puisqu'il est constitutif d'une religion, d'une culture et d'une identité. Mais les Français juifs sont avant tout Français. Des citoyens de plein droit depuis la Révolution. Alors, pourquoi, dans notre histoire, ont-ils si souvent été stigmatisés ? Pour Alain Chouraqui, directeur de recherche émérite au CNRS, l'antisémitisme est l'expression d'un malaise sociétal au sens large en temps de poussées nationalistes, où la recherche d'un bouc émissaire revêt une dimension cathartique. Les Juifs, pointés du doigt par une minorité comme apatrides, cosmopolites, cristallisent les crispations identitaires. Avec des justifications nauséabondes qui collent à l'air du temps, selon les époques : peuple déicide, complotiste, tirant les ficelles du grand capital et alimentant le communisme international… Aujourd'hui, ciblés par les extrémistes de tous bords, les Français juifs sont jugés complices de Netanyahou dans la guerre menée à Gaza et, plus largement, dans le conflit israélo-palestinien. Et l'antisionisme devient une justification toute trouvée à l'antisémitisme avec son cortège d'amalgames. Dans ce dossier exceptionnel, nous vous proposons de mieux comprendre les racines du mal et ses récurrences à travers les siècles.

HISTORIA SOMMAIRE

6



24



32



6 Portfolio

France-Brésil, naissance d'une passion

Fêter, en archives colorées, le bicentenaire des relations entre les deux pays. **PAR MAUD LAGEISTE**

14 Échos de l'Histoire
L'actualité éclairée par l'Histoire.

18 Ils font l'événement
À la recherche du prochain dalaï-lama ; Allemagne, un best-seller inattendu ; une enquête « caméra au poing » sur la Saint-Barthélemy.

22 Aux premières loges
Jean Tulard, l'homme aux 474 préfaces **PAR FRANCK FERRAND**

24 Récit

Le vrai Cyrano de Bergerac, un illustre inconnu

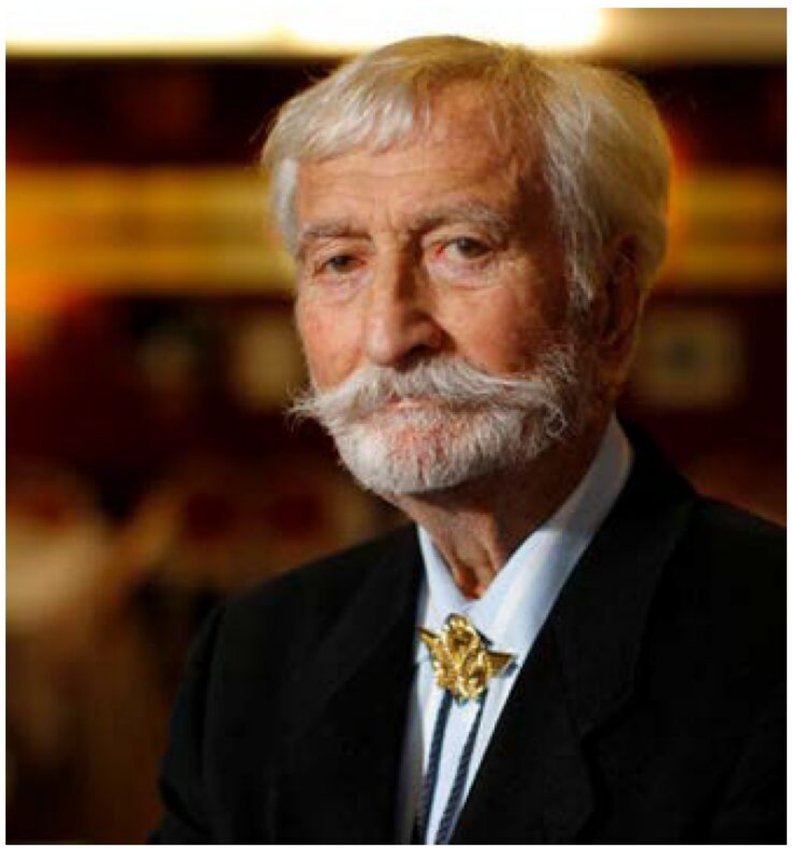
Derrière le héros de papier immortalisé par Edmond Rostand se cache un personnage réel. Et doté d'un panache au moins aussi grand que son double fictionnel ! **PAR GÉRARD DE CORTANZE**

32 Dossier

L'antisémitisme en France

De la Révolution à nos jours

34 **De l'antijudaïsme à l'antisémitisme** ALEXANDRE BANDE
36 **Les Juifs en France jusqu'à la Révolution** CHARLES GIOL
38 **1789, récit d'une émancipation** HERVÉ LEUWERS
41 **Napoléon Ier, le « faux ami » ?** PIERRE BRANDA
42 **Les pages qui tuent** LAURENT NUNEZ
44 **Des errances que la gauche préfère oublier** MICHEL DREYFUS
49 **Blum, la cible favorite des communistes** MICHEL DREYFUS
50 **L'affaire Dreyfus, révélatrice de toutes les haines** JEAN GARRIGUES
53 **Les ligues d'extrême droite se déchaînent** JEAN GARRIGUES
56 **Vichy, l'État sans états d'âme** LAURENT JOLY
61 **Après-guerre : quand l'extrême droite s'enferre dans l'antisémitisme** LAURENT JOLY
62 **Infographie : les violences antisémites en France** CHARLES GIOL
64 **L'inquiétant retour des vieux démons** FRANÇOIS HEILBRONN







68 Récit

Bob Maloubier, l'espion qui venait de France

En 1943, ce jeune Français rejoint les services secrets britanniques. Mais, en prenant les ordres de Londres, il ne sera jamais honoré par de Gaulle. **PAR FABIEN TILLON**

72 Reportage

Les châteaux royaux du Languedoc

En jeu sous cette appellation ? Une inscription à l'Unesco et une rectification de taille, car les châteaux dits « cathares » le furent bien peu… **PAR STÉPHANIE GATIGNOL**

78 Une œuvre, un artiste

Les Sabines, de David

Pour parler de son époque, le peintre néoclassique choisit un thème antique, déjà travaillé par Poussin. **PAR SERGE LEGAT**

82 Cahier culture

82 **Expos** Les sorcières à Pont-Aven ; les valises dans la guerre…
84 **Écrans** Ciné, scène, télévision…
86 **Livres** La sélection bios et essais, romans et BD.

90 Tête-à-tête

Antoine de Caunes et Napoléon

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.
PAR STÉPHANIE GATIGNOL

94 Histoire sur ordonnance

En 1914, une transfusion sanguine est tentée sur un jeune poilu. Une opération qui finit bien, mais qui doit tout à la chance !
PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 Mots croisés

98 L'humeur
d'Emmanuel de Waresquiel

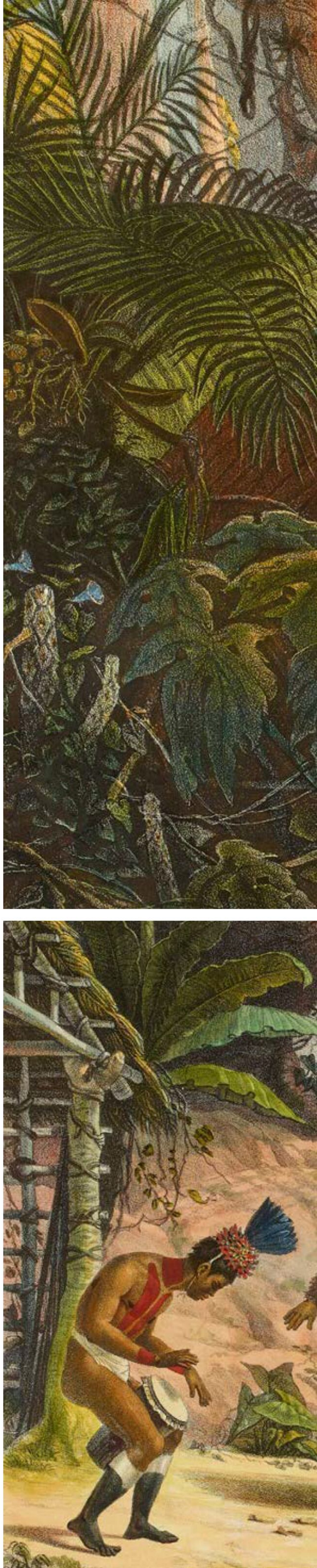
Contributeurs

Alexandre Bande Historien, professeur d'histoire en classes préparatoires aux grandes écoles, membre de la commission enseignement de la Shoah de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Son dernier ouvrage : *Auschwitz 1945* (Passés/composés). **Pierre Branda** Historien, spécialiste du Consulat et du Premier Empire. **Gérard de Cortanze** Écrivain. **Michel Dreyfus** Historien, directeur de recherche émérite au CNRS au Centre d'histoire sociale du XXe siècle à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Charles Giol** Journaliste. **Jean Garrigues** Historien, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université d'Orléans.**François Heilbronn** Professeur affilié à Sciences Po et vice-président du Mémorial de la Shoah ; il vient de publier *Deux étés 44* (Le Livre de Poche). **Laurent Joly** Historien, directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'antisémitisme durant le régime de Vichy. Il publie, en octobre, chez Tallandier *Vichy : Histoire d'une dictature 1940-1944*. **Serge Legat** Historien d'art. **Hervé Leuwers** Historien, spécialiste de la Révolution française. **Laurent Nunez** Écrivain et critique. **Fabien Tillon** Écrivain et journaliste.

France Brésil

Naissance d'une passion

Pour célébrer le bicentenaire des relations diplomatiques entre Paris et le Brésil, les collections numérisées de Gallica dévoilent l'intérêt manifesté par la France pour ce pays-continent. Notamment depuis le XIXe siècle, quand les échanges s'intensifient entre les deux rives de l'Atlantique. PAR MAUD LAGEISTE



BNF

BNF

Sous la canopée Le peintre Jean-Baptiste Debret (1768-1848) arrive à Rio de Janeiro en 1816 avec la mission artistique française au service de Jean VI, roi du Royaume-Uni de Portugal, du Brésil et de l'Algarve. Son *Voyage pittoresque et historique au Brésil, ou Séjour d'un artiste français au Brésil, depuis 1816 jusqu'en 1831 inclusivement* paraîtra en France dès 1834. De Rio, il voyagera vers le sud, notamment dans la serra do Mar.

Arrachés au continent noir Jean-Baptiste Debret consacre une partie de son œuvre à la représentation de la vie quotidienne des Africains victimes de la traite transatlantique, pour qui le sol brésilien était la destination la plus fréquente. Malgré la subjectivité romantique de son auteur, le *Voyage pittoresque* demeure un témoignage précieux sur l'esclavage au Brésil, dernier pays des Amériques à l'abolir, le 13 mai 1888.

Portfolio

Image d'Épinal Motif récurrent dans l'iconographie des voyageurs européens découvrant le Brésil, la scène de danse des esclaves est ici représentée par le peintre russe Louis Choris (1795-1828). L'artiste utilise comme arrière-plan l'île de Sainte-Catherine, au sud du Brésil, où domine une flore riche en bananiers, en cactus, en orangers, en papayers et en cocotiers.



BNF

Modes et travaux Dans son carnet de croquis *Costumes du Brésil* (1820), Jean-Baptiste Debret se livre à la reproduction détaillée des divers types physiques observés en ville. Ces aquarelles constituent la base iconographique des lithographies illustrant son *Voyage pittoresque* et permettent d'entrevoir la diversité des métiers et des conditions sociales qui se croisent, à l'époque, dans les rues de Rio.



BNF

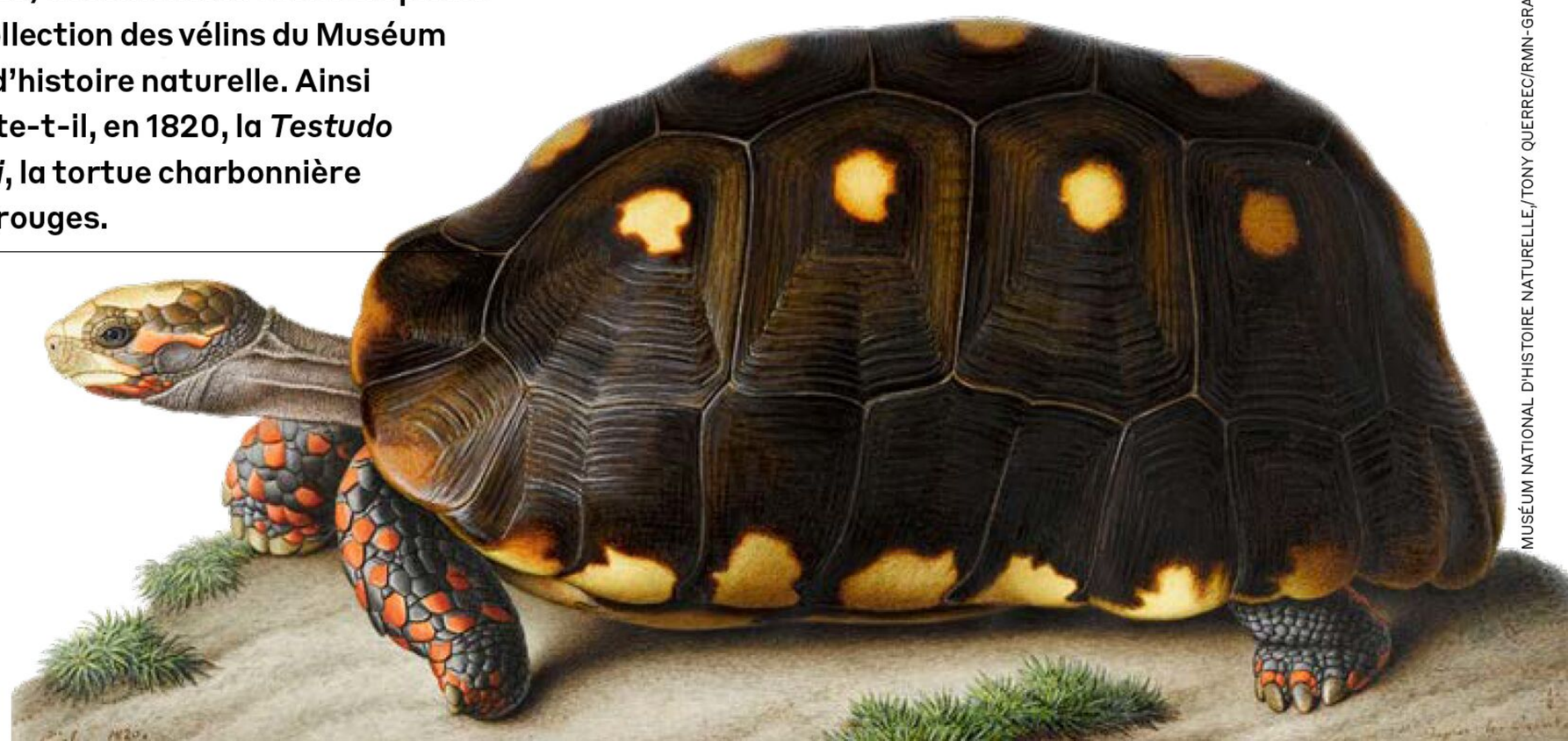
Ma cabane au Brésil Cette planche de Debret reproduit les différents modèles de huttes des premiers habitants du Brésil, plus ou moins complexes en fonction des peuples constructeurs. À travers le thème de l'habitation, les activités quotidiennes des peuples autochtones sont figurées : repos dans le hamac, cuisson des aliments, vie communautaire, récolte du bois, feu…



BNF



Naturalisme Le peintre Nicolas Huet (1770-1828) documente la faune tropicale pour la collection des vélins du Muséum national d'histoire naturelle. Ainsi représente-t-il, en 1820, la *Testudo carbonari*, la tortue charbonnière à pattes rouges.



MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE,/TONY QUERREC/RMN-GRAND PALAIS/SP



BNF



BNF



BNF



BNF

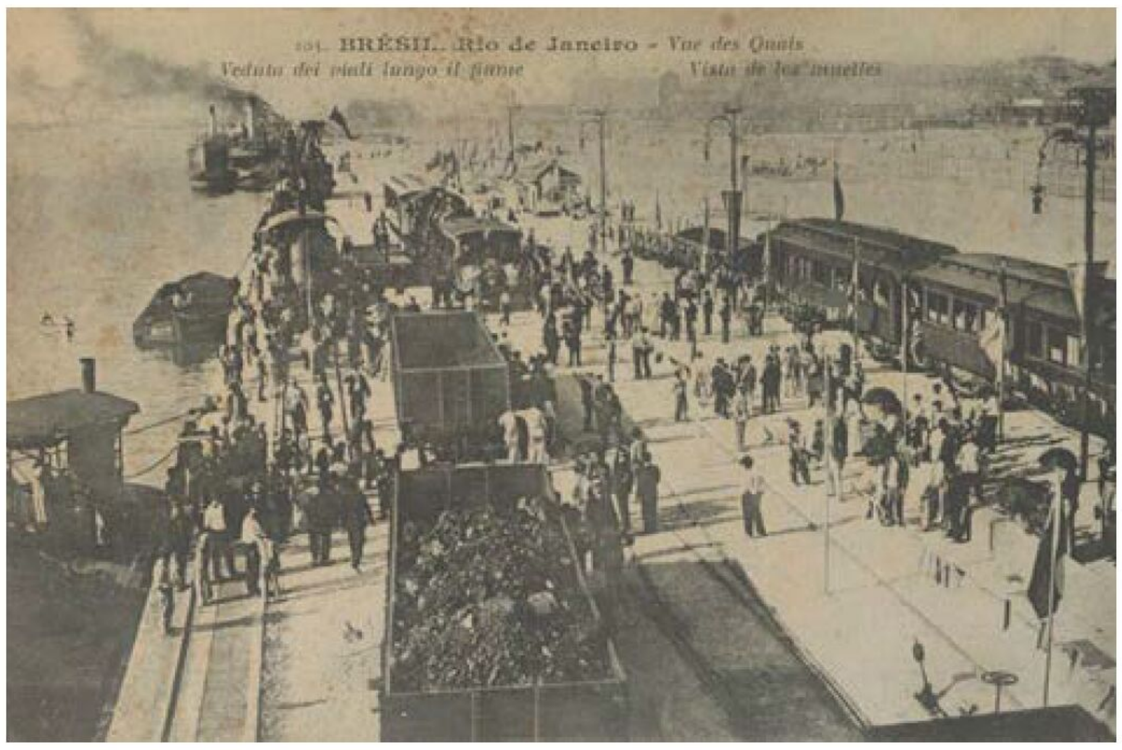
Le Paris brésilien

Le drame lyrique *La Perle du Brésil* est emblématique d'un certain regard européen sur les Amériques, empreint d'exotisme. L'œuvre du compositeur Félicien David (1810-1876) et des librettistes Sylvain Saint-Étienne (1807-1880) et Gabriel de Lurieu (1799-1889) est représentée au Théâtre-Lyrique de Paris en 1851. Cette intrigue amoureuse entre Lorenz, un officier portugais, et Zora, fille d'un chef autochtone brésilien, s'inscrit dans la mode des motifs tropicaux présents dans la musique française au XIXe siècle, que l'on songe par exemple à la « facile et brillante » polka *La Brésilienne !* aux nombreux interprètes, ou encore à « L'Air du Brésilien » dans *La Vie parisienne* de Jacques Offenbach en 1866.


LA PERLE du BRÉSIL
Drame Lyrique
en Trois Actes.
Musique de
FÉLICIEN DAVID
Livret Français
DE
M.M. GABRIEL,
LVAIN St. ETIENNE
Partition Pno Solo
Net. 10f
Traduction Italienn
DE
A. DE LAUZIÈRES
(avec récitatifs)
Partition à 4 Mains
Net. 18f
BATTAILZET 1872.

BNF

Portfolio



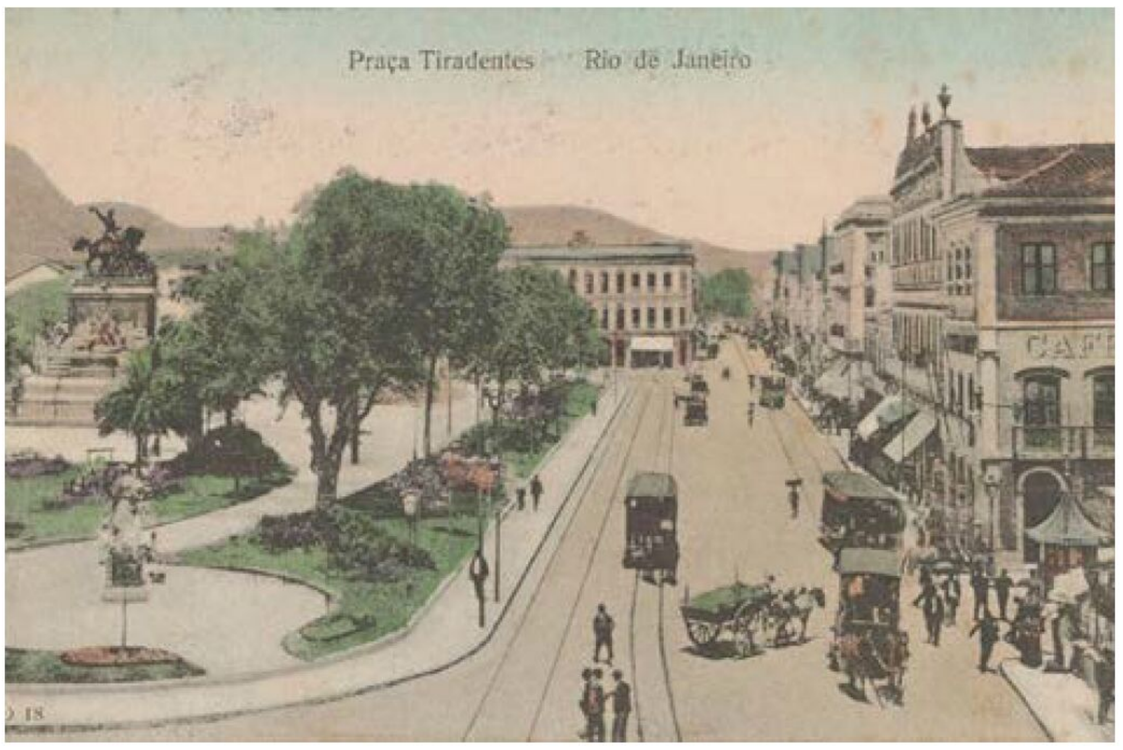
BNF



BNF



BNF



BNF

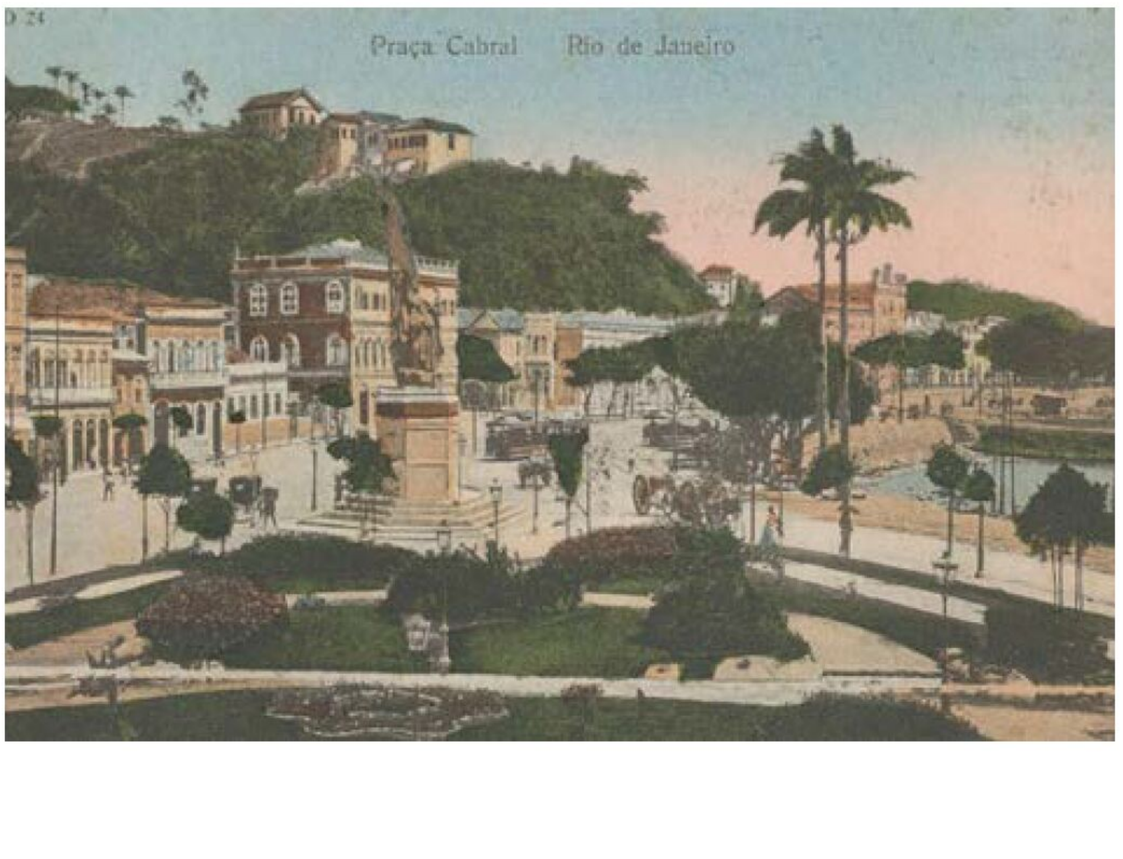


BNF

Rio avant les favelas Paul Latteux (1840-1916), médecin et collectionneur de minéraux, part de Bordeaux pour Rio de Janeiro en 1909. D'esprit aventureux, nostalgique des récits de son père occupant longuement un poste de commissaire commandant de la Guyane, le scientifique décide d'aller à la rencontre d'un peuple dont il loue l'audace et l'énergie. Dans ses notes de route, il consigne ses impressions – émerveillements comme déconvenues –, et son récit est agrémenté de nombreuses illustrations. Les cartes postales ci-contre dévoilent la capitale brésilienne d'alors, un Rio de Janeiro à l'architecture et à l'urbanisme fortement européanisés, sous l'influence notamment de l'architecte français Grandjean de Montigny (1776-1850).



BNF



BNF

Fiction-documentaire inédite



TUER AU NOM DE DIEU

Enquête sur le massacre de la Saint-Barthélemy

© Rebecca Vaughan Cosquéric - Nilaya productions

DISPONIBLE SUR

france•tv

En partenariat avec HISTORIA

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Les derniers secrets du roi des phares

Archéologie. **Tirés des fonds de la baie d'Alexandrie, étudiés puis réimmergés, une vingtaine de blocs de pierre apportent leur lot de renseignements sur la construction – et la destruction – de la septième merveille du monde antique.**

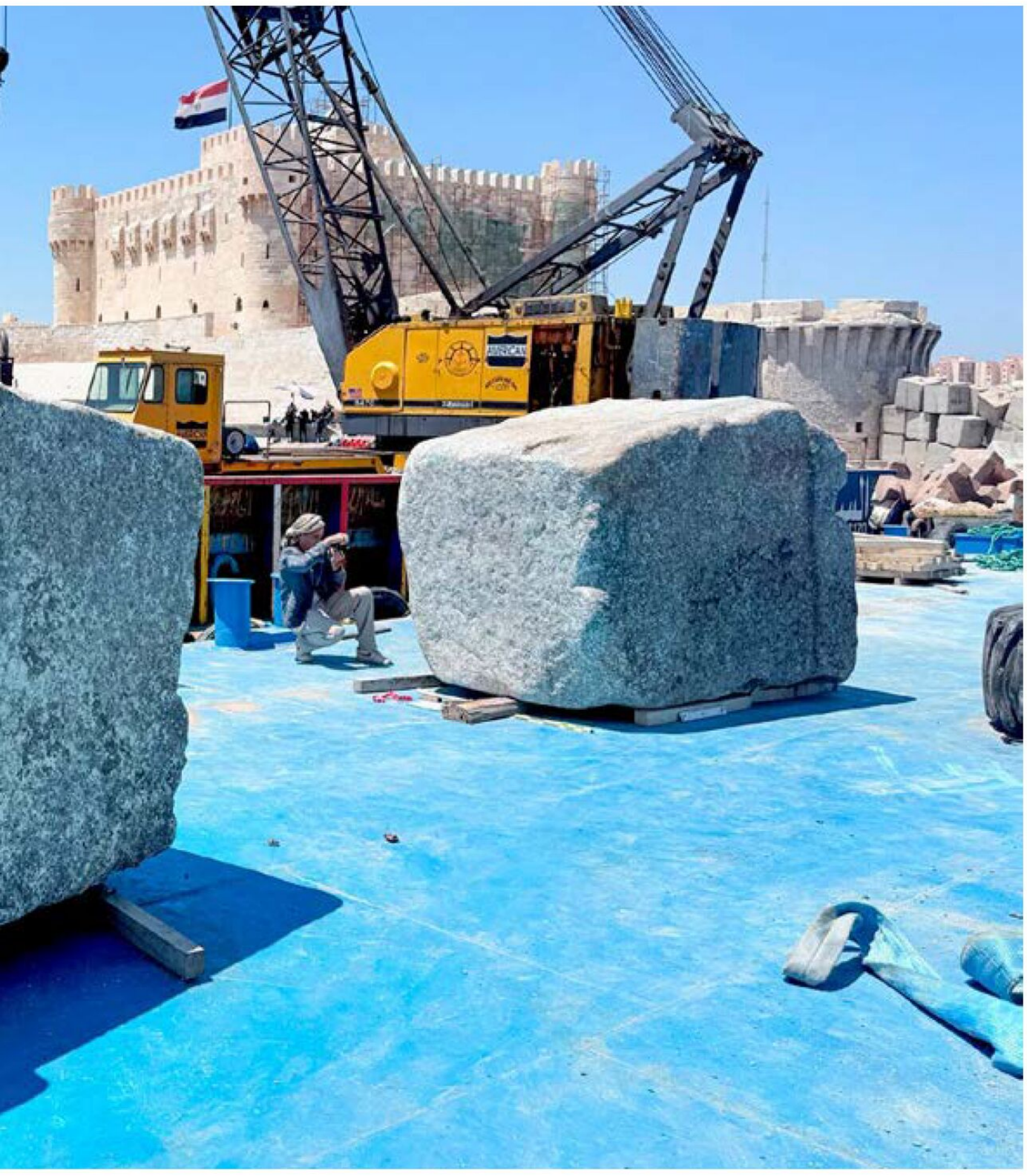


Une mission archéologique exceptionnelle, pilotée par le CNRS, vient de sortir de l'eau une vingtaine de blocs monumentaux du phare d'Alexandrie, sur le site de Qaitbay, à la pointe orientale du port égyptien. Une opération qui n'a pas été de tout repos, admet Isabelle Hairy, architecte archéologue du Centre d'études alexandrines (CEAlex) : « Le principal défi consistait à remonter des blocs de plus de 30 tonnes immergés à une profondeur de cinq à sept mètres », confie la responsable scientifique du projet. Pesant jusqu'à 80 tonnes, chacun des vestiges a été traité par photogrammétrie – une technique permettant de représenter fidèlement un objet en volume grâce à plusieurs clichés photographiques –, puis ajouté aux éléments déjà numérisés par les équipes du CEAlex. À la suite de quoi, chacun des blocs a été remis à sa place… au fond de la Méditerranée ! « Cela contribue aussi à préserver les vestiges », reconnaît Isabelle Hairy, qui cartographie depuis plusieurs années les ruines sous-marines du Phare. « Beaucoup de ces pierres ont déjà été enlevées et réutilisées. »

Le premier gratte-ciel de l'Histoire !

Cette initiative s'inscrit dans le cadre du projet PHAROS, financé par la fondation Dassault Systèmes, qui vise à une restitution numérique, en trois dimensions, de la septième merveille du monde antique. La modélisation du monument devrait permettre de lever le voile sur les mystères de sa construction et de son architecture : « Grâce aux simulations scientifiques et aux univers virtuels, les ingénieurs pourront tester toutes les hypothèses, de la construction de l'édifice aux raisons de sa chute. » Pour combler les zones d'ombre dues à des vestiges archéologiques très fragmentaires, un minutieux travail de recherche avait déjà été réalisé, en amont, par une équipe d'experts s'appuyant sur les sources anciennes – récits de voyageurs, pièces de monnaie, mosaïques – afin d'aider à la reconstitution du monument. La prochaine étape, anticipe Isabelle Hairy, sera d'agréger toutes ces informations. « On dispose actuellement d'un premier modèle sommaire dans lequel on a intégré les données issues des sources anciennes et les données archéologiques. On va pouvoir passer à une modélisation plus aboutie du phare », se félicite l'architecte archéologue.

Puzzle **Plus de 3 000 vestiges de l'édifice ont déjà été répertoriés. Ils permettent désormais de se faire une idée plus précise du monument, s'élevant, à son âge d'or, à plus de 100 mètres.**



GEDEON PROGRAMMES/SP

Élevée au IIIe siècle avant notre ère sur l'île de Pharos (d'où le nom commun), la tour blanche d'Alexandrie est parfois considérée comme le premier gratte-ciel de l'Histoire. Culminant à plus de cent mètres de hauteur, son fanal guidait les bateaux vers l'entrée exiguë du port et contribuait au rayonnement de la cité dans la Méditerranée antique. Hélas, brutalisé par plusieurs tremblements de terre dont le plus violent survient en 1303, le phare d'Alexandrie n'est plus qu'une ruine au milieu du XVe siècle. En 1477, sur ses débris, un sultan mamelouk fait édifier une citadelle de calcaire blanc. Le monument est englouti après avoir veillé dix-sept siècles sur la capitale des Lagides. Il faudra attendre 1994 pour que les premières fouilles d'envergure y soient entreprises sous l'impulsion de l'archéologue Jean-Yves Empereur, fondateur du CEAlex. Depuis, les experts ont inventorié plus de 3000 pièces et partiellement reconstitué le vaste puzzle sous-marin qui tapisse les profondeurs de la rade alexandrine. En attendant la modélisation définitive du phare, Isabelle Hairy se réjouit de constater l'intérêt de la population locale, nombreuse en marge du chantier: «C'est le site le plus visité à Alexandrie», sourit l'archéologue… H

NICOLAS MÉRA

Le mot du mois de Virginie Girod



Septembre

Pourquoi le mois de septembre contient-il le mot « sept », alors qu'il est le neuvième de l'année ? Tout commence dans l'Antiquité romaine, comme souvent ! Le premier calendrier établi par Romulus se divise en dix mois. Il débute au printemps, avec celui dédié à Mars, le dieu de la guerre. Septembre est alors le septième mois de l'année. Aucune fantaisie dans sa dénomination. Or ce calendrier s'accorde mal aux cycles solaires et lunaires. Il est modifié plusieurs fois jusqu'à la réforme de Jules César en 46 av. J.-C. Le calendrier julien, créé par l'astronome Sosigène d'Alexandrie à la demande du dictateur, passe à douze mois. *Quintilis* est rebaptisé « juillet » en l'honneur de la famille des Jules. Ne jamais rater une occasion de laisser son empreinte dans l'Histoire ! D'ailleurs, Auguste fera de même avec le sixième mois, dont l'évolution orthographique donnera notre « août ».

Au fil des siècles, ce calendrier solaire se décale quelque peu. Une nouvelle méthode de calcul des jours bissextiles aboutit à l'adoption du calendrier grégorien en 1582. L'année commence désormais le 1er janvier, et septembre devient le neuvième mois du calendrier. Mais un rebondissement perturbe l'année 1792. Le 22 septembre marque l'an I de l'ère de la République française. Un nouveau calendrier s'impose, dont les noms ont été inventés par le poète Fabre d'Églantine. Les semaines font 10 jours et les mois commencent entre le 16 et le 22. Septembre se retrouve à cheval entre fructidor et vendémiaire, le mois des fruits et celui des vendanges. Les paysans ne comprennent rien à ce gadget conceptuel… Napoléon l'abolit en 1805, d'aucuns diront par idéologie, d'autres par pragmatisme. Le 1er janvier 1806 inaugure le retour au calendrier grégorien et le mois de septembre retrouve sa neuvième place… jusqu'au prochain caprice de l'Histoire. H

Second choix mais royale surprise

Faire-part. Pourquoi Louis XV épouse-t-il donc Marie Leszczynska, issue d'une noblesse bien inférieure ?

Il y a trois cents ans, le 5 septembre 1725, une scène invraisemblable se joue dans la chapelle du château de Fontainebleau. L'étonnant n'est pas l'événement célébré en tant que tel – la bénédiction du mariage de Louis XV, âgé de 15 ans –, mais l'identité de l'épouse: Marie Leszczynska, 22 ans. Fille d'un roi élu de Pologne, déchu et exilé en Alsace, elle n'est l'héritière, estime un contemporain plein de dédain, que de «simples gentilshommes». Comment a-t-elle pu donc être préférée aux princesses des plus rutilantes maisons d'Europe? Pour le comprendre, il faut revenir l'année précédente et s'intéresser aux anxiétés du récent Principal ministre, le duc de Bourbon, cousin du roi. L'homme collectionne les ennemis et, au cas où Louis XV rendrait subitement l'âme sans avoir eu de fils, l'un d'eux, le jeune duc d'Orléans, ceindrait la couronne. Or, l'adolescent-roi est alors fiancé à une petite princesse espagnole, loin d'être nubile… Le duc de Bourbon et ses proches arrêtent donc une décision: dénicher une autre candidate au mariage royal, capable d'engendrer rapidement le petit dauphin espéré. Avec méthode, les noms d'une centaine de princesses sont jetés sur un papier – liste rédigée avec une certaine largeur d'esprit, puisque même l'humble Marie Leszczynska y figure… Temporairement! Car les critères de sélection sont draconiens: âge, religion, réputation, avantages politiques espérés, prestige des ancêtres, défauts familiaux supposés… Après discussion, il faut se rendre à l'évidence: l'Europe ne compte aucune princesse idéale pour Louis XV. Il faut donc revenir sur une solution a minima. Et c'est ainsi que l'ancien roi de Pologne, jusque-là sans solides perspectives, se voit demander la main de sa fille pour l'aîné des Bourbons! Elle sera l'une des reines de France les moins «bien nées» de l'Histoire. Elle n'en tiendra pas moins ce rôle délicat avec dignité et patience.



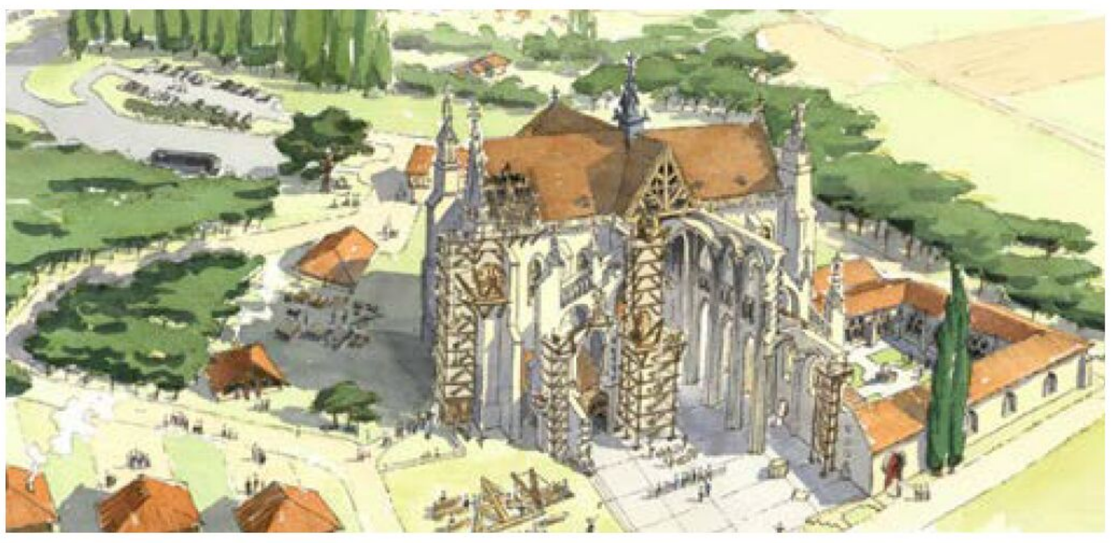
HERITAGE IMAGES/AURIMAGES

Gros lot Piochée par dépit parmi une centaine de noms, la Polonaise (ici avec le futur Louis XVI) saura tenir son rang.

PIERRE-LOUIS LENSEL

La cathédrale médiévale du XXIe siècle

Près de Libourne, en Gironde, l'association Chantier médiéval de Guyenne s'est lancée dans un projet ambitieux: bâtir une cathédrale gothique selon les techniques et matériaux du XIIe siècle. Démarrés en octobre 2023 à La Lande-de-Fronsac, les travaux s'étaleront sur quarante ans. L'objectif? Faire renaître les savoir-faire ancestraux pour ériger un monument d'un autre temps. Si les premiers mois ont été consacrés à l'aménagement du site et à la conception des plans à partir de sources d'époque, les murs en pierre et torchis s'élèvent aujourd'hui à 1,5 mètre de hauteur. Chaque mois, une cinquantaine de bénévoles, en tenue d'époque, se rassemblent pour faire avancer le chantier. Après la chapelle, un cloître puis un grand édifice gothique verront le jour, ornés de vitraux, de voûtes, de rosaces et de gargouilles. Faute de manuscrits détaillés du XIIe siècle, un comité scientifique, composé notamment d'experts ayant œuvré sur Notre-Dame,



GUYENNE MÉDIÉVAL/OFFICE DE TOURISME DU FRONSADAIS/SP

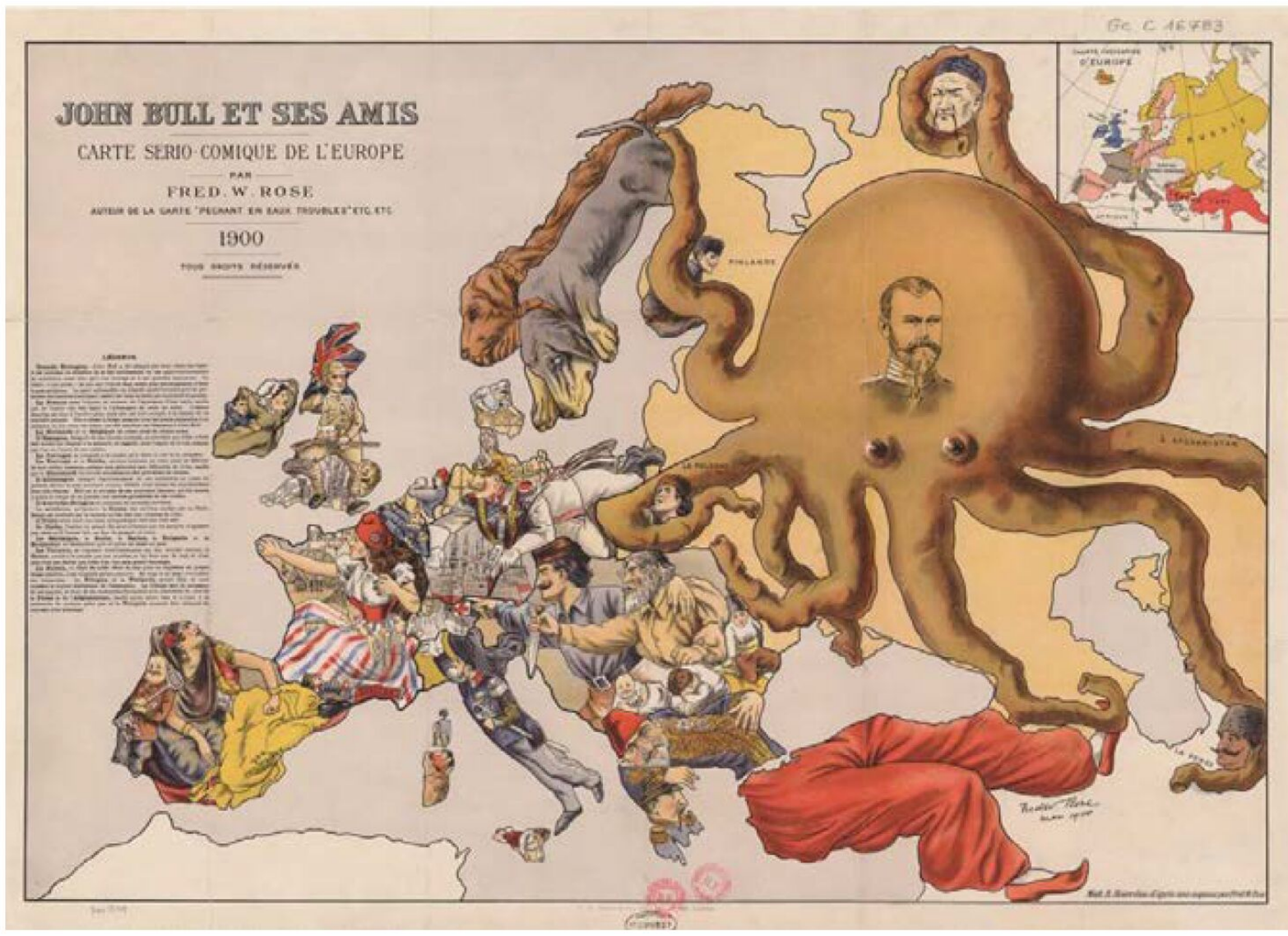
accompagne le projet. Accessible aux personnes en situation de handicap, le site se veut également inclusif, avec une dimension sociale forte. En prime, la cathédrale sera ouverte au public. Mais il faudra être patient: ce ne sera pas avant 2063. MÉLANIE BEDROSSIAN

Marseille, une affaire classée ?

Patrimoine. Le charme du Vieux-Port suffira-t-il à convaincre l'Unesco ? Mi-juin, la municipalité a relancé la candidature de la cité phocéenne à l'inscription au patrimoine mondial. Après un échec en 2002, la ville figure parmi les sites français invités à reconsidérer leur dossier. Porté lors du Congrès mondial de la nature en 2021, le projet vient d'être adopté à l'unanimité par le conseil municipal, afin de valoriser le patrimoine naturel et culturel de la ville. L'enjeu : faire reconnaître la rade, vaste baie naturelle sur la côte méditerranéenne, comme un site d'exception pour ses paysages et son écosystème. Le périmètre visé s'étend sur 57 km, de l'Estaque aux Calanques, un littoral riche en biodiversité, mais fragile, notamment à cause de l'érosion qui menace certaines des plantes de la région. Une fois inscrite sur la liste indicative nationale, la candidature pourra être transmise à l'Unesco, avec une réponse espérée d'ici cinq ans. MÉLANIE BEDROSSIAN



TIMOGRAPHIE 360°/DR



Sismographe Malgré l'aspect ludique de sa carte, Frederick William Rose résume, en cette année 1900, les sérieuses tensions diplomatiques qui traversent l'Europe.

La géopolitique en caricature

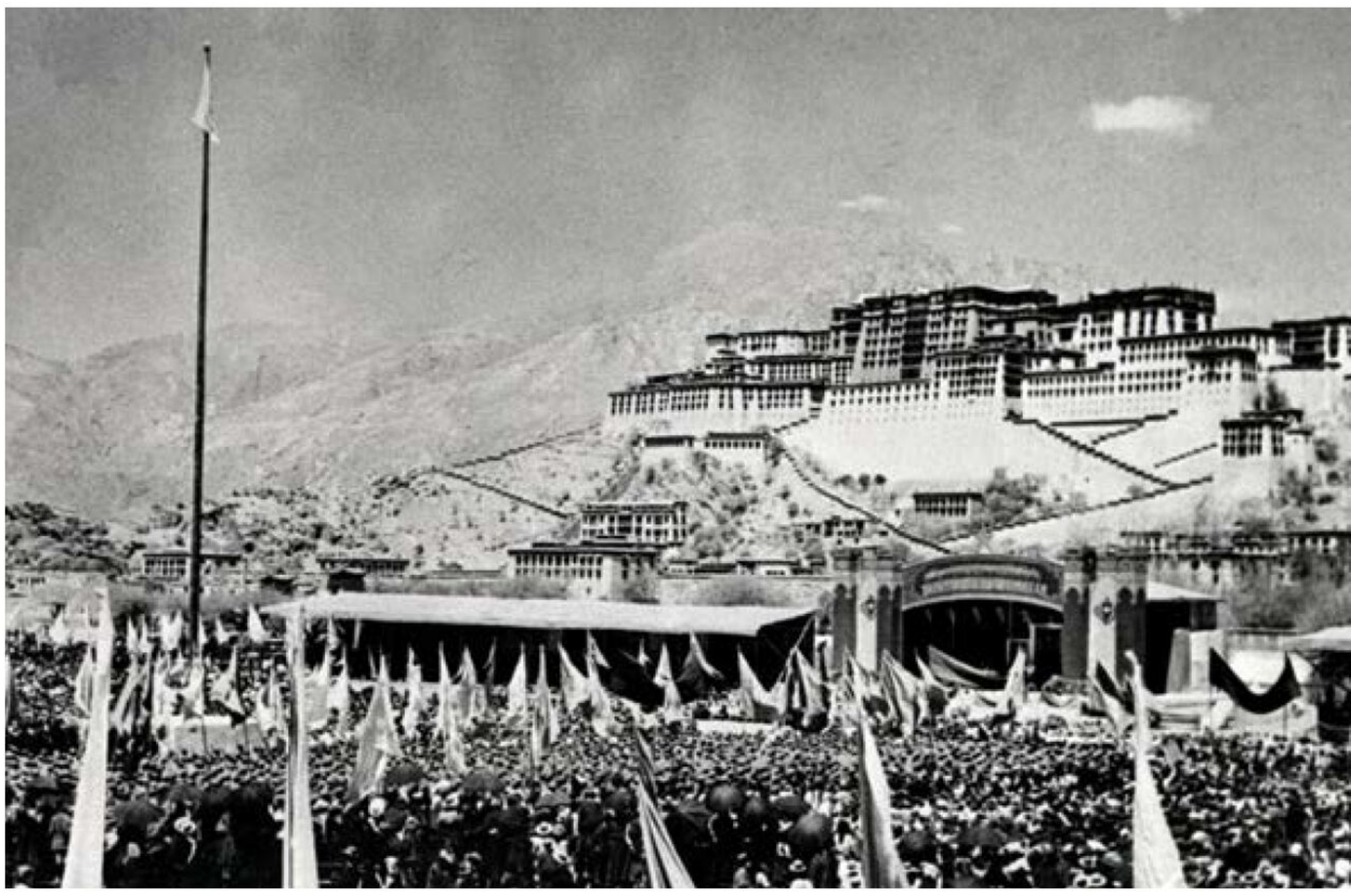
Le passage au XXe siècle en Europe est marqué par une succession de crises diplomatiques, génératrices d'importantes tensions. C'est dans ce contexte que le caricaturiste anglais Frederick William Rose imagine cette carte anthropomorphe du Vieux Continent, adoptant le point de vue de John Bull, personnification de l'Angleterre imaginée par John Arbuthnot au XVIIIe siècle.

Dans cette Europe de 1900, la Grande-Bretagne observe donc une Europe de l'Ouest instable, ignorant la menace expansionniste russe. F. W. Rose illustre ce danger avec une pieuvre – dont les tentacules s'étendent sur les territoires voisins – affublée de la tête de Nicolas II. Cette allégorie de l'expansionnisme est souvent reprise dans la cartographie caricaturiste, illustrant, selon les époques et les sujets, la Russie, la Prusse, les États-Unis ou le Royaume-Uni. Concernant la France, tour à tour adversaire ou alliée de Londres, elle apparaît ici tourmentée. Le corps allongé de Dreyfus symbolise les déchirements intérieurs que connaît le pays, pendant que Marianne accuse John Bull d'avoir brisé ses poupées – qui portent le nom des récentes crises coloniales ayant opposé Londres et Paris. Mais ces griefs et la menace russe n'empêcheront pas les trois pays de se rapprocher au cours des années suivantes au sein de la Triple-Entente, témoignant, une fois encore, des complexes enjeux diplomatiques de l'époque…

Et pour mieux apprécier les détails de cette carte, retrouvez-là sur gallica.bnf.fr. THOMAS LIÉNARD

À la recherche du futur dalaï-lama

Passage. Tenzin Gyatso prépare sa réincarnation et a confirmé, en juillet, qu'un successeur serait bientôt désigné. Une décision que rejette déjà la Chine…



AFP

Le dalaï-lama a célébré ses 90 ans le 6 juillet dernier. À l'occasion de la semaine de festivités qui lui a été consacrée, le chef spirituel tibétain a assuré que l'institution se maintiendrait après sa mort, mettant fin à plusieurs années d'atermoiements sur la question. « J'ai décidé de poursuivre la réincarnation de Sa Sainteté le dalaï-lama, conformément aux souhaits sincères du peuple », a-t-il déclaré depuis le monastère de McLeod Ganj, sur les contreforts de l'Himalaya indien, où il vit depuis 1959.

La question de sa réincarnation, et donc de la survie de l'institution selon la tradition bouddhiste tibétaine, était devenue un enjeu géopolitique, tant le gouvernement chinois entend resserrer son emprise sur la région. Sans surprise, Pékin n'a pas tardé à réagir : « La réincarnation de grandes figures bouddhistes comme le dalaï-lama et le panchen-lama [deuxième plus haut chef spirituel du bouddhisme tibétain, ndlr] doit être désignée par tirage au sort […] puis approuvée par le gouvernement central », a rétorqué le porte-parole du ministère chinois des Affaires étrangères. Ces visées chinoises ne datent pas d'hier. Dès le XVIIIe siècle, la dynastie Qing louche sur cette région riche en ressources naturelles où tous les fleuves sacrés asiatiques – Brahmapoutre, Indus, Mékong, Yangzi – prennent leur source.

L'armée de Mao lance la « libération pacifique »

Les garnisons chinoises y demeurent jusqu'en 1911 avant d'être chassées par un pouvoir redoutant de s'ouvrir aux influences étrangères. L'année suivante, le treizième dalaï-lama proclame l'indépendance du Tibet : « Nous sommes une petite nation religieuse et indépendante. Afin de protéger notre existence, nous devons défendre notre pays. » Cette autonomie n'est toutefois pas reconnue par son voisin : le 7 octobre 1950, Mao contre-attaque en ordonnant la « libération pacifique » du Tibet – en d'autres termes, son annexion militaire. Des troupes de l'Armée populaire de libération franchissent le fleuve Yangzi et affrontent des soldats tibétains largement sous-équipés et inférieurs en nombre. Sollicité, l'ONU se réfugie derrière la politique de non-interventionnisme.

Le 23 mai 1951, un accord est signé en catastrophe par le gouvernement pour préserver le peu d'autonomie qu'il lui reste. Selon les termes du traité, le « Tibet reviendra à la grande famille de la Patrie, la République populaire de Chine » en échange du maintien d'une indépendance politique et religieuse de façade. Dans les faits, toutefois, l'impérialisme chinois ne souffre aucune contestation : les drapeaux rouges flottent sur Lhassa, où



ASHWINI BHATIA/AP/SIPA

Forger l'avenir Le quatorzième dalaï-lama (ci-dessus), récipiendaire du prix Nobel de la paix en 1989, entend nommer la future autorité du bouddhisme tibétain tandis que le régime communiste continue d'imposer sa mainmise sur la Région autonome du Tibet (conquis en 1951), malgré la résistance populaire (à dr., un soulèvement armé en mars 1959 à Lhassa).

20 000 soldats communistes viennent s'ajouter à la population locale. Fondée en 1965, la Région autonome du Tibet (en chinois *Xizang*) demeure sous la coupe de Pékin, qui engage de profondes réformes afin de moderniser le pays et d'éradiquer les vieilles institutions.

La Révolution culturelle balaye les édifices religieux, les temples et les bibliothèques bouddhistes, «nids de réactionnaires et de superstitions». La famine s'installe, produit de la collectivisation forcée. Des milliers de Tibétains, soumis à la propagande communiste, deviennent plus conciliants à l'égard de l'oppresseur; raflés puis cantonnés dans des centres de rééducation, les «contre-révolutionnaires» sont, quant à eux, contraints au suicide ou à l'exil, leurs insurrections matées dans le sang.

Pékin utilise pressions politiques et kidnapping

Ayant élu domicile dans les montagnes du nord de l'Inde, l'actuel dalaï-lama – Tenzin Gyatso dans le civil – a fui Lhassa le 10 mars 1959 tandis que la répression s'intensifiait. Suivi par 80 000 fidèles, il s'est installé à Dharamsala d'où il milite depuis lors pour libérer son pays de la tutelle chinoise. C'est dans ce contexte que la déclaration de juillet dernier concernant sa réincarnation trouve tout son sens: son successeur, «forcément né dans le monde libre», martèle-t-il, devrait être choisi sans ingérence étrangère. «Personne d'autre n'a l'autorité requise pour se mêler de cette question», a insisté le prix Nobel de la paix 1989. Les cadres du parti unique l'entendront-ils de cette oreille?

Alors que la Région autonome du Tibet célèbre ses soixante ans d'existence en septembre 2025, il y a fort à parier que les autorités chinoises voudront participer à la sélection de son successeur: en 1995, elles n'avaient pas hésité à kidnapper un enfant tibétain de 6 ans, désigné comme le futur panchen-lama, pour le remplacer par un adolescent plus accommodant… Le jeune prisonnier politique n'a pas été revu depuis.

NICOLAS MÉRA

«Le vieux religieux annonce que son remplaçant devra être choisi dans le "monde libre"»

Un best-seller allemand inattendu

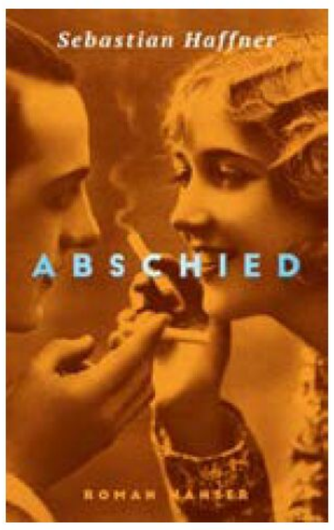
Roman vrai. Connu pour son analyse affûtée de l'ascension du IIIe Reich, Sebastian Haffner (1907-1999) avait rédigé une fiction inédite qui caracole aujourd'hui en tête des ventes outre-Rhin et résonne étrangement avec notre époque…



ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES

Visionnaire Le journaliste berlinois s'inspire de sa propre expérience sentimentale pour rédiger *Abschied.*

Le dernier phénomène d'édition allemand n'est pas le fait d'un auteur à la mode, mais d'un écrivain mort depuis vingt-six ans, Sebastian Haffner, dont un manuscrit inédit, *Abschied* («Adieu» en français), vient d'être publié après un sommeil de quatre-vingt-treize ans dans un tiroir [sortie prévue en France en février 2026, ndlr]. Écrit entre octobre et novembre 1932, *Abschied* narre l'ultime journée parisienne de Raimund Pretzel après une visite de quinze jours à Teddy, son amoureuse. La jeune Autrichienne, qu'il aime follement depuis leur rencontre à Berlin en 1930, fait ses études à Paris, et n'a pas l'intention de revenir en Allemagne. Raimund, magistrat stagiaire, sait leur relation condamnée. En ce dimanche de février 1931, il profite de son dernier jour dans la capitale française avant de reprendre le train pour Berlin. Cette idylle finissante est bien sympathique, mais ce n'est pas non plus du Thomas Mann! Dès lors, comment expliquer qu'elle caracole en tête des ventes depuis le début de l'été?



***Abschied*, de Sebastian Haffner (Hanser, 193 p., 24 €)**

Visionnaire, hélas…

Pour comprendre les raisons d'un tel engouement, il faut se pencher sur la personnalité de l'auteur. Haffner s'appelle en réalité Raimund Pretzel. Comme son narrateur, il a réellement aimé Teddy, et le voyage parisien n'a rien de fictif. Il s'est essayé au genre romanesque avant de remiser *Abschied* et d'assister, horrifié, au basculement de tout un peuple dans la dictature du IIIe Reich. Parti en exil en Grande-Bretagne en 1938, il reprend la plume en 1939 pour disséquer la manière dont le bacille nazi a contaminé la société allemande. Ce sera *Germany: Jekyll and Hyde*, publié sous le pseudonyme de Sebastian Haffner – Sebastian, comme Johann Sebastian Bach; Haffner, comme le titre de la symphonie K 385 de Mozart.

La même année, il entame son récit autobiographique, *Histoire d'un Allemand*, publié à titre posthume, en 2000. Immense succès à sa sortie, ce livre saisissant raconte de l'intérieur la genèse de la société nationale-socialiste. Né en 1907, Haffner est de cette génération qui a grandi dans une hystérie permanente, entre la guerre, la révolution, l'hyperinflation, l'instabilité chronique de la république de Weimar, et dont nombre de représentants sont prêts à se jeter dans une nouvelle aventure belliciste. Comme le personnage de Franz, qui courtise Teddy. Après une soirée de beuverie dans des cafés parisiens, Franz a atterri sans pantalon dans une fontaine glacée et vitupère contre ces satanés Français. «J'espère qu'il y aura bientôt une guerre», lance-t-il. Ses amis le prennent pour un excentrique…

Le lecteur de 2025, qui connaît la suite de l'histoire, tressaille, surtout s'il a lu *Histoire d'un Allemand*. Mais *Abschied* est aussi le portrait d'une autre jeunesse allemande, libérale, ouverte au cosmopolitisme et pour laquelle l'exil ou la soumission seront la seule alternative. Le fils de Haffner a longtemps hésité à publier cette autofiction de jeunesse. Elle lui paraissait initialement trop triviale au regard des autres livres de son père. Or, si *Abschied* rencontre un tel écho, c'est qu'il est le pendant romanesque du grand œuvre de Haffner. Tout aussi autobiographique, mais largement antérieur, il a la fraîcheur des débuts littéraires tout en annonçant certaines analyses postérieures. Avec sa légèreté au bord de l'abîme, il illustre ce qu'était le Haffner d'avant 1933. On ne peut le lire sans avoir en tête les événements d'après, ce qui exacerbe le sentiment d'urgence d'un roman déjà construit comme un compte à rebours.

Le lecteur d'aujourd'hui, déstabilisé par la fracturation croissante de la société, de l'économie et de la géopolitique, y perçoit comme une injonction à profiter de l'instant, ce qui explique sans doute son succès. Et puis il y a cette ode à un Paris de carte postale, personnage à part entière de l'histoire, avec ses monuments iconiques… et ses restaurants chinois. Ancré dans un décor intemporel, cet «Adieu» presque centenaire nous semble étonnamment proche. **ISABELLE MITY**

Une enquête caméra au poing sur la Saint-Barthélemy

Immersion. Dans ce documentaire de France 2, on découvre comment un complot politique royal soigneusement calibré déboucha sur un massacre hors de contrôle…



© MÉLANIE BODOLEC -NILAYA PRODUCTIONS/FRANCE TV/SP

Sur le vif En recueillant les témoignages des décideurs et des survivants de la tragédie parisienne – récits tirés des travaux de l'historien Jérémie Foa –, le réalisateur Hugues Nancy propose une nouvelle interprétation de l'événement.

Le réalisateur Hugues Nancy s'est illustré, en 2021, avec *Révolution !*, docufiction dans lequel il racontait la fin de l'Ancien Régime selon un dispositif audacieux consistant à inviter une caméra documentaire dans le passé. Il confie, cette fois, l'appareil à un rescapé de la Saint-Barthélemy qui, dix ans après le massacre, enquête pour tenter de comprendre. En 1582, le jeune homme interroge donc le mémorialiste Pierre de l'Estoile ou le pasteur Simon Goulart… Il questionne aussi les survivants, les responsables politiques, croise et confronte les versions, éprouve leur véracité. Si le procédé surprend de prime abord, son efficacité narrative balaye vite toute réserve. Le récit s'appuie sur l'ouvrage de l'historien Jérémie Foa, *Tous ceux qui tombent* (2021), dans lequel il prenait le parti de se concentrer sur les victimes et les bourreaux anonymes.

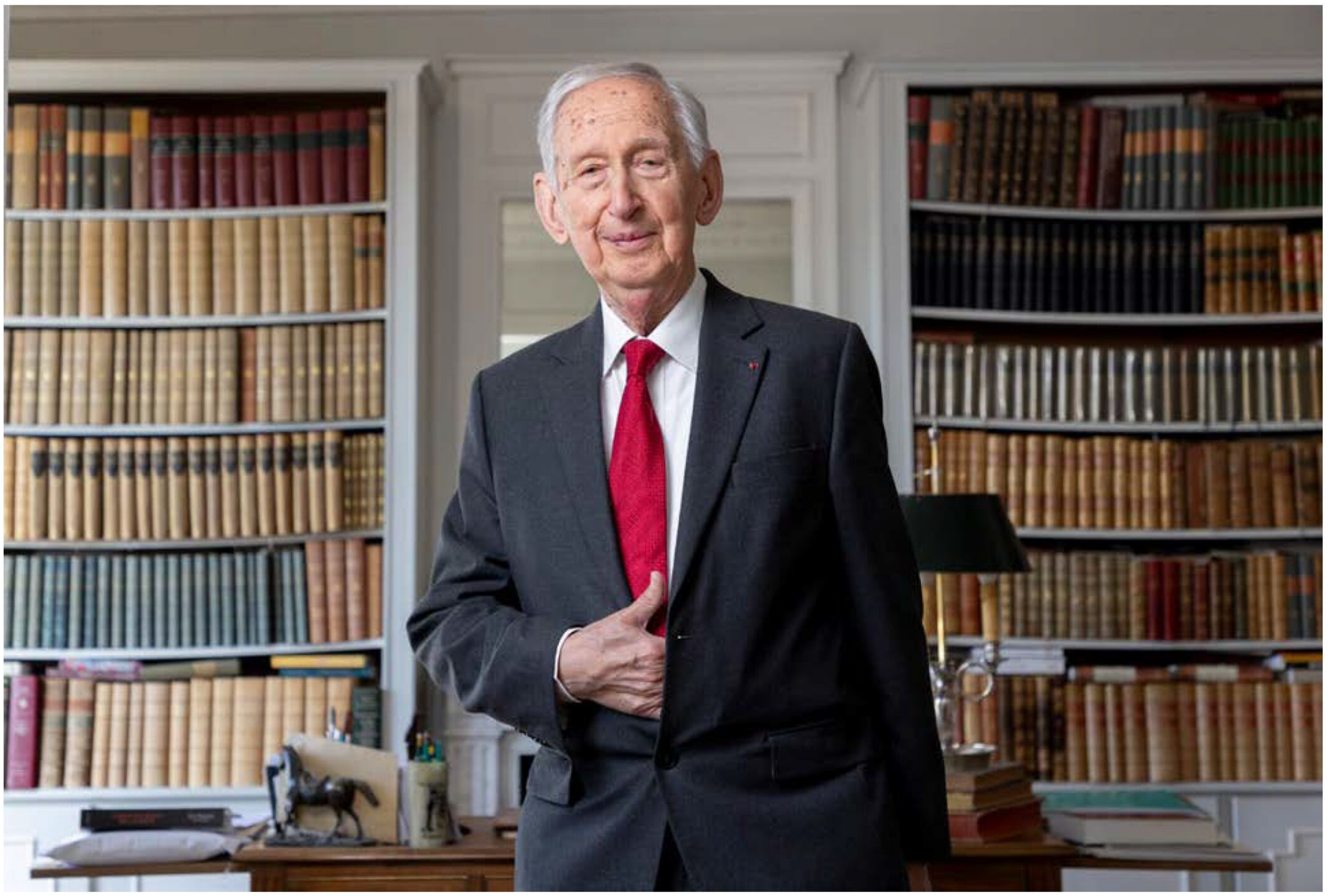
Un plan criminel qui dérape

Le film propose un nouveau regard, qui va à l'encontre d'une préméditation supposée du massacre par Catherine de Médicis, Charles IX ou les Guise. Voici sa thèse : après l'attentat qui blesse l'amiral de Coligny, chef militaire des protestants, le 22 août 1572, et alors que les leaders huguenots menacent de reprendre les hostilités, la reine mère, son fils et ses conseillers décident d'éliminer une vingtaine d'entre eux pour éviter l'échec du plan de paix. Mais la situation échappe à leur contrôle. « Ils endossent une responsabilité directe dans le fait d'avoir décidé l'exécution des chefs protestants, mais ce sont des groupes de catholiques fanatiques qui sont, sans doute, responsables de la plupart des assassinats de la Saint-Barthélemy », avance Hugues Nancy.

Tuer au nom de Dieu se focalise sur une poignée de membres de la Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève : ces catholiques fanatiques ont mémorisé les noms, visages, adresses de leurs futures victimes et ne font que saisir l'opportunité d'un passage à l'acte. « Nous voulions démontrer que tuer autant de personnes en si peu de temps, 3 000 au moins en quelques jours à Paris, implique de les connaître et, surtout, d'avoir des listes. Caractéristique que l'on retrouve pour la Shoah ou le génocide rwandais. » Le réalisateur entendait aussi insister sur la résonance de la Saint-Barthélemy. « Quand, année après année, on stigmatise une population dans le discours public parce qu'elle a une religion, une couleur de peau, une sexualité différente, il y a un moment où la mécanique du massacre s'enclenche. Et, dès lors, des individus sont prêts à assassiner parce qu'ils ont été préparés par la haine et la déshumanisation de l'autre. » La tragédie, rappelle-t-il, ne fut pas circonscrite à Paris. « À mesure qu'elle se diffuse, la nouvelle suscite l'envie, chez d'autres propagateurs de haine, de tuer les protestants de leur ville. » D'août à octobre 1572, au moins 10 000 auraient péri dans tout le royaume.

***Tuer au nom de Dieu. Enquête sur le massacre de la Saint-Barthélemy* d'Hugues Nancy (2 x 52 min). Diffusion le 26 août sur France 2 à 21 h 20**

STÉPHANIE GATIGNOL



SEBASTIEN SORIANO/FIGAROPHOTOS

Jean Tulard
l'homme aux 474 préfaces

Du bicentenaire de la naissance de Napoléon, en 1969, à celui, en 2021, de sa disparition, Jean Tulard aura été le témoin privilégié d'un gros demi-siècle de célébrations. Il pose sur cette longue période le regard amusé d'un expert éclectique, féru de cinéma, de littérature… et des *Pieds nickelés*.

PAR FRANCK FERRAND

C'est un secret de polichinelle : le pape des études napoléoniennes est avant tout un cinéphile ; il œuvre même au sein de la Cinémathèque. Que pense-t-il, à ce double titre, de la restauration du chef-d'œuvre d'Abel Gance ? « C'est la manie du moment », répond-il. « Si encore on avait déniché de l'inédit ; mais on se contente de rallonger des plans ; cela casse le rythme, en vain. » Dans cet avis tranché se révèlent, d'entrée de jeu, la franchise de Jean Tulard et son discernement.

Son appartement regorge de cassettes vidéo – « plus de mille, dont la moitié de westerns », précise-t-il, conscient de l'obsolescence annoncée d'un tel trésor. Admirateur de l'*Henry V* d'Olivier et du *Senso* de Visconti, il se défend de n'aimer, dans les films historiques, que ceux qui traiteraient de « sa » période. Du reste, il leur préfère encore *Citizen Kane*, « pierre de touche du travail des biographes ». Le cinéma au secours de la méthode ? Et comment ! « Le film de Welles est une enquête autour du dernier mot de Kane, si énigmatique : *rosebud* ; or tout biographe bute de la même façon sur le *rosebud*, autant dire le secret intime, de son sujet. » Selon lui, une part majeure de la figure étudiée se dérobera toujours. « Vous aurez beau tout éplucher en détail, quelque chose vous échappera ; votre travail restera imparfait. »

En plus d'un demi-siècle, ce grand expert du Consulat et de l'Empire, auteur d'une quarantaine d'opus sur la période – il vient de faire paraître *Napoléon. Vérités et légendes* (Perrin) – s'est imposé comme une autorité suprême. Préfacier de 474 titres – « Toutes sont dans cette bibliothèque » –, il maîtrise tout, ou presque, de la saga. Mais comment vient-on à Napoléon ? « Universitairement, j'y suis né avec les préparatifs de 1969, raconte-t-il. À l'époque, le domaine était aux mains de Castelot, dont les sources flottaient parfois, et de Guillemin, passionnant mais trop à charge. Mon directeur de thèse, Michel Fleury, m'a fait prendre conscience de l'imminence du bicentenaire. » Une célébration qui, tout considéré, aura duré cinquante-deux ans ! « Il va maintenant falloir attendre 2040 pour célébrer le retour des Cendres, ironise-t-il ; ou 2052 pour fêter le Second Empire… » Ce dernier faisant moins rêver les foules, selon lui « à cause de la photographie. Les vieux tirages n'ont pas le charme des peintures ; ils révèlent un empereur à l'œil vitreux et des généraux bedonnants. »

En 1969, la vogue était à la Nouvelle Histoire – que Jean Tulard apprécie peu. « Cette approche est stimulante pour la recherche, concède-t-il ; mais en matière d'enseignement, elle a précipité la chute. Vous ne pouvez pas, sans conséquences pour les élèves, éliminer de l'Histoire la chronologie, l'incarnation et la narration. Les plus jeunes ont besoin de belles histoires. » Sur le sujet, l'humour tulardien ferait bientôt place à l'exaspération. « C'est comme cette manie actuelle de lutter à tout prix contre le roman national », s'insurge-t-il – avant de se reprendre dans une pirouette : « Au moins, avec l'Empire et sa "plus grande France", je suis tranquille : je dépasse les frontières pour étudier l'Allemagne, l'Italie… »

Éclectique, Jean Tulard l'est aussi dans ses lectures. Il faut imaginer « Sherlock Holmes dans le rôle du chercheur minutieux, Hercule Poirot dans celui du chartiste et, dans la peau de l'érudit local, Jules Maigret », s'amuse-t-il – de quoi ne s'amuse-t-il pas ? L'essayiste en lui peut faire feu de tout bois, de cette littérature policière aux romans licencieux. « L'historien, c'est le libertin de Laclos ; c'est Valmont qui choisit sa proie et se garde d'en tomber amoureux. » Mais sa prédilection irait surtout aux *Pieds nickelés* côtoyant l'absurde. « Un exemple parmi des dizaines : la foule se presse sous une tente foraine, en quête d'une attraction sensationnelle, et découvre un brave type installé sur une estrade, absolument normal… Devant lui, ce panneau : "Ernest, le plus petit géant du monde". Voilà ce qu'apportent à mes yeux *Les Pieds nickelés* : une mise à distance… et puis de la surprise ! Il faut aimer l'inattendu. »

> « L'historien, c'est le libertin qui choisit sa proie et se garde d'en tomber amoureux »

Ainsi chemine Jean Tulard, de références solides en notations légères… Jusqu'à ce que le causeur badin se mue en sage. Un mot pour qualifier l'état d'un érudit sans illusion, adepte du paradoxe ? Un mot vieilli : la sapience. De Montesquieu : « *Sapientia* : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse et le plus de saveur possible. » Savant, sage et savoureux, cet homme-là possède le charme de ceux qui, sans vous encombrer de leur bagage, savent en extraire à bon escient la moelle nourrissante. H

Récit

Le vrai Cyrano de Bergerac, un illustre inconnu

Presque occulté par le personnage d'Edmond Rostand, Savinien de Cyrano de Bergerac a pourtant bel et bien traversé le Grand Siècle de sa brève existence. Qui était donc ce poète et philosophe célèbre en son temps, auteur de théâtre et de récits de voyages imaginaires, mais néanmoins oublié ? PAR GÉRARD DE CORTANZE



Madeleine Alcover, dans sa note biographique aux *Œuvres complètes* de Cyrano de Bergerac, a raison de constater que «jamais un personnage ne phagocyta autant une personne et que le génial amant de Roxane a bien failli ensevelir celui à qui il devait non seulement son nom mais aussi son panache.»

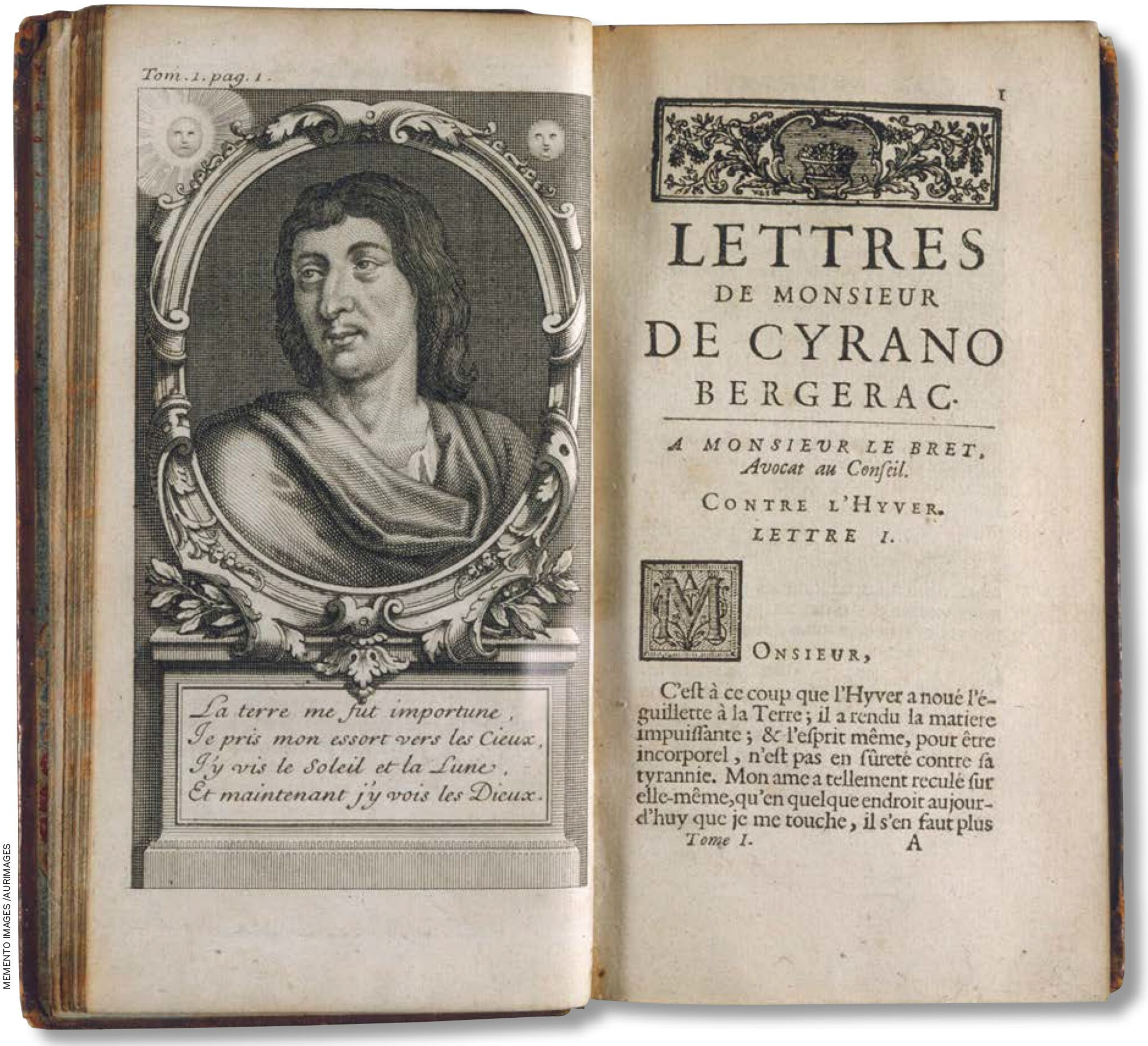
Pour beaucoup en effet, le nom de Cyrano de Bergerac (1619-1655) est à jamais associé à l'image qu'en donna Edmond Rostand dans sa fameuse pièce. Celle d'un bretteur gentilhomme périgourdin, coiffé du feutre empanaché des cadets de Gascogne. Même si paradoxalement, la pièce de Rostand relança les recherches sur le vrai Cyrano, les sources qu'il avait eues entre les mains furent copieusement utilisées par ses détracteurs qui lui reprochèrent dans le même temps ses entorses à l'histoire!

Baroque ou libertin ?

Le portrait qu'en donne Willy de Spens dans sa préface au *Voyage dans la Lune* est plus conforme à la réalité : «Bourgeois de Paris, élevé chez un curé de campagne, puis au collège de Beauvais, engagé dans la Compagnie des Gardes, après avoir dilapidé ses maigres rentes au tripot et au cabaret, "réformé définitif" dès l'âge de 21 ans, tant pour les séquelles d'une syphilis que pour blessure de guerre, voué dès lors aux joies austères de l'étude, devenu myope, chauve, souffreteux et "plus jaune •••

Don Quichotte lunaire Illustration de Cyrano pour son roman ***L'Autre Monde*.** Par le dessinateur Henri Maigrot, dit Henriot (1857-1933).

LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES



MEMENTO IMAGES /AURIMAGES

••• qu'une vieille morue", larron d'occasion, mais aussi valet de plume qui monnaie l'insulte et le dithyrambe, "gazetier désintéressé" jouant la victoire de la Fronde, avant de se louer à Mazarin et d'émarger au budget du duc d'Arpajon qui finit par le congédier, tel est le vrai Savinien de Cyrano.»

Le grand absent de ce regard «littéraire» est incontestablement tout ce qui relève de ce qu'on appelait jadis du joli nom de parentèle. Il faut dire que celle-ci fluctua au gré des siècles, des recherches et des querelles d'experts. Nous pouvons aujourd'hui énoncer avec une quasi-certitude que notre homme est né de l'union, un 3 septembre 1612, d'Abel de Cyrano, sieur de Mauvières et d'Espérance Bellanger, fille d'un trésorier des finances. Il avait environ 45 ans, elle 26. Mariage fécond. Au moins six enfants. Cinq garçons, une fille… Né le 6 mars 1619 et baptisé à Saint-Sauveur, le futur Cyrano, prénommé alors Savinien, fit ses premiers pas dans la vallée de Chevreuse dont les lecteurs des *États et Empires du Soleil* savent que l'aspect bucolique hante quelques-unes de ses pages où, prêt à s'envoler «pour la fameuse boule de safran, les yeux noyés dans le grand astre», il se promène «à travers bois», croise des «chaumières», vante les mérites des «choux pommés et des nèfles bien mûres»…

Mais las des bonheurs perdus de l'enfance: pièces non jouées, livres publiés avec parcimonie, l'œuvre de Monsieur Hercule de Bergerac, patronyme que Savinien utilisa pour signer sa première épître, fut rendue inaccessible de son vivant, et difficilement trouvable après sa mort, parce qu'une rumeur tenace voulut qu'il fut un être habité d'étranges bizarreries. Au fil des siècles et des modes, il sera présenté comme un martyr de la libre-pensée, un savant incompris, un initié, un alchi-

Œuvre méconnue **Savinien de Cyrano de Bergerac est l'auteur de lettres et pamphlets, de comédies et tragédies comme *La Mort d'Agrippine*, et de récits, *Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil*, précurseurs des premiers ouvrages de science-fiction.**



BNF

Mécène Louis duc d'Arpajon, lieutenant général des armées de France, prend sous son aile Cyrano, qui pourra enfin écrire librement, notamment sa tragédie ***La Mort d'Agrippine***. Dessin et gravure de Michel Lasne (1653), BnF.



MÉDIATHÈQUE DE L'AGGLOMÉRATION TROYENNE/CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Protecteur Blessé par la chute d'une poutre sur son crâne, Cyrano trouve refuge chez son ami Tenneguy Renault des Bois-Clairs (ci-dessus) avant de s'éteindre, le 28 juillet 1655, chez son cousin. Par Balthazar Moncornet, XVIIe siècle.

> « Au fil des siècles et des modes, il sera présenté comme un martyr de la libre-pensée, un savant incompris, un initié, un alchimiste, un rationaliste militant »

miste, un rationaliste militant. Conquis de bonne heure par les idées de Copernic, il s'attachera à leur propagation et il est un des premiers à avoir développé de manière très explicite la théorie de l'attraction terrestre. De l'idée des «plus lourds que l'air», il n'est pas loin de tirer le principe des aéroplanes après celui des ballons. Et lorsqu'il décrit un étrange instrument que lui prêtent les habitants de la Lune, on pense immédiatement à un gramophone.

Si certains le rangent dans le tiroir des tenants de la littérature baroque, d'autres lui préfèrent celui des «libertins», tel Jacques Prévot, spécialiste de ce courant de pensée, et qui, dans le volume de la Bibliothèque de la Pléiade qu'il y consacre, fait voisiner les textes de notre auteur avec ceux de Théophile de Viau, Tristan l'Hermite, Charles d'Assoucy… Tous «libertins» patentés si ce n'est que le libertinage du XVIIe siècle n'est pas celui du XVIIIe sur lequel Giacomo Casanova règne en maître. Cyrano de Bergerac et ses amis ne sont pas vénitiens. Les passionnent: les liens houleux avec l'Académie française naissante, le vocabulaire dont ils prônent le bon usage et la grammaire qui codifie une langue qu'ils malmènent sans l'outrager et nourrissent sans l'abîmer, en un mot qu'ils font vivre.

Tout… sauf un fou

Poursuivons notre voyage au cœur du XVIIe siècle. Gédéon Tallemant des Réaux, le gazetier rendu célèbre par ses *Historiettes*, dans lesquelles il fustige ses contemporains, et Nicolas Boileau, l'intransigeant théoricien de l'esthétique classique, vont même jusqu'à assurer que Cyrano était «un fou». Gilles Ménage, grammairien coincé, que Molière caricatura sous les traits du pédant Vadius dans *Les Femmes savantes*, assure que «Monsieur de Bergerac» écrivit son *Voyage dans la Lune* avec, dans la tête, «déjà bien enfoncé, un premier quartier.» Accusation qui, à l'époque, est loin d'être anodine et sans conséquence: au XVIIe siècle, le fou est un possédé du démon, voué aux exorcismes et au cachot.

Or, Savinien de Cyrano de Bergerac est tout sauf un fou. Parfaitement lucide quand, avec l'aide de son frère, il dévalise son père; parfaitement •••

“Cyrano, le vrai, a écrit qu’un grand nez est “le signe d’un homme spirituel, courtois, affable, généreux et libéral”. Et s’il fallait pour atteindre le “vrai” Cyrano passer par celui de Rostand?”



R. PERRIN/LA COLLECTION

••• lucide quand il voyage dans la Lune et traverse les États et autres Empires du Soleil; parfaitement lucide quand il écrit ses mazarinades; parfaitement lucide quand il cherche à obtenir la protection d’un prince susceptible de publier ses écrits. L’édition d’alors n’est pas l’édition d’aujourd’hui: qui n’a pas de fortune personnelle ne peut pas payer un libraire-éditeur qui n’avance jamais les frais de fabrication d’un livre et cela d’autant moins que la censure royale veille. D’un côté l’édition légale, avec ses imprimeurs et ses libraires patentés. De l’autre, les flibustiers littéraires, les imprimeurs fabriquant hors des frontières de France des livres prohibés, des contrefaçons franchissant illégalement les douanes par ballots entiers. Au milieu: les auteurs.

Non, Cyrano n’est pas fou. Bagarreur, réfractaire, certes, mais redisons-le, oui, lucide. Comme lorsqu’il se décide à prendre un protecteur – le duc d’Arpajon – et à venir habiter dans son hôtel particulier. On dit que le duc aime s’entourer d’écrivains «pour le décorum». N’a-t-il pas déjà dans son «écurie» Tristan l’Hermite, Beys et Montauban? Qu’importe. Cyrano, pour qui le monde est un bestiaire où l’homme «est une bête et la bête fait l’homme», peut enfin écrire, librement. Même si avec lui, le scandale est toujours tapi dans l’ombre. Arpajon, qui l’aide à monter *La Mort d’Agrippine* à l’hôtel de Bourgogne est loin de se douter que celle-ci va à ce point heurter les dévots qu’on devra la retirer de l’affiche.

Un précurseur mis à « l’Index »

Nous sommes en 1654. On parle d’un «dérangé» qui a écrit une pièce dans laquelle un des personnages, Séjanus, profère des «choses horribles contre Dieu». On décrète qu’elle est «un vrai galimatias». Et beaucoup pensent que le libraire qui assure avoir vendu l’impression «en moins de rien» est un menteur. Celui-ci a une explication: il y a dans cette pièce «de belles impiétés»... Le scandale a toujours fait vendre. Ma vision de Cyrano rejoint celle de Charles Nodier, qui n’écrivit pas que des contes fantastiques ou des récits de voyages romantiques, mais eut sur la littérature de son temps un regard d’une très grande acuité. Ainsi fut-il le premier à voir dans l’œuvre empêchée de Cyrano, une avancée vers la modernité. Dans un article publié en 1838, dans le *Bulletin du bibliophile*, il écrit: «Il semble qu’un homme qui a ouvert tant de voies au talent, et qui est allé si avant lui-même dans toutes les voies qu’il a ouvertes, devrait avoir laissé un beau nom dans la littérature. Nenni. Il y avait une fois un cheval de Troie qui porta dans ses flancs tous les conquérants de Ilion et qui n’eut point de triomphe.» D’autres noms suivront, dans cet exercice de «réhabilitation»,

Muse perpétuelle Pour la première de la pièce de Rostand, le 28 décembre 1897, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le comédien Coquelin aîné (ci-dessous) incarne Cyrano. Le succès est tel que les tournées s'enchaînent (ci-contre). Le personnage picaresque inspire les cinéastes comme Abel Gance en 1963 ou Jean-Paul Rappeneau en 1990. Aujourd'hui encore, la comédie est jouée régulièrement en France et à l'étranger.



GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

comme celui de Rémy de Gourmont, bien des années plus tard, qui voit en Cyrano de Bergerac «un des plus beaux noms de l'histoire littéraire» et qui rappelle que celui-ci créa en France la comédie en prose, inventa le voyage imaginaire et philosophique et fut un savant physicien, concluant son article par ces mots: «Cyrano de Bergerac est un esprit de premier ordre, auquel il n'a manqué que dix ans de vie et de labeur pour devenir une des grandes figures littéraires et philosophiques du XVII[e] siècle.»

Précurseur, oui il le fut. Avant Mallarmé, il déclare qu'on n'écrit pas avec des idées mais avec des mots. Avant Nerval et les surréalistes, il assigne au verbe une mission incantatoire au-delà de la raison. Avant Mary Shelley, Jules Verne, H. G. Wells, il invente la science-fiction. Avant la philosophie des Lumières, il affirme que l'idéologie ne doit jamais interdire le débat. Bien avant la Révolution française, il prône la fermentation intellectuelle… Poète maudit, Cyrano? Peu avant l'interdiction de *La Mort d'Agrippine*, il reçoit une poutre sur la tête, accident qui lui évite sans doute des démêlés avec la justice, suite à l'interdiction de sa pièce. De plus, comme il est obligé de garder la chambre, on pense que sa folie ne peut que s'aggraver… Il n'a plus qu'un an à vivre. La descente en enfer continue. Congédié par le duc d'Arpajon, il trouve refuge chez le chevalier Tanneguy Renault des Bois-Clairs, puis chez son cousin Pierre de Cyrano, sieur de Cassan, à Sannois, où il décède le 28 juillet 1655. Il a 36 ans.

Deux ans après sa mort, Henry Le Bret se charge de publier le *Voyage dans la Lune* et *L'Histoire comique des États et Empires du soleil*. Un volume modeste. Ornementation réduite, format in-douze. Mais en en supprimant les passages les plus audacieux! Pourquoi? Parce que son fidèle ami, qui est certes juriste, homme de lettres et historien, se destine aussi à une carrière ecclésiastique. Âgé de 40 ans, il ne veut pas s'attirer les foudres de l'Église, et tant que faire se peut éviter les démêlés avec la confrérie de l'Index.

Dans l'avertissement qu'il publie en tête des *Œuvres* de Cyrano de Bergerac qu'il fait paraître en 1858, le libraire Jacob écrit: «Nous sommes convaincus que, jusqu'en 1789, les éditions de Cyrano ont été systématiquement détruites par les soins infatigables de la mystérieuse confrérie.» En effet, dès qu'un homme connu pour ses opinions hardies en matière de religion, figure sur les listes de l'Index, «il se voit circonvenu et obsédé par les gens qui se font gloire de le confesser, de le convertir, de lui faire amende honorable.» Même après sa mort, ses successeurs ont toutes les peines du monde à défendre «son cabinet et sa bibliothèque» contre l'invasion de la confrérie qui fait main basse sur tout écrit et autre imprimé portant témoignage des idées antireligieuses du défunt, pour anéantir les livres défendus, les uns notoirement désignés, les autres condamnés ou non comme hérétiques.

Des écrits caviardés

Cet enchaînement de faits en dit long sur ce qu'était Cyrano et sur la vie qu'il fut contraint de mener. Des passages irrévérencieux à l'encontre de l'Église et de personnes privées disparurent de ses livres. Moque-t-il Paul Scarron, religieux défroqué, grivois, grand consommateur d'opium, marié à une jeune femme de 25 ans sa cadette et auteur influent du *Roman comique*, que son pamphlet sobrement intitulé *Contre Scarron* est «remplacé» par une description du «Lac du sommeil»!

Que signifie ce «remplacement»? Que son livre est ce qu'on appelle à l'époque, «cartonné». La définition qu'en donne Diderot dans son *Encyclopédie* est évocatrice: «Quand pendant le cours de l'impression il s'est glissé quelques propositions hasardées relativement à la religion, aux gouvernements, aux mœurs, ou à la réputation des particuliers, on a soin de déchirer la partie de la feuille sur laquelle se trouve ce qu'on veut supprimer, et l'on y substitue d'autres feuillets purgés de ces fautes, et ces feuillets se nomment cartons.» •••

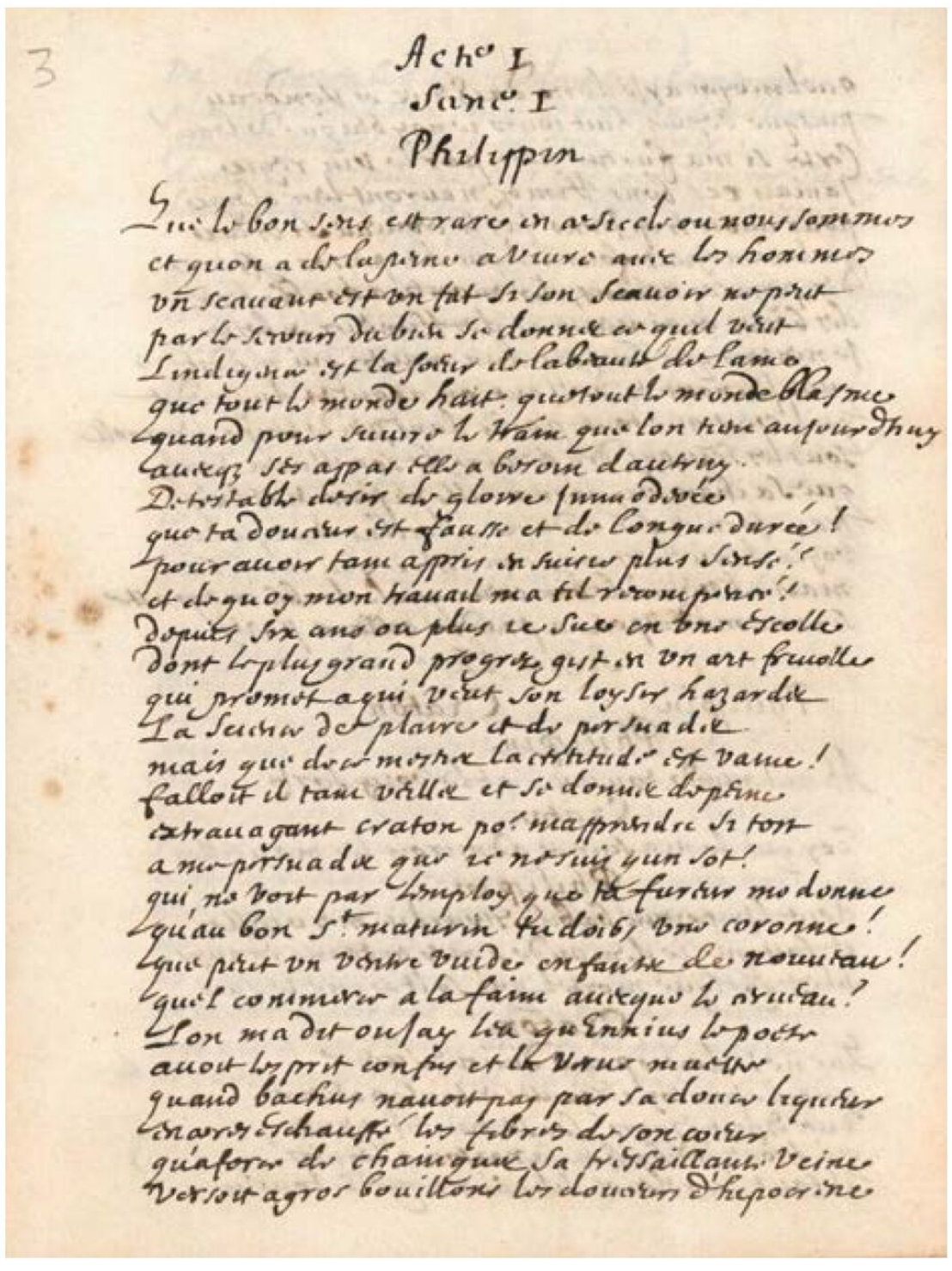
••• Ce qu'on rapporte peu mais qui pesa beaucoup dans le parcours de Savinien de Cyrano, sieur de Bergerac, c'est son soupçon d'homosexualité, ce que Le Bret nomme «son dangereux penchant». Martine Alcover, de nouveau, a les mots justes lorsqu'elle analyse avec finesse que, ce que Savinien a quitté et rejeté toute sa vie, c'est l'oppression de la norme, «alourdie de toutes les étroitesses de la dévotion ou devrait-on dire de la bigoterie». Cyrano homosexuel? la question est soulevée. Le doute persiste…

Disparus, corps et manuscrits

On dit qu'il mourut pieusement, en se repentant. Qu'il fut enterré au couvent des Filles de la Croix. Tout cela est faux. Nul ne retrouva jamais sa sépulture. Le couvent, précise George Bringuier, dans son *Autre Cyrano*, ayant été transformé en magasin à charbon pendant la Terreur. Et Pierre-Antonin Brun d'ajouter: «Étrange destinée du libertin dont le cadavre est revendiqué par l'Église et dont les cendres sont jetées au vent par les révolutionnaires.» Disparus, oubliés, son corps comme ses manuscrits. Une partie de ces derniers fut volée pendant sa maladie lors d'un pillage en règle de son coffre. Les plus importants, qu'elle considérait comme impies et blasphématoires, furent détruits par Madame Robineau, baronne de Neuvillette, sa cousine, retirée au couvent des Filles de la Croix au village de Charonne, pour le bien de son cousin et afin qu'il soit accueilli dans le royaume des cieux! Sans doute la plus considérable, la plus novatrice et dont seuls quelques éléments subsistent, sous le nom de *Fragments de Physique*, vaste ouvrage ambitieux qui va voir du côté de l'occultisme, du physiologisme, du naturalisme, et qui prouve que Savinien n'avait donc pas oublié ses deux maîtres: Gassendi et Descartes. N'ont été conservées de ce grand livre passé par les flammes que les têtes de chapitre: «Histoire de l'œil et de ses parties; Pourquoi l'air poussé de nos poulmons paroist tantost chaud, tantost froid; Explication de la lumière des écailles ou de la peau fort lissée du poisson…»

Si nous sommes loin de l'histoire d'un homme qui prête sa plume à un autre pour séduire la femme qu'il aime, sommes-nous si éloignés de l'histoire du nez qui est un cap? Cyrano, le vrai, n'a-t-il pas écrit qu'un grand nez était «le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral»? Et s'il fallait pour atteindre le «vrai» Cyrano passer par celui de Rostand? Nous n'en avons pas encore fini avec Cyrano, comme l'atteste cette pièce récemment retrouvée, *L'Art de persuader*. On y trouve cette phrase, qui dit tout du personnage, et qui sera notre mot de la fin: «Je crois que nous jouons tous une comédie. Le faux toujours la vérité ressemble.» H

L'auteur Son dernier roman, *Savinien de Cyrano, sieur de Bergerac* vient de paraître aux éditions Albin Michel.



ROUILLAC.COM/DR

Une comédie inédite attribuée à Savinien de Cyrano de Bergerac

Nous avons cru longtemps que le « vrai » Cyrano serait à jamais recouvert par le costume de théâtre dont l'affubla Rostand. Ainsi cet *Art de persuader, pièce miraculeusement retrouvée, attribuée à Gabriel Gilbert, est finalement authentifiée grâce à l'intuition de Robert Horville, spécialiste du Grand Siècle, qui comprend que le manuscrit à l'encre brune sur papier vergé qu'il a en sa possession est de la plume du grand Cyrano… De quoi s'agit-il ? D'une pièce dont la rédaction se situe entre les débuts de la Fronde parlementaire et la Paix de Rueil. L'auteur des *États et Empires du Soleil* y règne en maître protéiforme au milieu d'un bestiaire où défilent des pans entiers de son univers : la guerre de Trente Ans à laquelle il participa brièvement et le pâtissier Jacques Barat, son domicile parisien du Marais du Temple et ses amis les oiseaux, son amour, enfin, pour la rhétorique, l'érudition et les figures de styles. Une merveilleuse invitation à découvrir une œuvre dont la modernité s'affiche dès les premiers vers : « Que le bon sens est rare en ce siècle où nous sommes / Et qu'on a de la peine à vivre avec les hommes. »** G. C.

* Édition critique établie par Guy Fontaine et Robert Horville (Classiques Garnier, 156 p., 22 €).

LE GESTE RETROUVÉ

Reconstitution du torque celte de Montans

L'ÉCOLE des Arts Joailliers

Avec le soutien de Van Cleef & Arpels



ARTWORK BY ELISA SEITZINGER

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE
Domaine national du château de Saint-Germain-en-Laye

CENTRE ARCHÉOLOGIQUE DE MONTANS
Gaillac•Graulhet AGGLOMÉRATION
MUSÉE

3 JUILLET
21 SEPT.

Exposition

Entrée libre
16 bis bd Montmartre
75009 Paris

Science sans conscience L'exposition « Le Juif et la France » est inaugurée le 5 septembre 1941 au palais Berlitz (2e arr.), à Paris. L'événement marque un sommet dans les délires racistes en se présentant comme un outil éducatif visant à apprendre aux Français à identifier les Juifs par leurs traits physiques et à dénoncer l'influence néfaste qu'ils exerceraient sur la nation.

Dossier

L'antisémitisme en France

de la Révolution à nos jours

De l'ambigu décret d'émancipation (1790) à la vague antisémite actuelle, en passant par l'affaire Dreyfus et le sombre épisode vichyste, la haine des Juifs a traversé toutes les époques et tous les régimes en s'adaptant – et sans perdre de sa vigueur.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES



AKG-IMAGES

De l'antijudaïsme à l'antisémitisme

À la relative tolérance antique succède, au Moyen Âge, la volonté d'en finir avec un peuple qui persiste dans l'« erreur » de sa foi. Puis, au XIXe siècle, dans des sociétés de plus en plus sécularisées, on passera du « Juif déicide » au « complot juif ». PAR ALEXANDRE BANDE

« Depuis le sol de l'église chrétienne orthodoxe, qui se dresse sur une colline au centre du village, se déverse un flot de haine des Juifs et des appels à la vengeance au nom du Messie crucifié. » Ce témoignage, émanant d'un habitant juif d'un petit village de Galicie orientale dans l'entre-deux-guerres, révèle le poids des discours hostiles au judaïsme véhiculés par le clergé local. Il peut sembler surprenant de retrouver, dans l'Europe des premières décennies du XXe siècle, l'accusation de « peuple déicide », pourtant, lorsque l'on étudie les ressorts de l'antisémitisme contemporain, il est fréquent d'y percevoir les réminiscences d'un vieil antijudaïsme dont les origines sont majoritairement médiévales.

Si les Juifs ont été victimes, durant l'Antiquité, d'animosité voire de persécutions, il ne s'agissait pas vraiment d'une véritable judéophobie. Au Moyen Âge, après une longue période de relative tolérance, les communautés juives de la chrétienté occidentale (fortes de quelques dizaines de milliers de personnes) sont confrontées à une évolution de l'attitude de l'Église et de certains chrétiens à leur égard.

Empoisonneurs de puits

Victimes expiatoires de la colère ou de la peur, dénigrés par des penseurs chrétiens, visés par le concile de Latran IV (1215), qui s'efforce de les marginaliser et de les pousser à se convertir au christianisme, les Juifs sont finalement expulsés de la plupart des royaumes européens avant la fin du XVe siècle. Ils sont non seulement accusés d'être le « peuple déicide » mais également de pratiquer les « meurtres rituels », de profaner des hosties, d'empoisonner les



GETTY IMAGES

Boucs émissaires Condamnés par l'Église puis dénoncés par certains idéologues, **les Juifs deviennent des victimes expiatoires idéales lors des crises sanitaires, politiques ou économiques qui ébranlent les sociétés européennes.** Juifs brûlés en 1349 à Tournai au cours de la Peste noire (ci-contre) ; cimetière de Sarre-Union vandalisé en 2015 (ci-dessus).

puits, en particulier lors de la Grande Peste (au milieu du XIVe siècle). On les accuse de perfidie, de déloyauté, de vivre de l'usure, et la fin du Moyen Âge voit également se développer la thématique du Juif «créature du diable». L'antijudaïsme n'est pas une spécificité chrétienne, le monde musulman – ayant connu également quelques poussées de violences – a imposé aux Juifs, malgré une forme de tolérance religieuse, un statut d'inférieur (*dhimmi*, comme aux chrétiens) et une inégalité devant la loi. Au XVIe siècle, alors que les premiers ghettos voient le jour, le protestantisme luthérien contribue à alimenter la judéophobie.

Si les premières décennies du XIXe siècle, dans le prolongement de la Révolution française, ont été – tout au moins en Europe occidentale et centrale – synonymes d'une plus grande tolérance à l'égard des Juifs, les bouleversements politiques, internationaux, économiques et sociaux de la seconde moitié du siècle voient s'imposer une nouvelle qualification de l'antijudaïsme: l'antisémitisme. Le terme est utilisé pour la première fois en 1879 par l'Allemand Wilhelm Marr (1819-1904). Inquiet d'un supposé péril juif, il fonde à Berlin la Ligue antisémite. Alors que l'Europe est confrontée à l'essor des nationalismes, de nombreux courants, le plus souvent situés à l'extrême droite, font des Juifs une menace qui pèse sur la cohésion nationale.

Si la thématique médiévale du peuple déicide a encore un grand succès au sein d'une partie de la population, la peur du «complot juif» ressurgit, tant sous la plume de l'abbé Barruel qui fait de la Révolution française le résultat d'un vaste projet ourdi par les francs-maçons et par les Juifs que sous celle des auteurs des *Protocoles des Sages de Sion* au début du XXe siècle, rédigés pour dénoncer le complot judéo-maçonnique et pour justifier l'antisémitisme d'État ainsi que les nombreux pogroms (Kichinev en 1903 et 1905). L'antisémitisme, sous l'impulsion de certains socialistes, s'appuie également sur des fondements économiques: l'image du Juif qui domine l'économie et profite des crises est très en vogue à partir de la moitié du siècle. Alors que l'Europe se lance dans une nouvelle phase de colonisation, l'idée et le mythe de la «race inférieure juive» s'imposent.

Permanence des idées fausses

Maurice Barrès, au sortir de l'affaire Dreyfus, affirme: «Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race.» Dans le même temps, les écrits de Benjamin Disraeli et les publications de Houston Stewart Chamberlain contribuent à figer, pour un temps long, l'idée de l'inégalité entre les races et de la supériorité des Aryens. Ces théories sont reprises par Hitler et le nazisme ainsi que la croyance fortement enracinée en un «complot juif mondial» responsable de la crise économique et du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Le génocide, dont six millions de Juifs ont été les victimes, acmé des conséquences d'un antisémitisme poussé à son paroxysme, ne met pas fin à la judéophobie.

La seconde moitié du XXe siècle et les premières décennies du XXIe voient l'antisémitisme évoluer tout en se nourrissant de poncifs ancestraux – Agnès Buzyn, ancienne ministre de la Santé, a été qualifiée, lors des premières semaines de la pandémie de Covid-19, «d'empoisonneuse de puits» – un sondage Ifop du mois d'octobre 2024 montrait que 23 % des personnes interrogées considéraient comme «tout à fait» ou «plutôt» vraie, l'idée selon laquelle les Juifs sont responsables de la mort de Jésus. Si le racisme antijuif n'est plus le thème structurant de l'antisémitisme contemporain, la haine des Juifs reste inscrite dans la durée, ce qui rend assez floue la frontière entre l'antijudaïsme ancestral et l'antisémitisme contemporain. Ces arguments récurrents, thèse du complot, trop grande influence dans les médias et dans la finance, se sont mêlés aux discours des plus radicaux partisans de l'antisionisme.

Les Juifs en France jusqu'à la Révolution

Au début de notre ère, deux fils d'Hérode le Grand, le roi de Judée cité dans les Évangiles, sont exilés en Gaule. C'est dire que la présence juive sur notre territoire y est profondément ancrée ! PAR CHARLES GIOL

Ier siècle après J.-C.

Des individus de confession juive sont présents sur l'actuel territoire français, comme en atteste notamment la découverte, en 1967, à Orgon près de Cavaillon, d'une lampe à huile de cette époque décorée de deux chandeliers à sept branches. Des populations juives s'installent notamment en Gaule lors de la diaspora qui suit la destruction par les Romains du Second Temple de Jérusalem, en 70 de notre ère.

IVe-Ve siècles

Des communautés juives se développent à Marseille, Narbonne, Agde, Bordeaux, Clermont, Orléans et dans plusieurs autres villes situées sur de grands axes commerciaux, car de nombreux Juifs de Gaule exercent la profession de marchands.

498

Baptême de Clovis. Dans le royaume mérovingien, souverains et évêques s'efforcent, par prosélytisme chrétien, de limiter les relations entre chrétiens et Juifs, interdisant notamment les mariages entre les membres des deux communautés.

576

Selon l'historien Grégoire de Tours, la synagogue de Clermont est détruite par des émeutiers. Les Juifs de la ville auraient ensuite été contraints de se convertir au christianisme.

633

Dagobert Ier somme les Juifs de Paris de se convertir ou de quitter sa capitale.

Début du IXe siècle

Charlemagne puis son fils Louis le Pieux octroient des privilèges et une protection juridique aux marchands juifs, qu'ils jugent indispensables à l'économie de l'Empire carolingien. Des membres des communautés juives des villes provençales et de Lyon assurent, en effet, une grande partie du commerce carolingien avec le sud de la Méditerranée et le Proche-Orient sous domination musulmane, en tirant parti de leur connaissance de l'arabe.

XIe-XIIe siècles

L'usure étant prohibée chez les chrétiens – l'Église catholique romaine le rappelle souvent –, de nombreux membres de la communauté juive de France se spécialisent dans le prêt d'argent, ce qui leur vaut de subir une hostilité croissante.

1105

À Troyes, décès, à l'âge de 65 ans, de Rabbi Chlomo HaTzarfati, dit «Rachi», une figure majeure de la pensée juive médiévale. Ce rabbin champenois, vigneron de métier, est l'auteur de commentaires de la Bible hébraïque et du Talmud, partiellement écrits dans un français transcrit en caractères hébreux, qui ont été diffusés au sein des



AKG-IMAGES

XIe-XIIe siècles

communautés juives de toute l'Europe et ont également influencé de nombreux penseurs chrétiens, parmi lesquels Pierre Abélard et Martin Luther.

1171

À Blois, pour la première fois en Europe, des Juifs sont accusés d'avoir commis un meurtre rituel sur un enfant chrétien. Une quarantaine de membres de la communauté juive de la ville sont brûlés vifs. Toujours infondées, de telles accusations visant le peuple «déicide» vont devenir très courantes en Europe au cours des siècles suivants, servant de prétexte à de nombreuses violences.

1182

Le souverain Philippe Auguste expulse les Juifs du domaine royal après avoir confisqué leurs biens.

1215

Le quatrième concile du Latran décrète que les Juifs doivent porter un signe

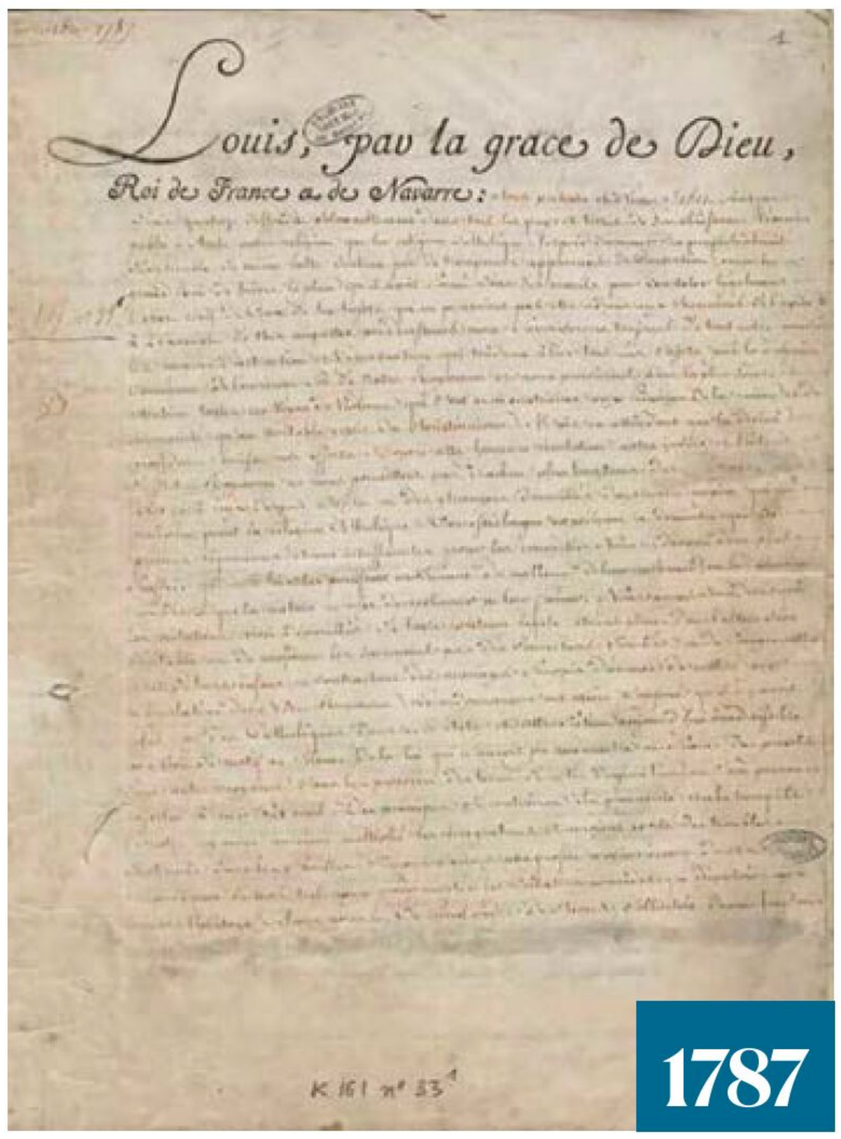


1182

CC0 WIKIMEDIA COMMONS



1171



1787

DR

distinctif sur leurs vêtements pour faciliter leur isolement social. En France, Saint Louis leur imposera le port de la rouelle, une petite roue en étoffe de couleur rouge ou jaune.

ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES

1394

En pleine guerre de Cent Ans, Charles VI ordonne que les Juifs soient définitivement expulsés du royaume de France. Au cours des deux siècles précédents, ils avaient été, à plusieurs reprises, successivement chassés puis rappelés par les souverains capétiens, comme Saint Louis et Philippe le Bel, qui annulèrent leurs dettes contractées auprès des prêteurs juifs en les exilant… avant de les faire revenir pour leur emprunter à nouveau de l'argent.

Fin du XVe siècle

Des Juifs «nouveaux chrétiens» venus de la péninsule Ibérique, où ils avaient été contraints de se convertir, commencent à s'installer en France, notamment à Bordeaux, où certains vont vite intégrer l'élite commerciale et financière de la ville.

Fin du XVIIe siècle

À l'issue des traités de Westphalie (1648) et de Ryswick (1697), la France s'empare progressivement de l'Alsace, où vit une importante communauté juive, principalement installée dans les villages, car les portes des villes leur sont fermées au sein de l'Alsace du Saint Empire. Même si les Juifs restent – théoriquement – interdits de séjour dans le royaume de France, leur présence est tolérée par le Roi-Soleil.

1764

Voltaire publie son *Dictionnaire philosophique*. Une trentaine des 118 articles qui le composent fait référence aux Juifs, de façon très critique, voire haineuse. Le philosophe, qui voit dans cette communauté le « peuple le plus intolérant et le plus cruel de toute l'Antiquité », estime notamment qu'ils ont toujours été « ou brigands, ou esclaves, ou séditieux ».

1787

L'édit de tolérance (appelé également «édit de Versailles») donne aux Juifs – et aux protestants, un siècle après la révocation de l'édit de Nantes (1685) – une existence légale, mais sans toutefois leur accorder la liberté de culte.

1788

L'abbé Grégoire publie un *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*. Ce prêtre lorrain, appelé à jouer un rôle politique majeur durant la Révolution française, y plaide en faveur de leur émancipation, soit la pleine reconnaissance de leurs droits civiques et politiques *(lire p. 38-40)*.

1789

À la veille de la Révolution, environ 40 000 Juifs vivent dans le royaume de France.

1789, récit d'une émancipation

En l'espace de quelques mois, entre la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (août 1789) et la séparation de l'Assemblée constituante (septembre 1791), les Juifs de France sont reconnus pleinement citoyens ; non sans hésitation… PAR HERVÉ LEUWERS

En 1306, Philippe le Bel, comme avant lui le roi d'Angleterre Édouard Ier (en 1290), ordonne l'expulsion des Juifs de son royaume; 100000 d'entre eux quittent la France. À partir du XVe siècle, par autorisation royale, puis par l'annexion de nouveaux territoires (Alsace, Lorraine), des communautés juives réapparaissent; à la veille de la Révolution, elles ne représentent, cependant, même pas la moitié des effectifs de 1306.

Les communautés juives de France

Au printemps 1789, la France compte quelque 27 millions d'habitants, dont 600000 à 700000 protestants, mais seulement 35000 à 40000 Juifs, qui sont loin de former une communauté homogène et solidaire.

Les mieux intégrés, issus d'Espagne et du Portugal, se sont installés à Bordeaux et Bayonne. Ils sont environ 5000, participent à la vie urbaine comme marchands, orfèvres, voire banquiers, mais habitent des quartiers périphériques: les Chartrons à Bordeaux et le faubourg Saint-Esprit à Bayonne. Au printemps 1789, à la différence des Juifs de l'Est, ils participent à l'élaboration des cahiers de doléances du tiers état; à Bordeaux, le négociant David Gradis a même manqué de peu l'élection comme député aux États généraux.

Les 7000 Juifs de Lorraine et des Trois-Évêchés (Metz, Toul, Verdun) se montrent plus attachés à leurs traditions. Leur principale communauté se trouve à Metz; des familles sont également actives à Nancy et Lunéville. Entre les orfèvres, les maquignons et les simples fripiers, les inégalités de fortune sont grandes. Les activités des 20000 Juifs d'Alsace sont tout aussi diverses; ici plus qu'ailleurs, ils restent distincts du reste de la population. Les Juifs vivent au sein de villages et entretiennent des relations tendues avec les paysans, compte tenu de leur activité d'usuriers. En 1789, l'on compte également environ 500 Juifs à Paris, issus du Sud-Ouest ou de l'Est, et de menues communautés dans d'autres villes, notamment à Marseille. Il convient également d'évoquer les quelque 2500 Juifs dits «du pape», installés dans l'enclave pontificale du Comtat Venaissin et d'Avignon, réunie à la France en septembre 1791.

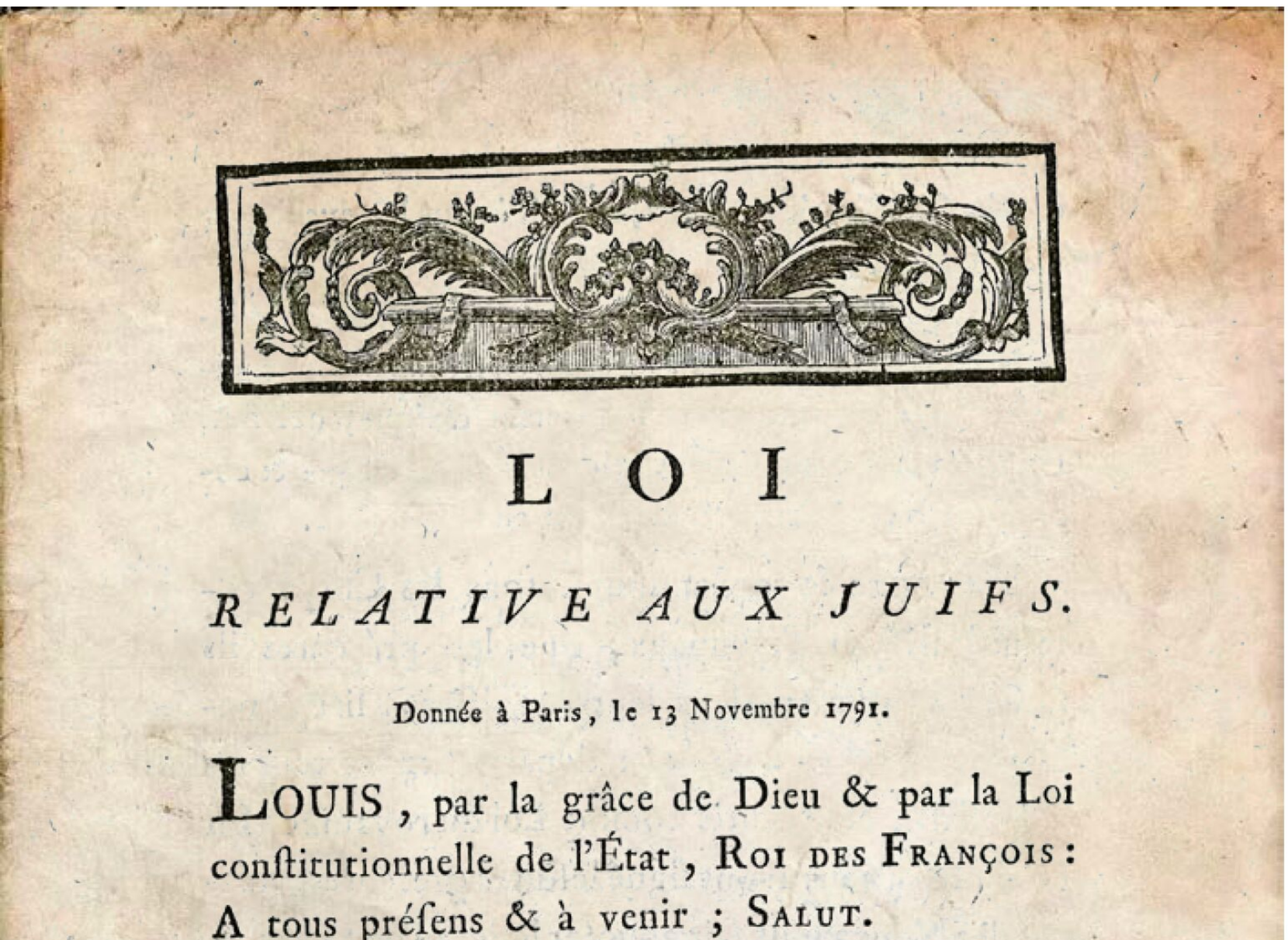
Les combats de l'abbé Grégoire et de Mirabeau

Vers la fin du Siècle des lumières, tout préoccupé de liberté et de bonheur, c'est dans le prolongement de l'introduction d'un état civil pour les non-catholiques (1787) que le ministre Malesherbes se penche sur le sort des Juifs. Si aucune réforme n'est entreprise, certains ouvrages posent, à cette époque, les termes d'un débat qui devait être repris par la Révolution.

L'interrogation n'est pas propre à la France. C'est d'ailleurs en s'appuyant sur les écrits du Prussien Christian Wilhelm von Dohm et du Juif allemand Moses Mendelssohn que le comte de Mirabeau publie *Sur Moses Mendelssohn et sur la réforme politique des Juifs* (1787). Certes, l'auteur réprouve certains de leurs comportements, mais les attribue aux restrictions de droits et persécutions qu'ils subissent… Pour transformer les Juifs, pour en faire des citoyens à part entière, il suffirait de leur permettre d'exercer tous les métiers, de les laisser s'installer où ils le souhaitent et de supprimer les impôts spécifiques auxquels ils sont parfois astreints. «Son pays deviendrait sa patrie, écrit Mirabeau. Il la regarderait avec la tendresse d'un fils longtemps méconnu et rétabli dans ses droits.»

La même année, l'académie de Metz met au concours la question: «Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France?» Trois des dix candidats sont récompensés: un avocat de Nancy, Claude-Antoine Thiery; un Juif polonais installé à Paris, Zalkind Hourwitz; et enfin l'abbé Grégoire, curé d'Emberménil (Lorraine), qui, en 1779, s'était déjà interrogé sur les «moyens de recréer le peuple juif, et partant à l'amener à la vertu et au bonheur». Le mémoire de Grégoire est publié sous

MAHJ



LOI

RELATIVE AUX JUIFS.

Donnée à Paris, le 13 Novembre 1791.

LOUIS, par la grâce de Dieu & par la Loi conſtitutionnelle de l'État, Roi des François : A tous préſens & à venir ; Salut.

L'Assemblée Nationale a décrété, & Nous voulons & ordonnons ce qui ſuit :

Décret de l'Assemblée Nationale, du 27 Septembre 1791.

L'Assemblée Nationale conſidérant que les conditions néceſſaires pour être citoyen françois & pour devenir citoyen actif, ſont fixées par la Conſtitution, & que tout homme qui réuniſſant leſdites conditions, prête le ſerment civique & s'engage à remplir tous les devoirs

JOSSE/LA COLLECTION



Charité bien ordonnée L'abbé Grégoire (1750-1831) se fait connaître pour son combat en faveur de l'émancipation des Juifs, mais il entend, en les « régénérant », les libérer de leurs travers physiques et moraux ataviques.

Admis L'Assemblée constituante, après une quarantaine d'heures de débats à peine, vote une loi octroyant la citoyenneté française à tout membre de la communauté juive qui prêtera le serment civique attendu de chaque citoyen.

le titre *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* (1789). Comme Dohm ou Mirabeau, l'abbé partage certaines critiques adressées aux Juifs (l'argent comme « idole », les pratiques religieuses « grotesques »), tout en les imputant à leur mise à l'écart ; pour lui, leur émancipation passe par leur assimilation.

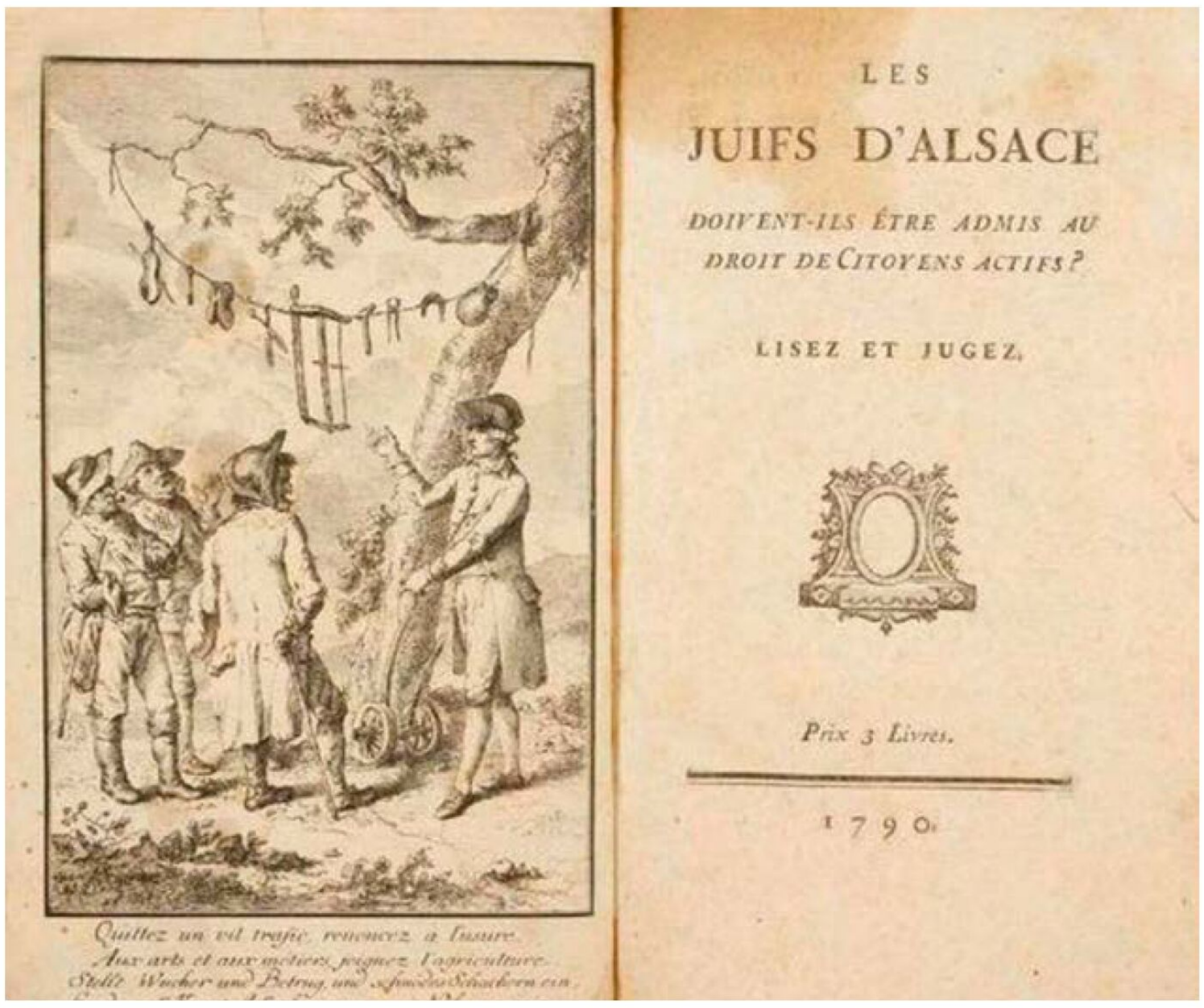
La liberté en débat

Pour autant, à l'Assemblée constituante (1789-1791), la transformation du statut des Juifs ne relève pas de l'évidence. Ceux qui s'y opposent ne sont pas seulement députés de l'Église (l'abbé Maury, l'évêque de La Fare), mais aussi des élus du tiers, comme l'Alsacien Jean-François Reubell, pour qui les Juifs s'excluent eux-mêmes par l'attachement à leurs lois et à leurs usages.

Il serait erroné, cependant, de croire la question centrale pour les députés. En 1989, Robert Badinter – dans son *Libres et égaux… L'émancipation des Juifs (1789-1791)* – soulignera que l'Assemblée ne leur a consacré qu'une quarantaine d'heures de débats, auxquelles ont participé une trentaine de députés seulement, sur les 1315 qui ont siégé. Pour les diverses communautés juives, l'enjeu est cependant majeur. Dès la fin d'août 1789, les Juifs de Paris, mais aussi d'Alsace et de Lorraine, sollicitent la reconnaissance de leur citoyenneté ; l'abbé Grégoire, désormais député, soutient leur démarche et, le 14 octobre, fait admettre une délégation de Juifs lorrains conduite par le négociant Berr Isaac Berr. En décembre, Robespierre, Duport ou encore Clermont-Tonnerre plaident en leur faveur : « Il faut tout • • •

En Alsace, les émeutes antijuives de l'été 1789

Dans les semaines qui suivent la prise de la Bastille, le pays est parcouru par une exceptionnelle « fausse alarme », que les historiens appellent la Grande Peur ; elle annonce l'arrivée de brigands, qui détruisent récoltes et villages… Dans la plupart des provinces, il ne s'agit que d'une rumeur. Dans d'autres, les troubles sont bien réels : des paysans forcent les abbayes en Flandre, brûlent les châteaux dans le Mâconnais et, dans le sud de l'Alsace, s'en prennent aux seigneurs, mais aussi aux Juifs, détestés pour leur pratique de l'usure. Les attaques sont particulièrement vives dans une vingtaine de villages, dont Hagenthal, Uffholtz ou Blotzheim, où elles provoquent une vague de départs vers l'enclave de Mulhouse et la ville de Bâle.
Dans les mois suivants, sans aller immédiatement jusqu'à l'attribution des droits de citoyen aux Juifs de l'Est, l'Assemblée nationale multiplie les mesures de protection. Le 16 avril 1790, elle « met de nouveau les Juifs de l'Alsace et des autres provinces du royaume sous la sauvegarde de la loi ; défend à toutes personnes d'attenter à leur sûreté ; ordonne aux municipalités et aux gardes nationales de protéger de tout leur pouvoir leurs personnes et leurs propriétés ». H. L.



SHIM HARNO/ALAMY/PHOTO12

Dedans ou dehors ? En butte à la population, les Juifs alsaciens font l'objet de libelles et brochures concernant leur intégration (ou pas) parmi les citoyens.

••• refuser aux Juifs comme nation, dit ce dernier; il faut tout leur accorder comme individus; il faut qu'ils soient citoyens.» Ces députés ne parviennent cependant pas à faire adopter le libre accès de cette minorité religieuse aux emplois publics.

Dans les mois suivants, la citoyenneté des Juifs est reconnue en deux étapes. La première concerne les communautés du Sud-Ouest, qui n'entendent pas être assimilées à leurs coreligionnaires de l'Est. Mieux intégrés, leurs membres se perçoivent comme déjà citoyens ; ils ne demandent pas une émancipation, mais une reconnaissance de leurs droits. Ils emportent la conviction et, le 28 janvier 1790, l'Assemblée décrète que « tous les Juifs connus en France sous le nom de Juifs portugais, espagnols et avignonnais continueront d'y jouir des droits dont ils ont joui jusqu'à présent ». Mais faut-il attribuer ces mêmes droits aux Juifs dits « allemands » ? La question n'est tranchée que dans les derniers jours de septembre 1791, lorsque l'Assemblée reconnaît la citoyenneté «active», celle qui permet de voter, à tous les Juifs, à condition qu'ils prêtent le serment civique attendu des citoyens (27 septembre 1791).

Entre méfiance et délivrance…

À elle seule, cependant, la loi ne peut immédiatement tout transformer. Le lendemain de l'émancipation du 27 septembre, du reste, le député Reubell a fait adopter un décret demandant aux districts d'Alsace de surveiller la liquidation des créances des Juifs sur les chrétiens. Les vieilles méfiances, les haines, même, subsistent, surtout envers les Juifs de l'Est. Pendant la décennie révolutionnaire, pour autant, les émeutes antijuives qui ont marqué l'Alsace du sud pendant l'été 1789 ne se reproduisent pas. Certes, à l'automne 1793, des synagogues sont fermées, des rabbins doivent renoncer à exercer leur culte et le respect du shabbat est rendu difficile par l'introduction du calendrier républicain; mais ces mesures participent d'une œuvre de «défanatisation» qui n'épargne aucune religion, et frappe d'abord le catholicisme. De même, les Juifs exécutés pendant les années de Terreur, à Bordeaux ou Paris, le sont pour leurs choix politiques, et non pour leur religion.

L'émancipation révolutionnaire des Juifs, qui plus est, s'étend ensuite aux territoires réunis à la France (Belgique, Rhénanie…), aux républiques sœurs de Suisse ou de la péninsule italienne (Cisalpine, Ligurienne…), ou encore aux villes un moment « libérées », comme Venise où, raconte l'historien Davide Mano, le corps civique de la ville et des soldats français détruisent symboliquement les portes du ghetto juif, le 10 juillet 1797.

Napoléon Ier, le « faux ami » ?

Pragmatique, l'Empereur entend mettre fin aux discriminations et intégrer les Juifs à la nation. Cette reconnaissance repose néanmoins sur deux obligations : loyauté et soumission au régime. PAR PIERRE BRANDA



BNF

Tabler sur la loi Le nouveau maître de l'Europe abolit les ghettos d'Italie et d'Allemagne et, s'il commit parfois des faux pas, ce fut au nom du maintien de l'ordre public.

À l'entrée «Juif» du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798, on pouvait lire : «On ne met pas ici ce mot comme le nom d'une Nation, mais parce qu'il s'emploie figurém. [ent] en quelques phrases de la Langue. Ainsi on appelle *Juif*, Un homme qui prête à usure, ou qui vend exorbitamment cher [...]. Il se dit aussi dans le style familier, De tous ceux qui cherchent à gagner de l'argent par des moyens injustes et sordides» (sic).

Le tableau n'était guère enviable, les Juifs étant clairement stigmatisés. Et pourtant, sous la Révolution, les Juifs obtinrent la citoyenneté *(lire p. 38-40)*. Bonaparte, en Italie, poursuivit cette logique : en février 1797 à Ancône, il fit abolir le ghetto et ordonna le retrait de la rouelle jaune. Lorsqu'il devint empereur, il maintint leur statut de citoyen. Toutefois, en 1806, traversant l'Alsace après Austerlitz, il reçut des plaintes contre certains Juifs accusés d'usure excessive. À Paris, le Conseil d'État examina la question. Selon Pasquier, «on les accusait [...] d'avoir [...] poussé l'usure à un tel point que, s'ils conservaient la faculté de réaliser entièrement leurs créances, ils seraient propriétaires de la meilleure partie des terres». Beugnot, conseiller d'État, proposa un moratoire et une législation contre l'usure. Napoléon refusa l'exclusion brutale : «Il y aurait de la faiblesse à chasser les Juifs ; il y aura de la force à les corriger», tout en ordonnant le 31 mai 1806 un décret suspendant, pour un an, toutes les poursuites engagées par les créanciers juifs. Arbitraire, cette mesure visait à calmer les tensions mais stigmatisa une communauté entière.

Pour mieux intégrer les Juifs, Napoléon convoqua une assemblée de notables en juillet 1806. Il s'agissait de vérifier si la religion juive permettait une loyauté pleine envers la France et une soumission entière aux lois. Il résuma ainsi son objectif : «Notre but est de concilier la croyance des Juifs avec les devoirs des Français, et de les rendre citoyens utiles.» Les réponses rassurèrent l'Empereur et il réunit, en 1807, un «Grand Sanhédrin», recréation du tribunal religieux antique, destiné à sanctifier les décisions de l'assemblée.

Discriminant, pas antisémite

Cependant, ces promesses ne suffirent pas. Le «décret infâme», promulgué le 17 mars 1808, annula la plupart des créances gelées depuis 1806, interdit aux Juifs de s'installer en Alsace, et obligea les étrangers de confession juive souhaitant vivre en France à se consacrer exclusivement à l'agriculture. Cette législation provoqua un vif rejet dans les communautés concernées, malgré deux autres décrets du même jour organisant officiellement le culte israélite. Si cette politique fut jugée injuste, elle resta mesurée au regard des persécutions encore en vigueur ailleurs en Europe. Napoléon ne souhaitait pas marginaliser les Juifs, mais rétablir un équilibre économique et social.

Sous son règne, l'émancipation juive se poursuivit, notamment en Allemagne. À Francfort, les Juifs, confinés depuis des siècles dans la Judengasse, furent libérés grâce à un décret d'émancipation signé sous pression française. Les Juifs de Francfort connurent une intégration sans précédent. C'est dans ce contexte que Mayer Amschel Rothschild et ses fils fondèrent leur célèbre empire bancaire. Cette intégration des Juifs en Europe doit donc beaucoup à Napoléon, en particulier en Allemagne. Il ne fut donc pas un antisémite. Et s'il fut parfois discriminant envers eux, l'ordre public, bien plus qu'un quelconque préjugé contre les Juifs, fut au cœur de sa réflexion et de son action.

Les pages qui tuent

De la Révolution française à la Libération, l'antisémitisme traverse et souille tout un pan de la littérature française. Balzac, Sand, Barrès, Maurras, Céline : des auteurs de génie ont ainsi versé dans l'infamie et le complot, révélant les mutations de l'écrivain dans sa relation au politique. Comment des artistes, parfois fameux, ont-ils pu propager des idées aussi folles ? PAR LAURENT NUNEZ



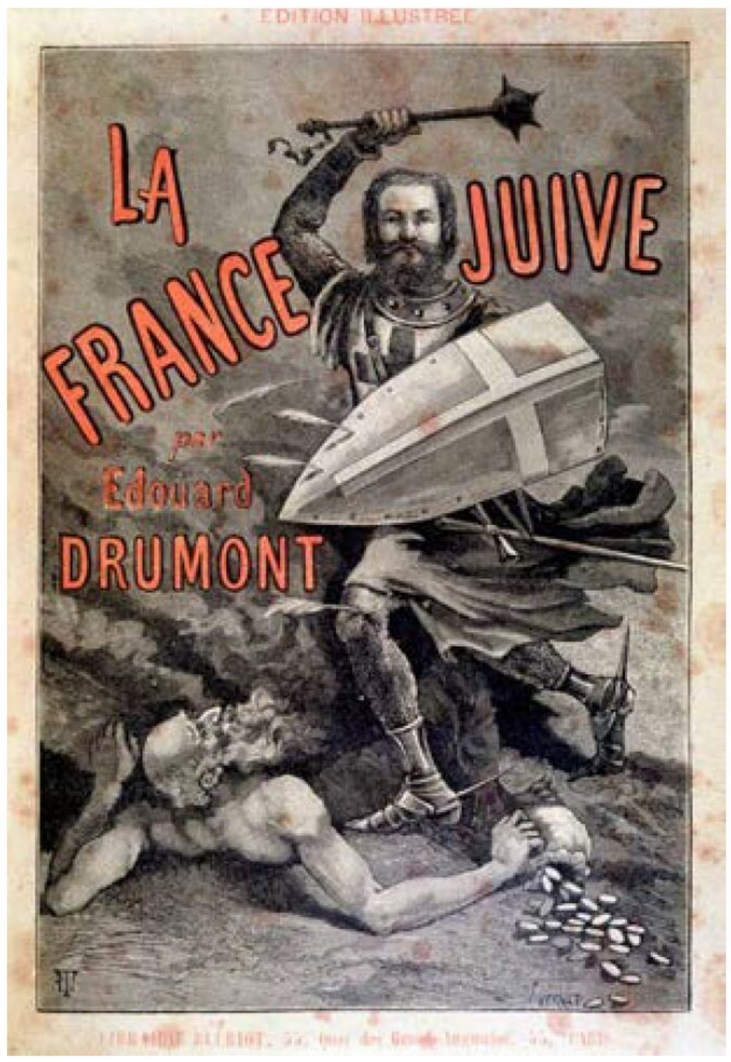
TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

L'impensé romantique : quand le préjugé devient littérature

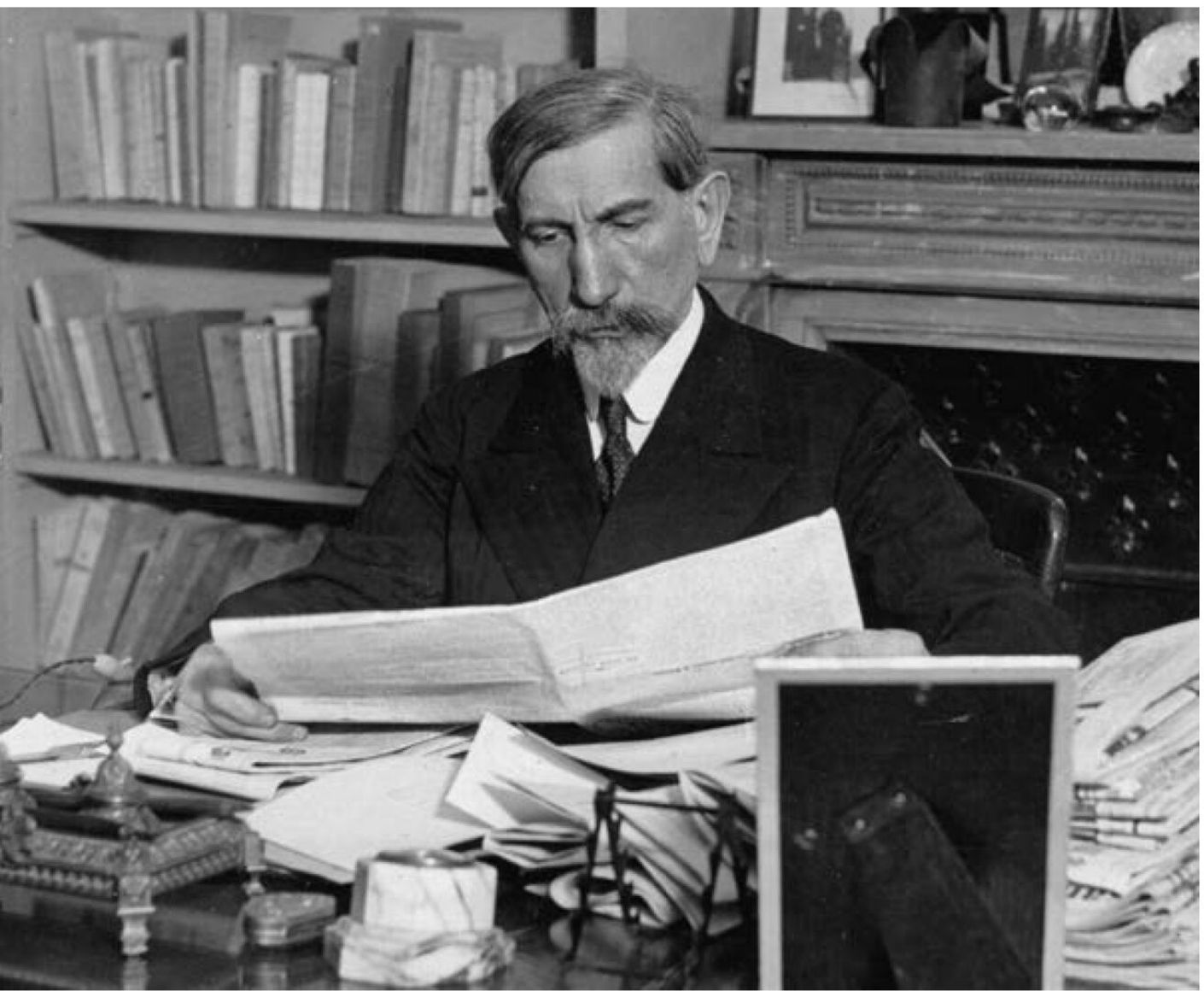
Pour dire vrai, les écrivains du XIXe siècle héritent d'un antisémitisme diffus, encore pré-idéologique. Cette haine s'exprime donc moins dans des doctrines explicites que dans des personnages, des métaphores. C'est Balzac (1799-1850) qui, semble-t-il, forge avec Gobseck l'archétype de l'usurier juif *(illustr.)*. Ce personnage, que l'on retrouve dans *Le Père Goriot* ou *Splendeurs et misères des courtisanes*, symbolise pour l'auteur de *La Comédie humaine* la corruption des valeurs aristocratiques par l'argent bourgeois. Cette construction littéraire du «Juif» se retrouve chez d'autres écrivains romantiques, y compris les plus progressistes. George Sand (1804-1876), pourtant socialiste, reste empreinte du cliché du «Juif rapace et fourbe». À Flaubert, frustrée par son éditeur Michel Lévy, elle lance sèchement : «Que veux-tu ? Le Juif sera toujours Juif.» Dans *Un hiver à Majorque* (1842), récit de voyage autobiographique, elle va jusqu'à imaginer les Juifs accaparant les terres nobles pour constituer une puissance financière menaçante… Son cas révèle comment le préjugé peut coexister avec les idéaux émancipateurs : l'antisémitisme traverse tous les clivages politiques.

L'écrivain nationaliste : naissance d'une idéologie

Les années 1880-1900 voient naître ce qu'on pourrait appeler l'écrivain antisémite. Édouard Drumont (1844-1917) incarne cette mutation *(lire p. 50-52)***. Son pamphlet *La France juive* (1886) ne relève plus du préjugé mais de la construction idéologique. Ce texte de 1 200 pages qui dénonce 3 000 personnes est un immense succès : 62 000 exemplaires vendus en un an, plus de 200 rééditions jusqu'en 1914, et même une édition illustrée ! Pour Drumont, la « question de race prime sur toutes les autres ». Il emprunte dès lors aux théories raciales, à la critique socialiste du capitalisme, à la tradition catholique pour forger une synthèse qui donne à sa haine une cohérence doctrinale. L'antisémitisme devient une grille de lecture complète de l'histoire française et l'affaire Dreyfus cristallise cette mutation. Ainsi, Maurice Barrès (1862-1923) transforme ses chroniques en armes idéologiques : la littérature devient propagande. « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race », écrit-il en 1902. Le Juif devient l'ennemi ontologique, la « race étrangère tapie au cœur de la patrie ».**



SELVA/OPALE.PHOTO



IMAGO/ROGER-VIOLLET

L'engagement total : de Maurras à la collaboration

L'entre-deux-guerres voit l'écrivain antisémite devenir militant politique. Charles Maurras (1868-1952) érige ainsi l'antisémitisme en programme de gouvernement *(lire p. 53-55)***. Son « nationalisme intégral » fait du Juif l'ennemi de la nation organique. Les « quatre États confédérés » (Juifs, protestants, francs-maçons, métèques) incarnent pour lui l'anti-France. Quand Léon Blum arrive au pouvoir, son journal, *L'Action française*, titre « La France sous le Juif ». Pis encore : Maurras appelle clairement à son assassinat, au nom de la « défense nationale ».**

Céline et Brasillach : l'art au service de la haine

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) révèle une autre facette de cette radicalisation. Consacré par *Voyage au bout de la nuit* (1932), il publie soudain trois pamphlets antisémites d'une extrême virulence : *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'École des cadavres* (1938), *Les Beaux Draps* (1941). L'écrivain y qualifie les Juifs de « peste », de « vermine », fantasmant sur des « massacres salutaires ». Son style halluciné déborde d'appels à l'extermination – un déferlement tel que même certains dignitaires nazis le jugent outrancier.

L'innovation célinienne tient à cet antisémitisme d'avant-garde : une langue révolutionnaire au service d'un message pestilentiel. Cette alliance du génie verbal et de la pire haine révèle la complexité des rapports entre innovation esthétique et régression idéologique. Peut-on séparer le génie stylistique du *Voyage* de l'ignominie des pamphlets céliniens ? Certains, de nos jours, n'y parviennent toujours pas.

L'écrivain et journaliste Robert Brasillach (1909-1945) franchit le Rubicon de l'ignominie lorsqu'en septembre 1942, commentant la rafle de familles juives, il écrit noir sur blanc qu'il faut se séparer des Juifs « en bloc et ne pas garder de petits »… Son procès, suivi de sa condamnation à mort en 1945, marque la reconnaissance juridique de la responsabilité pénale de l'écrivain. Deux leçons à tirer de tout cela : l'art n'immunise pas contre l'infamie, il peut la servir. Ensuite, l'écrivain porte une responsabilité particulière, car ses mots peuvent tuer. Cette mémoire douloureuse constitue notre meilleure garantie contre de nouveaux égarements. H

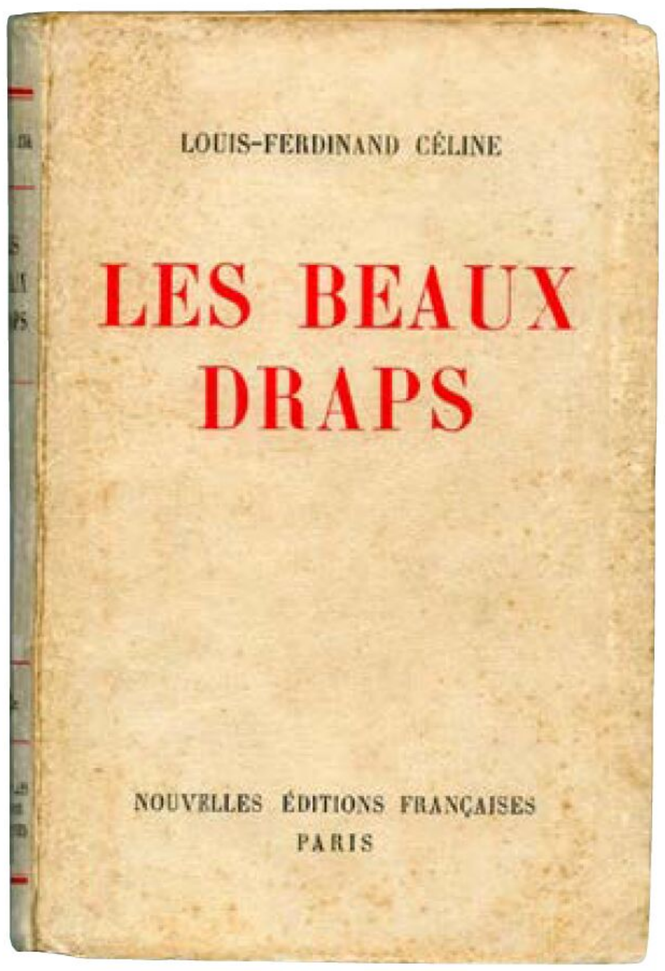
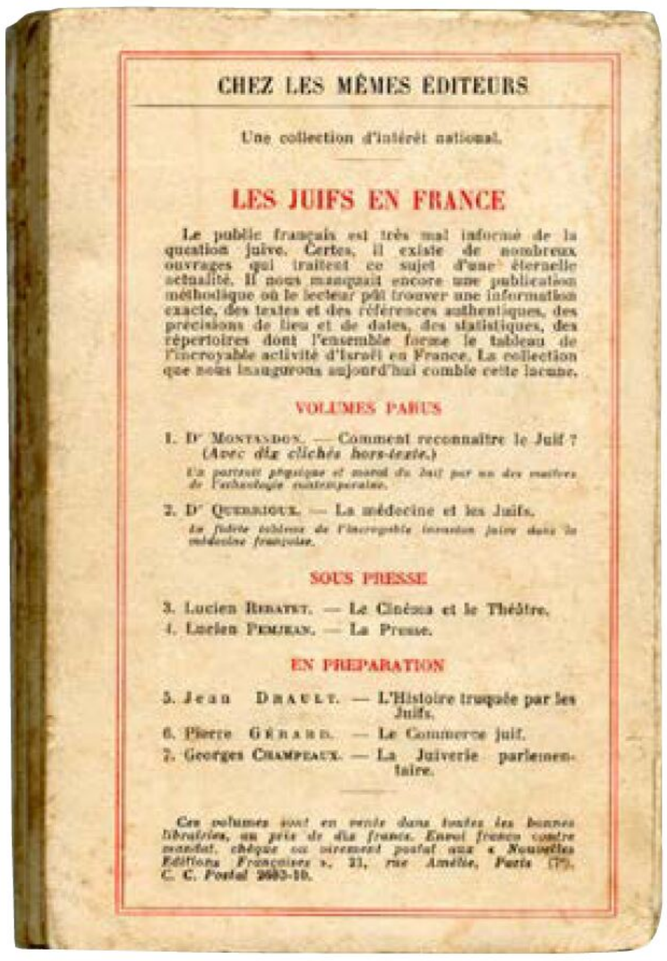


PHOTO © GUSMAN / BRIDGEMAN IMAGES



GUSMAN /BRIDGEMAN IMAGES

Linge sale **Dernier des pamphlets antisémites rédigés par Céline, *Les Beaux Draps* (1941), publié en zone occupée, dénonce pêle-mêle les francs-maçons, le parlementarisme, Vichy (qui fera interdire l'ouvrage !) et, bien sûr, le Juif.**

Des errances que la gauche préfère oublier



Vers 1880, puis dans les années 1930, une partie de la gauche française connaît une poussée de fièvre antisémite. Mais ces moments révèlent surtout les deux pics où la haine des Juifs fut la plus forte dans notre pays, tous partis confondus. PAR MICHEL DREYFUS

L'antisémitisme à gauche, qui apparaît dans la décennie 1880, coïncide avec la naissance de l'antisémitisme moderne. La montée du nationalisme, en France et en Europe, entraîne l'essor de mouvements de droite et d'extrême droite xénophobes, réagissant aux débuts des émigrations de masse belges et italiennes; ces mouvements sont également antisémites. En France, les organisations ouvrières, les partis et les syndicats de gauche font leurs premiers pas et sont peu armés pour affronter cette situation.

Traumatisés par les souvenirs de la répression anti-ouvrière exercée au XIXe siècle, en particulier par le massacre ayant mis fin à la Commune, très rares sont les militants de gauche capables de résister aux idéologies nouvelles que sont le nationalisme, la xénophobie et l'antisémitisme, qui finissent par les influencer à leur tour. Persuadés que le socialisme se construira sur le socle de la «science», ils se laissent prendre aux sirènes de la pensée racialiste, qui a pris son envol deux décennies plus tôt. À l'heure de la conquête de l'Indochine, la «race blanche» est définie par les savants républicains comme supérieure aux autres; cette vision hiérarchisée des races conforte le racisme et l'antisémitisme. La naissance de l'antisémitisme moderne symbolisé par le succès, en 1886, de *La France juive* d'Édouard Drumont (1844-1917), polémiste d'extrême droite, s'explique aussi par des facteurs conjoncturels. Joue, tout d'abord, le contexte économique: la crise nourrit la xénophobie.

Quand la science républicaine «valide» les pires thèses...

Il faut compter également avec la vie politique, marquée par la lutte entre catholiques et républicains anticléricaux ainsi que par l'affaire Boulanger et le scandale de Panama. Dans la France meurtrie par la défaite de 1870, l'image du Juif assimilé au Prussien est diffusée par la grande presse en plein essor. La communauté juive française – 80 000 personnes sur une population de 39 millions, soit deux millièmes – est une des plus réduites d'Europe.

L'antisémitisme progresse néanmoins à droite comme à gauche. Partis et syndicats ouvriers sont très minoritaires au sein du monde du travail et dans la société. Leur faiblesse explique qu'ils se laissent prendre au discours antisémite ambiant; et ce d'autant plus que les dernières découvertes de la «science» sont censées le valider. À l'antijudaïsme religieux remontant au Moyen Âge, puis économique du début du XIXe siècle vient s'ajouter un antisémitisme teinté de xénophobie qui dévalorise la «race» juive: il assimile les Juifs aux animaux. Des traces de ce discours figurent notamment dans *La Revue socialiste*, un des principaux organes du socialisme, durant les années 1885-1893. Mais l'antisémitisme économique est loin d'avoir aussi disparu. Dans les



COLL. CASAGRANDE/ADOC-PHOTOS

années 1880, les socialistes continuent de véhiculer l'image du Juif riche et privilégié, notamment dans *La Revue socialiste*, et ce jusqu'à l'affaire Dreyfus.

Affaire Dreyfus et prise de conscience

Précédée par le scandale de Panama qui réactive l'image du banquier juif, l'affaire Dreyfus, survenue dans un climat de nationalisme exacerbé, est à la fois cause et conséquence d'une vague antisémite qui culmine en 1898. À la suite du «J'accuse» de Zola, la plupart des socialistes comprennent, grâce à Jaurès, qu'ils doivent prendre la défense de Dreyfus. Jusqu'à cette date, ils étaient très réticents à s'engager en faveur de ce bourgeois, ce militaire et ce Juif. Ils prennent alors conscience que les antisémites sont des ennemis de la République et de la démocratie : ils doivent donc rompre avec eux et les combattre. L'évolution est plus tardive chez •••

C'est la lutte fatale Au début des années 1930, le Parti communiste français enfourche la cause pacifiste. Et dénonce, pendant un temps assez bref – et repris minoritairement par ses membres –, le péril franc-maçon, « valet » des Juifs fauteurs de guerre.



SZ PHOTO /KNORR + HIRTH /BRIDGEMAN IMAGES

Alarme Fils d'émigrés juifs russes, le journaliste Bernard Lecache (1895-1968) fonde, en 1928, la Ligue internationale contre l'antisémitisme. Membre de la SFIO passé par le PCF, il dénonce d'abord les pogroms est-européens puis tente d'avertir du danger nazi, comme le 13 janvier 1933, dix-sept jours avant l'arrivée de Hitler au pouvoir.



CC-BY-SA 4.0 FRANÇOISE FOLIO/WIKIMEDIA COMMONS

“Tout gouvernement devrait obliger les Juifs au travail productif”

Charles Fourier (1772-1837)

Un des pères du socialisme utopique, Fourier, exprime un antijudaïsme courant dans *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* (1829). Son éducation religieuse et sa formation intellectuelle sont imprégnées de l'antijudaïsme chrétien de la France depuis le Moyen Âge. Mais Fourier estime aussi que la Révolution française n'aurait pas dû émanciper les Juifs. Ils se livrent « exclusivement au trafic et à l'usure. Tout gouvernement devrait obliger les Juifs au travail productif, ne les admettre qu'en proportion d'une famille marchande pour cent familles agricoles et manufacturières ». Fourier, qui remet en cause l'émancipation des Juifs par la Révolution française, sera suivi sur ce point par Toussenel et Proudhon.

••• Jules Guesde et ceux qui le suivent. De leur côté, les anarchistes ont pris des positions variées mais s'engagent désormais majoritairement en faveur de Dreyfus.

Ce tournant est fondamental dans l'histoire du rapport de la gauche à l'antisémitisme. Désormais, plus rien ne sera comme avant, même si des propos antisémites s'échappent encore parfois des rangs de la gauche. Toutefois, les antisémites y seront toujours dénoncés comme des adversaires. Plus personne à gauche ne se réclamera ouvertement de l'antisémitisme : ceux qui continueront de flirter plus ou moins avec lui tiendront à affirmer qu'ils ne le sont pas. On en trouve des vestiges chez ceux qui, dépités par les conséquences politiques de l'affaire Dreyfus, se détournent de la République. Il s'effectue alors au sein de la gauche un reclassement dont il subsiste encore des traces aujourd'hui. Ceux qui, en petit nombre, tiennent des propos antisémites ambigus se situent aux marges de la gauche, à l'extrême gauche. Méprisants à l'égard du suffrage universel, ils exaltent l'action violente des minorités alors que les défenseurs de la démocratie ne cessent de combattre l'antisémitisme.

L'étrange cocktail de la crise économique et du pacifisme

L'antisémitisme reste puissant dans la société française jusqu'au terme de l'affaire Dreyfus (1906) puis recule avec lenteur ensuite, davantage encore durant la Grande Guerre et dans les années 1920. À cela, deux raisons : le déclin de l'image du Juif, symbole du capitalisme, et de la pensée racialiste. Puis l'antisémitisme connaît une nouvelle poussée sous une forme différente dans les années 1930, et la gauche n'en est pas épargnée. À la crise écono- •••

“Sous la forme un peu étroite de l’antisémitisme, un véritable esprit révolutionnaire”

Jean Jaurès (1859-1914)

Confronté au colonialisme lors d’un voyage en Algérie en 1895, Jaurès décèle « sous la forme un peu étroite de l’antisémitisme, un véritable esprit révolutionnaire ». Fin 1897, il analyse l’affaire Dreyfus comme l’opposition entre deux groupements « opportunistes, protestants et juifs d’un côté, [...] cléricaux et militaires de l’autre ». Mais l’engagement de Jaurès en faveur de Dreyfus – bourgeois, militaire et Juif – s’amorce en janvier 1898, à la suite du « J’accuse » de Zola. Jaurès s’engage totalement six mois plus tard, sans être pour autant immédiatement suivi par toute la gauche. C’est d’abord sa conception de la démocratie qui l’a poussé en ce sens. Ce tournant est fondamental ; grâce à Jaurès, la gauche rompt complètement avec toute manifestation d’antisémitisme.



BNF



ADOC-PHOTOS

“Par le fer ou par le feu, ou par l’expulsion, il faut que le Juif disparaisse”

Pierre Joseph Proudhon (1809-1865)

En 1847, Proudhon écrit dans ses *Carnets* : « Juifs. Faire un article contre cette race qui envenime tout, en se fourrant partout, sans jamais se fondre avec aucun peuple. Demander son expulsion de France, à l’exception des individus mariés avec des Françaises ; abolir les synagogues, ne les admettre à aucun emploi, poursuivre enfin l’abolition de ce culte. Le Juif est l’ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie ou l’exterminer. Par le fer ou par le feu, ou par l’expulsion, il faut que le Juif disparaisse. » Proudhon n’est jamais revenu sur ces propos, pas plus que sur sa xénophobie et son antiféminisme. Toutefois, l’antisémitisme n’est pas essentiel dans sa pensée et il ne l’exprime pas publiquement.

“Une nation dans la nation française qui dominera bientôt le pays”

Alphonse Toussenel (1803-1885)

Disciple de Fourier, Toussenel occupe une place essentielle dans l’antisémitisme à gauche. Auteur, en 1845, du livre *Les Juifs, rois de l’époque*, il dénonce les Juifs comme « une nation dans la nation française qui dominera bientôt le pays ». Pour lui, « Juif, usurier, trafiquant sont synonymes ». Avec la Révolution française, « l’État s’est placé sous leur domination ». Toussenel est le premier à s’attaquer à la banque Rothschild et à assimiler « toute la banque aux Juifs et tous les Juifs à la banque ». Il introduit deux idées supplémentaires : il déplore la situation de la France, victime d’une « vaste conspiration internationale du Juif cosmopolite », et la toute-puissance du Juif sur le pouvoir politique. Toussenel influencera de nombreux socialistes.



ADOC-PHOTOS

••• mique qui entraîne une montée de la xénophobie s'ajoutent les «arguments» énoncés dans les *Protocoles des Sages de Sion*. Repris par l'extrême droite, ce livre dénonce le Juif comme tirant les ficelles des affaires du monde.

Joue également, dans l'ensemble de la société, le pacifisme hérité du souvenir de la Grande Guerre. Depuis la fin du XIXe siècle, ce courant a été l'une des sources de la pensée socialiste. Culpabilisée par son impuissance à n'avoir pu empêcher la Grande Guerre et marquée par cet échec, une partie importante de la gauche ne comprend pas la nouveauté du nazisme et défend, jusqu'en 1939, un pacifisme de plus en plus résigné et défensif.

Le nouveau rôle de la presse entre 1880 et les années 1930

Elle en vient à considérer les «bellicistes» – les antifascistes qui prônent la fermeté à l'égard du nazisme – comme de dangereux irresponsables. Elle vise en premier les Juifs, en les accusant de vouloir faire la guerre à Hitler dans le seul but de défendre leurs coreligionnaires allemands persécutés. Ce pacifisme favorise l'antisémitisme, sans jamais être ouvertement formulé par la gauche socialiste. Ceux qui flirtent avec l'antisémitisme le font toujours sur le mode allusif. La marche de plus en plus inéluctable vers une nouvelle guerre à partir de 1936 conforte cette vision. Elle

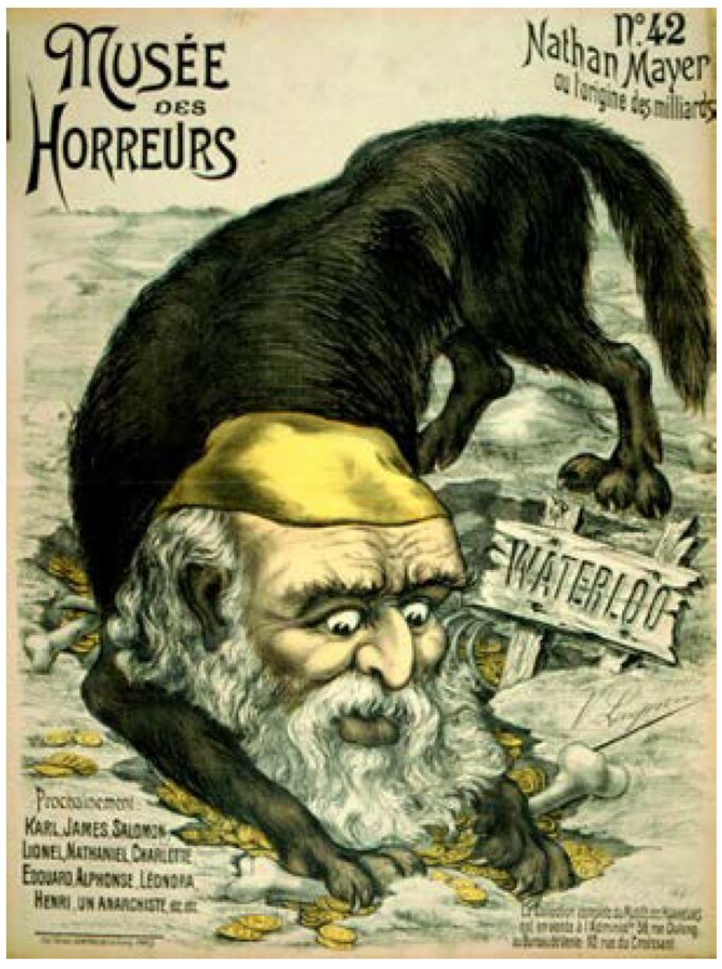
> «Les journaux de droite et d'extrême droite dominent la période et diffusent l'antisémitisme»

se nourrit d'un facteur supplémentaire, la présence d'un Juif, Léon Blum, à la tête de la SFIO: son opposition de plus en plus nette aux pacifistes socialistes suscite chez eux un antisémitisme croissant, jamais ouvertement formulé mais de moins en moins caché. Le Juif symbolise alors pour les pacifistes le fauteur de guerre contre Hitler. Ce pacifisme devient l'un des principaux vecteurs de l'antisémitisme; il entraînera un grand nombre de ses adeptes dans la collaboration avec Vichy et parfois directement avec l'occupant nazi.

Les deux périodes où l'antisémitisme a été le plus fort à gauche – les années 1880-1898, puis la décennie 1930 – sont celles où le discours antisémite de la droite et de l'extrême droite a été le plus violent. Pour mesurer le poids dont l'antisémitisme bénéficie alors dans la société, il faut mesurer l'influence du discours tenu à son égard par les partis politiques, les organisations ainsi que par les journalistes et les intellectuels.

Dans les années 1880, l'ensemble de la presse républicaine de gauche et socialiste totalise au mieux 250 000 exemplaires. Ce chiffre est bien en deçà des deux millions d'exemplaires quotidiens tirés par les quatorze principaux organes de la presse d'information, à laquelle il faut ajouter les journaux monarchistes, bonapartistes et catholiques; dans leur grande majorité, ces organes sont antisémites. Le déséquilibre est tout aussi flagrant dans les années 1930. Le journal du Parti populaire français de Doriot tire à 130 000 exemplaires, *Gringoire* à 650 000, *L'Ami du peuple* et *Le Matin* à plusieurs centaines de milliers; à cela s'ajoutent les très nombreuses publications provenant d'organismes d'extrême droite spécialisés dans l'antisémitisme. De leur côté, *Le Populaire*, journal des socialistes, tire à 200 000 exemplaires et *L'Humanité*, celui des communistes, atteint les 350 000 à son apogée en 1937. Tout examen de l'antisémitisme à gauche – qui, hélas, a bel et bien existé – doit tenir compte de ce déséquilibre entre les publications de l'extrême droite et celles de la gauche où l'antisémitisme reste marginal. Le succès obtenu par certains écrivains *(lire p.42-43)* soutenus par l'extrême droite – le plus connu est Céline – aggrave encore ce déséquilibre.

BRANDSTAETTER IMAGES/ LA COLLECTION



DIXMIER/KHARBINE-LA COLLECTION

Un «mythe éternel», les Rothschild

La dénonciation des Rothschild, financiers maîtres du Vieux Continent, est un élément fondamental du discours antisémite depuis le XIXe siècle. Installés à Francfort, les premiers Rothschild ouvrent des succursales bancaires à Londres, Naples, Vienne et Paris. En France, leur essor au lendemain de Waterloo (1815) contribue à développer, à gauche et à droite, l'idée selon laquelle le capitalisme est une affaire juive. Cette croyance popularise la figure du maître de l'argent qui s'ajoute à celles, plus anciennes, de l'ennemi du chrétien et du Juif de cour, riche et influent. Mais les quelques Juifs qui commencent à s'impliquer dans la finance sont en bien plus petit nombre que leurs rivaux catholiques ou protestants.
L'image des Rothschild, dominateurs de l'Europe, est erronée pour plusieurs raisons. Ils ont à choisir entre des logiques différentes et leurs intérêts sont le plus souvent opposés. Les Rothschild d'Allemagne et d'Italie marquent le pas dès les années 1860. L'histoire réelle de cette famille, à laquelle est accolée la caricature du prédateur affairiste, démonte l'idée de son emprise sur le Vieux Continent. Mais le mythe des «gros», des capitalistes, inscrit dans les représentations collectives, aura une longue vie jusqu'à nos jours. M. D.



De tous côtés Attaqué dans les années 1920 comme Juif – et donc bourgeois –, Blum est épargné par le PCF en 1936 lorsqu'il arrive à la tête du gouvernement.

Blum, la cible favorite des communistes

L'arrivée de Léon Blum (1872-1950), d'origine juive, à la tête du Parti socialiste en 1920, lui vaut des attaques antisémites de la part des communistes. Leur hostilité à l'égard de Blum varie sensiblement suivant les périodes. Plus les rapports sont mauvais entre la SFIO et le Parti communiste, plus les attaques antisémites sont violentes contre Blum. Elles disparaissent, au contraire, lors des moments unitaires du Front populaire et de la Libération.

Durant la décennie 1920, le PC reprend, toujours de façon implicite, la caricature assimilant les Juifs aux capitalistes. Il dénonce la proximité supposée de Blum avec les milieux bancaires, et ce jusqu'aux prémices du Front populaire. Les communistes soulignent également le contraste existant entre la virilité dont ils se réclament et la dégénérescence toute féminine qu'ils attribuent au socialisme de Blum. Enfin, autre classique de l'antisémitisme, ils utilisent le prétexte de la dépravation en attribuant à Blum une moralité perverse: preuve en serait son essai *Du Mariage* (1907), dans lequel il préconisait des expériences sexuelles avant le mariage pour les futurs conjoints. Le thème de la dépravation contre Léon Blum fera également les délices de la droite et de l'extrême droite durant les années 1930. Les attaques communistes contre Blum disparaissent en 1934, dynamique unitaire oblige: durant le Front populaire, il est désigné comme un «camarade».

Le Parti le dénonce en 1939, en 1946 et encore en 1958

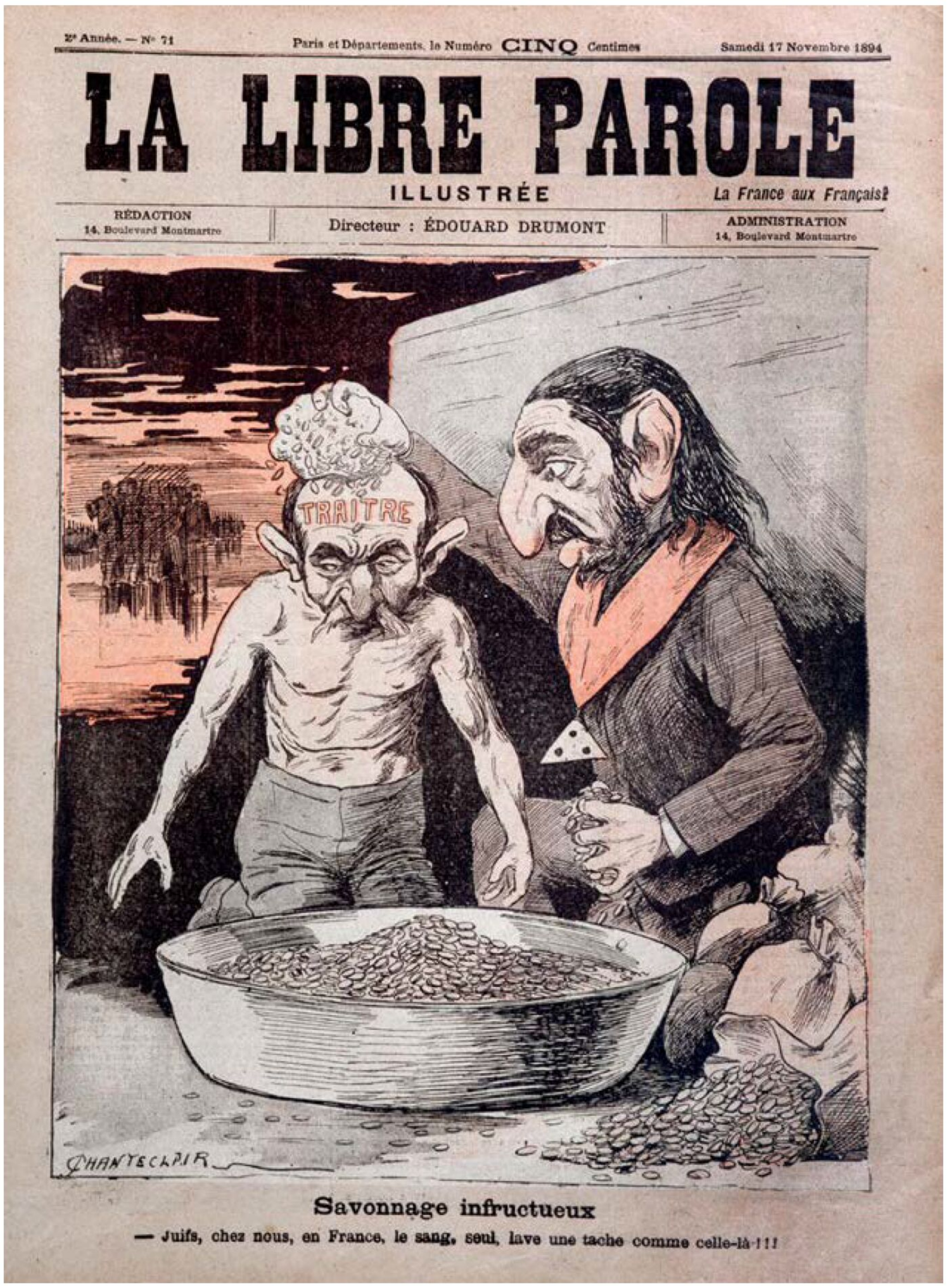
Mais à la suite du Pacte germano-soviétique (août 1939) qui entraîne le revirement du PC à l'égard des socialistes, Blum est à nouveau dénoncé avec virulence, notamment par Maurice Thorez (1900-1964), le dirigeant du PC. Ce vocabulaire est mis sous le boisseau durant la brève période unitaire de la Libération. Mais, dès 1946, la signature des accords Blum-Byrnes autorisant l'entrée de films américains en France, en échange d'un prêt accordé par les États-Unis, réactive les attaques communistes contre Blum, accusé d'être inféodé aux Juifs américains. Puis la reprise en main du mouvement communiste international par le Kominform (automne 1947) et le début de la guerre froide se traduisent par un retour de l'hostilité très forte des communistes à l'égard de Blum. Sa judaïté est mentionnée plusieurs fois par *L'Humanité* en 1948. D'autres dirigeants socialistes – Mayer et Moch – font l'objet d'attaques mais moins violentes.

Le traitement spécial de Blum s'explique par l'importance de son rôle, notamment le fait qu'il est le premier Juif à accéder à la direction du Parti socialiste. Or, il est considéré – à tort – par le PC comme un grand bourgeois dont les origines et le mode de vie le situent aux antipodes de ce que devrait être un dirigeant ouvrier: Blum est ici victime de l'ouvriérisme du PC. Les attaques portées contre lui perdureront longtemps après sa mort: des jugements très violents à son égard seront énoncés dans la *Petite Encyclopédie soviétique* (1958), les *Œuvres* de Thorez (1959) et l'officielle *Histoire du PCF* (1964). **M. D.**

L'affaire Dreyfus, révélatr

Bourgeois et Juif – donc « capitaliste » et « apatride » –, le capitaine d'artillerie suspecté de trahison concentre toutes les critiques de la presse d'extrême droite, chauffée à blanc, sur fond de poussée nationaliste, par le redoutable talent de polémiste d'Édouard Drumont.

PAR JEAN GARRIGUES


2e Année. — N° 71 Paris et Départements, le Numéro CINQ Centimes Samedi 17 Novembre 1894

LA LIBRE PAROLE

ILLUSTRÉE La France aux Français

RÉDACTION 14, Boulevard Montmartre | Directeur : ÉDOUARD DRUMONT | ADMINISTRATION 14, Boulevard Montmartre

TRAITRE

CHANTECLAIR

Savonnage infructueux

— Juifs, chez nous, en France, le sang, seul, lave une tache comme celle-là !!!

SELVA/OPALE.PHOTO

Maux et mots Après le succès de son pamphlet *La France Juive* (1886), Drumont lance un quotidien en 1892, *La Libre Parole*, qui enflamme l'opinion en dénonçant pêle-mêle Juifs, francs-maçons et « anti-France ». *Une de* La Libre Parole *du 17 novembre 1894.*

Justice pour «l'âme de la Patrie outragée, furieuse, vengeresse, mais fière malgré tout que le Félon ne soit pas un vrai Français». Justice pour «l'immonde Dreyfus», ce «Juif au front bas, à l'œil louche», qui, par sa trahison, «s'était retranché lui-même non seulement de la Patrie mais de l'Humanité». Tel est l'éditorial d'André de Boisandré dans *La Libre Parole*, le quotidien dirigé par Édouard Drumont, au lendemain de l'humiliante cérémonie du 5 janvier 1895, qui a vu le capitaine Dreyfus, condamné le 22 décembre 1894 par le conseil de guerre, dégradé devant les troupes dans la cour Morland de l'École militaire. Il rejoint ici les motivations du commandant du Paty de Clam, qui a mené l'enquête à charge ayant abouti à la condamnation de Dreyfus pour «intelligence avec une puissance étrangère», et celles du commandant Henry, chef du contre-espionnage français, qui n'a pas hésité à fabriquer des faux pour le faire accuser. Ils sont des incarnations presque caricaturales d'un antisémitisme d'atmosphère qui imprègne à l'époque toute la société française, avec mille nuances de gris.

Le choc de *La France juive*

Cette montée en puissance de la haine des Juifs n'a pas commencé par la condamnation de Dreyfus. Le souffle de cette tempête antisémite s'est levé en 1886 avec la parution du pamphlet de Drumont, *La France juive*, qui a rencontré un succès aussi inattendu que fulgurant. La performance de ce brûlot marquait la cristallisation d'une haine qui couvait à feu doux dans une société française en crise, à la recherche de boucs émissaires. Au vieil antisémitisme chrétien, hérité du Moyen Âge,

ice de toutes les haines



GROB/KHARBINE/ LA COLLECTION

Chahut **Les étudiants qui manifestent contre Dreyfus en 1898, surtout issus des facultés de droit ou de médecine, le font plus au nom de l'ordre établi, du respect de l'armée et de l'Église, que d'un antisémitisme militant.** *Illustr. tirée du* Pèlerin *(1898).*

et qui faisait des Juifs le peuple déicide, s'était ajouté au cours du XIXe siècle un antisémitisme social plus virulent encore, qui prenait notamment pour cible les banquiers juifs, accusés d'avoir accaparé tous les pouvoirs et de voler l'argent des couches populaires. C'est un propos que l'on trouvait déjà dans l'ouvrage *Les Juifs, rois de l'époque. Histoire de la féodalité financière*, publié en 1844 par le socialiste Toussenel *(lire p. 47)*, et dont Drumont a fait le fil directeur de son livre. Fort du succès de ses idées, Drumont a lancé en avril 1892 le quotidien *La Libre Parole*, sous-titré «La France aux Français», et voué à l'exécration des Juifs, responsables de «l'anarchie universelle au milieu de laquelle nous nous débattons». Le scandale de corruption lié à la compagnie du Panama, dévoilé dans ses colonnes à l'automne 1892, lui fournit l'occasion rêvée de confirmer ses thèses à l'encontre des corrupteurs juifs de la Compagnie, Jacques de Reinach et Cornelius Herz. Et c'est encore *La Libre Parole* qui avance, le 1er novembre 1894, la culpabilité du capitaine Dreyfus, après seulement deux semaines d'enquête, et bien avant son procès. «Haute trahison. Arrestation de l'officier juif A. Dreyfus», titre le quotidien antisémite, soulignant qu'à ses yeux «ce n'est pas un Français qui a commis un tel crime». Un capitaine juif traître à sa patrie, qui plus est un bourgeois symbole de richesse mal acquise, et Alsacien de surcroît, donc apatride: Alfred Dreyfus est la cible idéale pour réactiver l'antisémitisme d'atmosphère dont Drumont est le grand pourvoyeur.

Des motivations complexes

Mais lorsqu'éclate véritablement «l'Affaire» à la suite du «J'Accuse» d'Émile Zola, le 13 janvier 1898, peut-on dire que c'est l'antisémitisme qui coupe la France en deux? On pourrait le penser en se référant aux milliers d'articles publiés jusqu'à la grâce de Dreyfus, en août 1899, par *La Libre Parole* et les autres journaux antidreyfusards, notamment *L'Intransigeant*, de l'ancien communard Henri Rochefort, qui avait dénoncé dès novembre 1897 «le syndicat juif», ou le quotidien catholique *La Croix*, autoproclamé le «journal le plus antijuif de France», et qui écrit le 21 juillet 1898: «Les Juifs, après nous avoir ruinés, divisés, déshonorés, sont en train de chambarder la France, pour le plus grand profit de la youtrerie universelle… Unissons-nous pour chambarder l'omnipotence juive. Et, en attendant de bouter hors •••

••• de France les Juifs, ces parasites cancéreux, détruisons par tous les moyens leur influence politique, commerciale et financière». Avec un tirage qui dépasse à l'époque 150 000 exemplaires, *La Croix* exerce une influence majeure sur les catholiques, c'est-à-dire la majorité des Français. De même pour l'hebdomadaire *Le Pèlerin*, aux mains de la congrégation des Assomptionnistes, réputé pour ses caricatures de première page qui fustigent les Juifs et les francs-maçons. En outre, la dénonciation de l'Église par les partisans de Dreyfus ayant tôt fait d'assimiler leur combat à l'anticléricalisme, les catholiques antidreyfusards sont confortés dans ce que l'on pourrait appeler leur antisémitisme historique.

Beaucoup moins influentes sont les bandes antisémites qui tiennent le haut du pavé au moment de l'«Affaire», et dont l'agitation permanente a eu tendance à focaliser l'attention des historiens. On constate, en effet, que la Ligue antisémitique, fondée en 1889 par Édouard Drumont et relancée en 1897 par son disciple Jules Guérin, un aventurier sans aucune consistance idéologique, qui y adjoint les bouchers de La Villette, réputés pour leur goût de la bagarre, ne représente qu'environ 1500 adhérents, essentiellement parisiens, alors qu'elle en revendique 40 000. Son journal *L'Antijuif* ne se vend pas. Ses troupes de choc se réduisent à quelques dizaines de matamores, qui évitent soigneusement de se frotter à la police. Les étudiants qui manifestent contre Dreyfus tout au long de l'année 1898, surtout issus des facultés de droit ou de médecine, le font beaucoup plus au nom de l'ordre établi, du respect de l'armée et de l'Église, que d'un antisémitisme militant. Ceux qui crient «Mort aux Juifs!» à la condamnation d'Émile Zola sont quelques excités qui ne représentent pas la masse des antidreyfusards.

Pour mieux comprendre l'antisémitisme sous l'affaire Dreyfus, il faut analyser la liste des quelque 25 000 personnes ayant répondu à la souscription lancée par *La Libre Parole*, le 14 décembre 1898. Il s'agissait de financer un monument à la mémoire du commandant Henry, qui s'était suicidé le 31 août 1898 après avoir avoué ses malversations pour faire accuser Dreyfus. Ce document indique notamment une nette surreprésentation des citadins par rapport aux ruraux, sans doute moins impliqués dans l'antisémitisme. Il semble plus virulent dans les provinces de l'Est et du Sud-Est, où la forte présence juive suscitait historiquement des mécanismes de rejet, ainsi que dans les zones rurales du sud du Bassin parisien où l'antisémitisme est plutôt lié au conservatisme social, comme d'ailleurs dans la plupart des départements. Rares sont les souscripteurs issus du monde paysan, comme de celui des employés. En revanche, nombreux sont les ouvriers, les artisans, les étudiants et surtout les militaires qui forment le groupe le plus important, soit 4500 souscripteurs. Mais cette surreprésentation, notamment des officiers, s'explique avant tout par le réflexe de défense de l'Armée.

> «Le quotidien *La Croix* n'hésite pas à se proclamer "le plus antijuif de France"»

Une nouvelle droite antisémite

«Vive l'Église, la France, l'Armée!», écrit l'un des souscripteurs du monument Henry. C'est le parfait résumé de l'univers mental des antisémites sous l'affaire Dreyfus. Autour de la défense de l'ordre traditionnel se cristallisent les traditions de l'antisémitisme chrétien et de l'antisémitisme social dans une nébuleuse socioculturelle très hétéroclite, d'où ressort finalement la volonté de conserver l'état des choses menacé par le Juif, vu comme un corps étranger et finalement révolutionnaire. C'est la raison pour laquelle l'antisémitisme, que les penseurs socialistes avaient nourri de leur anticapitalisme, bascule à cette époque vers la droite, et même vers l'extrême droite. Atypique est l'ancien communard Henri Rochefort, devenu antisémite lorsqu'il a lié son sort en 1888 à celui du général Boulanger (qui ne l'était pas), et pour qui la haine du Juif est un prolongement naturel du socialisme. C'est avec virulence qu'il combat dans son journal *L'Intransigeant* le «syndicat juif» coalisé derrière Dreyfus, avant de partir en Algérie aux côtés de Drumont en février 1899, afin d'y étudier le «problème juif». En octobre 1902, il complotera encore pour organiser une contre-manifestation nationaliste au moment des obsèques de Zola.

Il est d'ailleurs associé dans ce complot avorté à un autre compagnon de route du général Boulanger, l'écrivain Maurice Barrès, venu par de toutes autres voies à l'antisémitisme. Certes, il dénonce lui aussi les Juifs financiers et corrupteurs qu'il a observés et décrits dans *Leurs Figures*, son roman de 1902 sur le scandale de Panama. Mais la motivation essentielle de son antisémitisme est la défense d'une mystique de l'identité nationale, associée à la terre, et qui fait du Juif un corps étranger à la nation, une espèce différente, une «race» à part.

En cela, il rejoint l'autre grand nom de l'extrême droite issue de «l'Affaire», Charles Maurras. Comme il l'écrit à Barrès, le 2 décembre 1897, il combat le «parti de Dreyfus» car il est constitué «d'anarchistes cosmopolites, de socialistes antipatriotes, de Juifs, de protestants du Danemark et de Suisse». C'est donc une menace pour l'unité de la nation, qui est le fondement de sa future doctrine: le nationalisme intégral. C'est à partir de cette idée qu'il va orienter l'Action française, fondée en juin 1899 avec Henri Vaugeois et Maurice Pujo, vers la restauration monarchique, seule capable de reconstruire la nation menacée par les Juifs, les protestants, les francs-maçons et les métèques. Et c'est ainsi que la droite nationaliste française, qu'elle soit socialiste avec Rochefort, mystique avec Barrès ou monarchiste avec Maurras, s'est approprié l'antisémitisme de l'affaire Dreyfus.

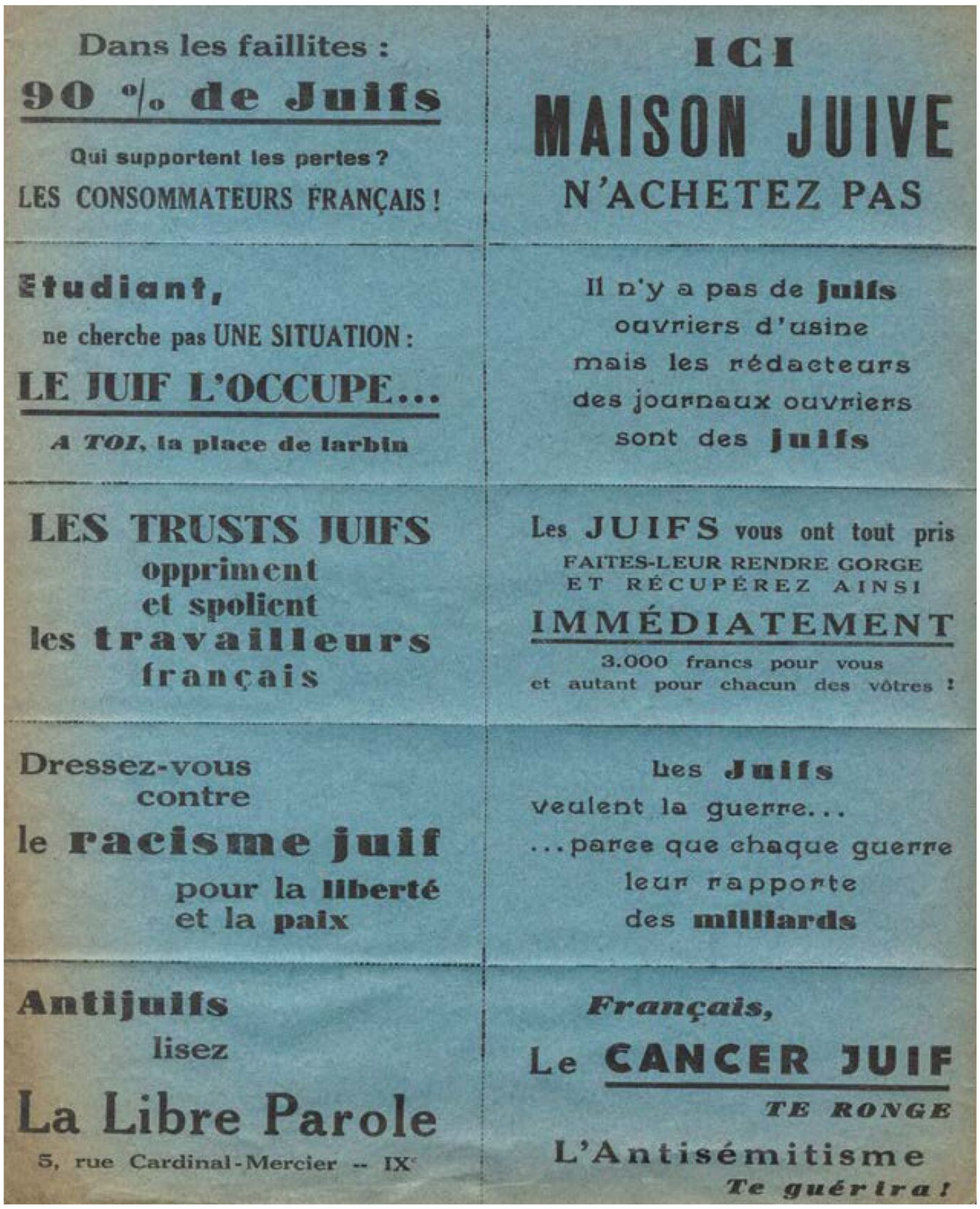
Les ligues d'extrême droite se déchaînent

Enflammés par la presse nationaliste, notamment *L'Action française* de Maurras, les partisans du « nationalisme intégral » laissent libre cours à leur haine lorsque Léon Blum arrive à Matignon. Sur fond de scandales, de crise sociale et économique, les slogans choisis annoncent les vents mauvais… PAR JEAN GARRIGUES

« Votre arrivée au pouvoir, Monsieur le président du Conseil, marque incontestablement une date historique. Pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain va être gouverné par un Juif. J'ose dire à haute voix ce que tout le pays pense en son for intérieur; il est préférable de mettre à la tête de ce pays un homme… dont les origines appartiennent à son sol plutôt qu'un subtil talmudiste!» Ainsi parle Xavier Vallat (1891-1972), député de l'Ardèche, lors de l'investiture de Léon Blum à la tête du gouvernement de Front populaire, le 6 juin 1936. Le propos est ouvertement antisémite, dans la même veine que les articles publiés à cette époque par la presse d'extrême droite. Vallat est alors très proche de Maurras, qui vient de faire paraître, la veille, en manchette du quotidien *L'Action Française*: «La France sous le Juif».

Le « parti de l'étranger »

De fait, l'exclusion du Juif – que Maurras qualifie d'«antisémitisme d'État», pour le distinguer de l'antisémitisme racial des Allemands –, est l'un des fils conducteurs de son mouvement et du quotidien qui porte ses idées. Sa doctrine du «nationalisme intégral» doit conduire à la restauration de la monarchie, seule susceptible de rendre la nation à elle-même en excluant ceux que Maurras nomme les «quatre États confédérés»: les Juifs, les •••



DIXMIER/KHARBINE-LA COLLECTION

Plus de freins En 1936, cette planche de tracts à découper publiée dans *La Libre Parole* reflète l'air du temps : l'antisémitisme politique français se veut différent du racialisme nazi mais dénonce le prétendu pouvoir économique des Juifs fauteurs de guerre.

••• protestants, les métèques et les francs-maçons. «Si l'on n'était antisémite par volonté patriotique, écrit-il dans *L'Action française* du 28 mars 1911, on le deviendrait par simple sentiment de l'opportunité.» C'est pourquoi son journal, qui tire à 100 000 exemplaires, lui consacre près de 300 articles au long des années 1920. En 1925, il adresse une lettre ouverte au ministre de l'Intérieur Abraham Schrameck: «Par votre personne, vous n'êtes rien. [...] De vous, rien n'est connu. Mais vous êtes le Juif. Vous êtes l'Étranger. [...] Votre race, une race juive dégénérée, [...] vous a chargé maintenant d'organiser la révolution dans notre patrie. [...] C'est sans haine comme sans crainte que je donnerai l'ordre de verser votre sang de chien...» Pour cet appel au meurtre antisémite, il sera condamné à deux ans de prison et 1000 francs d'amende, peine ramenée, en février 1927, à un an de prison avec sursis.

Si le tirage de *L'Action française* chute brusquement après sa condamnation par la papauté, en décembre 1926, il connaît un net regain au début des années 1930, sur fond de crise économique et sociale. Les étudiants maurrassiens vendent le journal au cri de «Journal antijuif!». Puis l'affaire Stavisky, qui met en cause un escroc juif et ses complices du parti radical, leur fournit une occasion rêvée de relancer les polémiques antisémites à l'encontre d'un système vendu aux Juifs. Au lendemain de la mort suspecte d'Alexandre Stavisky, le 7 janvier 1934, les ligueurs de l'Action française organisent manifestation sur manifestation contre la République corrompue. Celle du 6 février, qui va tourner à l'émeute, est largement déclenchée par les appels au soulèvement du journal de Charles Maurras et Léon Daudet. «Contre les voleurs, contre le régime abject, tous ce soir, devant la Chambre», titre *L'Action française* du 6 février. Ses camelots du roi sont rejoints dans l'émeute par les militants des ligues fascisantes, telles que Solidarité française, dirigée par le commandant Jean Renaud, et les Francistes de Marcel Bucard, tous deux fascinés par Mussolini. Héritiers de Drumont et de Jules Guérin, leur xénophobie et leur antisémitisme sont virulents comme l'illustre ce placard de Solidarité française: «Daladier vous mène comme un troupeau de foire aux Blum, aux Kaiserstern, aux Schweinkopf et autres Zyromski, dont le nom bien français est tout un programme. Voilà vos maîtres, les patriotes! [...] La France aux Français!». Si Jean Zyromski, directeur de la «Bataille socialiste» [un courant de gauche de la



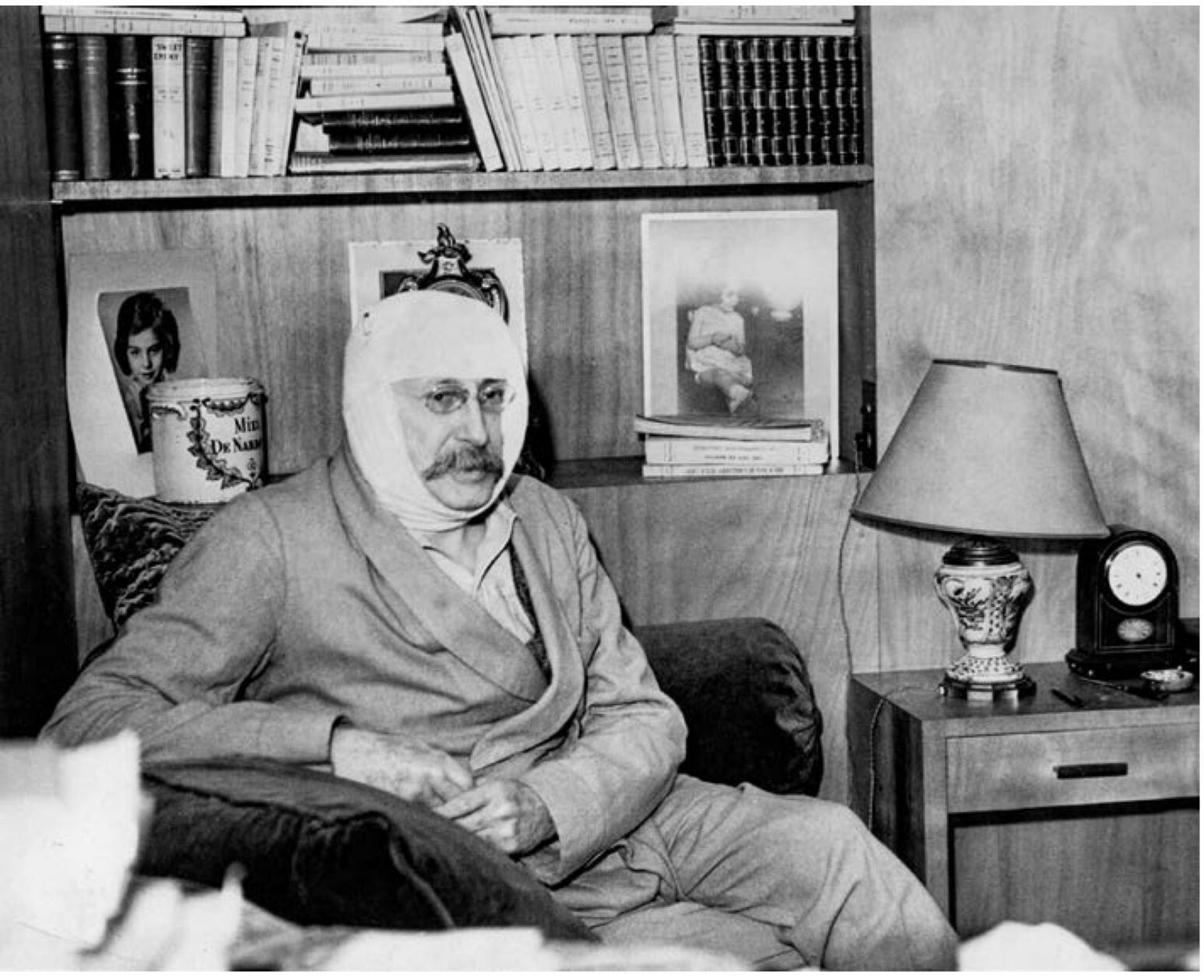
LA CONTEMPORAINE/CC0 WIKIMEDIA

Baston au Bourbon Le 5 avril 1938, un vif échange oppose, à la Chambre des députés, l'élu breton de droite, Paul Ihuel (1903-1974) et Marx Dormoy (1888-1941) alors ministre de l'Intérieur du gouvernement Blum [qui sera assassiné par d'anciens cagoulards]. Le député du Morbihan ayant attaqué Blum en raison de sa judéité, Dormoy lui lança : « Un Juif vaut bien un Breton. » Immédiatement, la droite nationaliste s'empare de l'affaire, l'Action française dénonçant, dans cette affiche, l'insulte dont les Français auraient été victimes, considérant, comme nombre de membres de l'extrême droite nationaliste, que les Juifs ne peuvent être de « bons Français ». J. G.


LAPI/ROGER-VIOLLET

Faux aristo mais vrai facho

Louis Darquier, né à Cahors en 1897, et dont le père fut maire radical de la ville, ne semblait pas destiné à devenir un pourfendeur des Juifs. Mi-aventurier, mi-bohème, ayant usurpé la particule et le titre de « baron de Pellepoix », il n'entre vraiment en politique qu'à la suite du 6 février 1934. Hésitant entre l'Action française et les Croix-de-Feu, il fonde en 1936 son propre parti, le Rassemblement antijuif de France, qui marque la radicalisation de son antisémitisme. Au cours d'un meeting, en 1937, il déclare : « Nous devons résoudre de toute urgence le problème juif, soit par l'expulsion soit par le massacre. » Puis, à l'automne 1940, il lance l'Union française pour la défense de la race, qui milite ouvertement en faveur des nazis. C'est d'ailleurs à la demande de Theodor Dannecker, responsable des questions juives pour la Gestapo à Paris, que le maréchal Pétain le nomme commissaire général aux Questions juives en mai 1942, succédant à Xavier Vallat, jugé trop modéré. Il s'y distingue notamment en préparant la rafle du Vél' d'Hiv en juillet 1942 et en préconisant le port de l'étoile jaune en zone non occupée. Ses excès ayant déplu à Laval, il est remplacé en février 1944 par Charles du Paty de Clam (1895-1948). Condamné à mort par contumace en 1947, celui que Pétain appelait le « tortionnaire » a néanmoins fini paisiblement sa vie en Espagne en 1980. J. G.



ADOC-PHOTOS

Tabassé Quelques semaines avant d'être nommé au gouvernement, Blum est reconnu dans la rue et roué de coups par des militants de l'Action française. Plusieurs fois dans son journal, Maurras avait ouvertement appelé à son assassinat.

SFIO, *ndlr*], vient d'une famille catholique, en revanche Léon Blum est la cible idéale des ligues d'extrême droite, car issu d'une famille juive très aisée et, de surcroît, figure de proue de la SFIO.

« À fusiller, mais dans le dos »

Dans *L'Action française* du 9 avril 1935, Maurras écrit: «Ce Juif allemand naturalisé, ou fils de naturalisé [...] n'est pas à traiter comme une personne naturelle. C'est un monstre de la République démocratique. [...] C'est un homme à fusiller, mais dans le dos.» L'appel au meurtre maurrassien manque de se réaliser le 13 février 1936. Ce jour-là, la voiture où Blum a pris place, conduite par son ami Georges Monnet, croise un cortège de militants de l'Action française qui participent aux obsèques de l'historien Jacques Bainville, l'un de leurs maîtres à penser. Apercevant le «Juif» Blum sur la banquette arrière, ils l'extirpent de la voiture aux cris de «Au poteau, Blum!», «On va le pendre!», et le rouent de coups *(photo ci-dessus)*.

Lorsqu'en juin de cette même année il parvient au pouvoir, c'est un déferlement d'insultes à son encontre et, plus largement, envers les étrangers, les métèques et surtout les Juifs. En témoigne par exemple cet éditorial d'Henri Béraud dans l'hebdomadaire *Gringoire* du 7 août: «La France à tout le monde. Sommes-nous le dépotoir du monde? Par toutes nos routes d'accès, transformées en grands collecteurs, coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et du bitume de Judée. Doctrinaires crépus, conspirateurs furtifs, régicides au teint verdâtre, polacks mités, gratin de ghettos, contrebandiers d'armes, pistoleros en détresse, espions, usuriers, gangsters, marchands de femmes et de cocaïne, ils accourent, précédés de leur odeur, escortés de leurs punaises.» Ce même Henri Béraud mène la campagne de presse qui aboutit au suicide du ministre de l'Intérieur, Roger Salengro, le 17 novembre 1936. Mais ce drame est loin de calmer la déferlante antisémite des feuilles d'extrême droite, d'autant plus qu'elles reprochent à Blum d'avoir dissous les ligues le 18 juin. «La jument palestinienne [...] nous hait, écrit l'historien Pierre Gaxotte dans l'hebdomadaire *Candide* du 7 avril 1938: il nous en veut de notre ciel qui est bleu, il en veut aux paysans de marcher en sabots sur la terre française et de ne pas avoir eu d'ancêtres chameliers, errant dans le désert syriaque [avec ses] copains de Palestine [...]. Il incarne tout ce qui nous révulse le sang et nous donne la chair de poule. Il est le mal. Il est la mort.» Quant à l'écrivain Marcel Jouhandeau, il s'en prend en 1937, dans *Le Péril juif*, à Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts du Front populaire, de père juif mais d'éducation protestante: «Monsieur Jean Zay, un Juif, a entre les mains l'avenir vivant de ce pays: il peut en pétrir à sa guise, à sa mode, la matière et l'esprit. [...] Pas de tradition surtout, nulle part, jamais. Rien ne la rappellera. C'est la grande coupable pour tous les autres peuples devant le Juif jusqu'à ce qu'elle soit morte et morte, il trafiquera sur son cadavre.» Et Louis-Ferdinand Céline résume d'une formule l'essence même de son antisémitisme dans *L'École des cadavres*, paru en 1938: «Je vous Zay!»

Ravages de la chasse aux Juifs

La destinée tragique de Jean Zay, assassiné par des miliciens le 20 juin 1944, après avoir passé presque quatre ans dans les prisons du régime de Vichy, est représentative des ravages que la chasse aux Juifs des années 1930 a provoqués sous l'Occupation. Georges Mandel, lui aussi ancien ministre, a connu le même sort deux semaines plus tard. Quant à Léon Blum, il échappe à la mort de justesse, après avoir été arrêté par Pétain, jugé à Riom en 1942 puis déporté à Buchenwald. Blum, Zay, Mandel, trois victimes de l'antisémitisme d'État dont le régime de Vichy était porteur, et qui découlait directement de l'atmosphère viciée des années 1930. La chasse aux Juifs ne s'arrêta qu'à la Libération...

Dossier

Vichy, l'État sans états d'âme


LES ARRIVAGES D'HIER AUX HALLES

Viande : 36.000 kilos contre 27.831 jeudi.

Volailles : 29.000 kilos contre 26.000. Marché quand même insuffisant.

Poissons : 155.200 kilos contre 124.000. Vente très active.

Beurre et œufs : 37.895 kilos de beurre et 2.310 d'œufs. Marché insuffisant.

57e ANNÉE — N° 20.660

LE STATUT

Israël est désormais

« Divine surprise », selon les mots de Charles Maurras, l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain en 1940 est célébrée par les militants antisémites. Très actifs, mais minoritaires, dans la France des années 1930, ils trouvent, avec la « Révolution nationale » pétainiste, l'opportunité inespérée de voir leurs doctrines enfin mises en pratique. PAR LAURENT JOLY



Créer des sous-citoyens Inspiré par les théories maurrassiennes, le gouvernement de Vichy prend très rapidement une série de mesures à l'encontre de ses citoyens « israélites », dont l'édiction d'un « statut des Juifs » en octobre 1940. *Pétain et Darlan à Vichy (1942).*



ROGER-VIOLLET

Antisémitisme d'État et persécution des Juifs français

Depuis le début du XXe siècle, les antisémites français ont un programme. Dans le sillage de l'affaire Dreyfus, c'est le jeune Maurras lui-même qui l'a formulé. Pour éviter qu'un officier juif trahisse la France, il faut, par un « statut », interdire à tous les Juifs d'entrer dans l'armée et la fonction publique. Ainsi raisonne le doctrinaire. La solution qu'il propose est d'une simplicité biblique. L'« antisémitisme d'État » (l'expression lui vient en 1913) consiste à revenir sur la Révolution française qui a fait des Juifs des citoyens français *(lire p. 38-40)*. Perdant leurs droits, ils seraient de facto interdits d'exercer toute fonction publique : il n'y aurait plus aucun Juif dans l'armée, la magistrature, l'enseignement…

Même si, à droite – et à l'extrême droite –, peu vont aussi loin que Maurras, le maître à penser nationaliste habitue son lectorat à l'idée que les Juifs français, même pleinement assimilés, restent des étrangers. En 1936, l'arrivée au pouvoir du Front populaire de Léon Blum, Juif et marxiste, révulse une large partie de l'opinion. Les anathèmes de l'Action française ont le vent en poupe. La propagande antisémite se déchaîne. Toutes les justifications du gouvernement de Vichy auront recours à la thématique maurrassienne de l'antisémitisme d'État : les Juifs représentent un danger politique révolutionnaire ; ils ont envahi l'État ; le problème doit être résolu politiquement, de manière dépassionnée, etc. « Nous avons ainsi été amenés à la conviction qu'une des conditions du relèvement national était l'éloignement des Israélites d'un certain nombre de carrières qui leur permettent d'exercer sur nos administrations, sur l'opinion publique et sur la jeunesse une influence qui a été reconnue comme néfaste », argumente le ministère des Affaires étrangères dans un télégramme adressé à l'ambassadeur français à Washington le jour de la publication du premier statut des Juifs au *Journal officiel*, le 18 octobre 1940…

S'il ne retient pas les propositions maximalistes portées par le premier garde des Sceaux, Raphaël Alibert, et le premier commissaire général aux Questions juives Xavier Vallat – tous deux, catholiques ultras, proposent d'adopter le programme de Maurras et de retirer la citoyenneté française aux Juifs qui la possèdent –, le gouvernement du maréchal Pétain, s'inspirant de la définition raciale des nazis, édicte une série d'interdictions professionnelles et de mesures de spoliation qui visent les Juifs français et font d'eux des sous-citoyens.

Une politique d'État : l'antisémitisme xénophobe

Charles Maurras l'écrivait dès les années 1900-1910 : les Juifs français devenus non-citoyens pourraient continuer à vivre en France sous le régime inférieur du « statut », mais les Juifs étrangers devraient être expulsés. Tout au long des quatre premières décennies du XXe siècle, l'antisémitisme idéologique se nourrit de la xénophobie suscitée par l'arrivée en France de plusieurs vagues d'immigration juive.

D'environ 100 000 en 1900, le nombre de Juifs en France a dépassé les 300 000 en 1939. Plusieurs dizaines de milliers, essentiellement de Russie, de Roumanie, de Pologne puis d'Allemagne et d'Autriche, se sont installés dans le pays. Souvent, ils ont eu •••

« À Vichy, on est convaincu que les Allemands gagneront bientôt la guerre et que l'ordre nazi dominera durablement en Europe »

• • • des enfants, sont devenus français, par l'effet des lois sur la nationalité de 1889 et de 1927 (cette dernière est plus particulièrement généreuse). Pour l'extrême droite, ces Juifs sont des « indésirables ». Les premières mesures de Vichy prennent d'ailleurs pour cible les naturalisés. La loi du 22 juillet 1940 institue ainsi une commission de magistrats chargée de réviser les naturalisations attribuées depuis 1927 – en pratique, cette commission visera plus particulièrement les Juifs, qui représentent près de la moitié des quelque 15 000 hommes, femmes et enfants dénaturalisés par Vichy.

Surtout, le gouvernement du maréchal Pétain, en zone libre, interne massivement les Juifs étrangers. Le 18 octobre 1940, à la suite du statut, un deuxième texte antisémite paraît au *Journal officiel* : la loi du 4 octobre permettant aux préfets d'interner sur simple décision administrative tout « ressortissant étranger de race juive ». Au début de l'année 1941, 40 000 des quelque 50 000 internés de Vichy sont des Juifs, pour l'essentiel des réfugiés, parqués dans des conditions épouvantables – près de 500 décès sont enregistrés au camp de Gurs en novembre et décembre 1940.

Dans l'esprit des dirigeants de l'État français, ces étrangers ont vocation à repartir. Mais où ? À Vichy, on est alors convaincu que les Allemands gagneront bientôt la guerre et que l'ordre nazi dominera durablement en Europe. C'est dans cette perspective que, imagine-t-on, le vainqueur pourra d'une manière ou d'une autre nettoyer la France de tous ces Juifs « indésirables ». En mars 1941, l'amiral Darlan, vice-président du Conseil et dauphin du vieux maréchal Pétain, prend connaissance du plan nazi de « déjudaïsation » du territoire européen.

Une terrible mécanique pensée dès le printemps 1941

L'occupant lui demande de créer un commissariat général aux Questions juives afin d'accélérer la ségrégation des Juifs et préparer leur départ. Darlan accepte immédiatement. Le 10 mars, il s'en explique auprès de son ami le pasteur Boegner, qui note la conversation dans ses Carnets – un témoignage exceptionnel publié chez Fayard en 1992. Le chef du gouvernement se réjouit, dit-il, de pouvoir bientôt « débarrasser » la France des Juifs « étrangers », auxquels il assimile les « naturalisés de fraîche date » : « Qu'on les renvoie, je ne demande pas mieux. » Seuls les « vieux Juifs français » pourront rester dans notre pays.

Tel est le programme de Vichy que Vallat, nommé commissaire général aux Questions juives, annonce dans ses premières déclarations à la presse : « La grande masse des étrangers juifs de l'Europe centrale, Juifs de l'Orient, qui ces dernières années sont venus en véritables légions sur notre pays, pour son plus grand malheur [...] seront vraisemblablement refoulés. » (*Le Temps*, 7 avril 1941). Dès mars-avril 1941, les bases de la politique de l'été 1942 – la livraison aux autorités allemandes des Juifs apatrides par la police de Vichy – sont ainsi posées. • • •

Après-guerre, un air de déjà-vu quand Poujade s'en prend à Mendès France...

L'essor du mouvement populiste de Pierre Poujade au milieu des années 1950 n'est pas sans lien avec la présence, au même moment, de Pierre Mendès France à la tête du gouvernement. Vingt ans après le Front populaire de Léon Blum, un homme politique juif de gauche dirige les destinées de la France. Une partie de l'opinion est révulsée. Populaire dans les classes moyennes, le président de l'Union de défense des commerçants et artisans (UDCA) s'en fait le porte-parole. Dans son livre-programme *J'ai choisi le combat* (1955) et dans l'organe de son mouvement, Fraternité française, il s'en prend avec virulence à Mendès, un « sous-Français », un « métèque », qui désire mettre le peuple « gaulois » en esclavage et dont il faut que la France soit débarrassée. Dans les meetings poujadistes, la foule conspue « Isaac Mendès ». Le fait que Mendès France défende le lait français à l'international, au détriment, fantasme-t-on, du vin, suscite une véritable hystérie nationaliste et antisémite. Dans cette campagne, Poujade est en première ligne. En 1956, année de la percée électorale – aussi spectaculaire qu'éphémère – du mouvement poujadiste, les accusations d'antisémitisme et les polémiques se multiplient. L'UDCA est rapidement marginalisée. Une fièvre nationaliste de plus... L. J.



GRANGER COLL NY/AURIMAGES

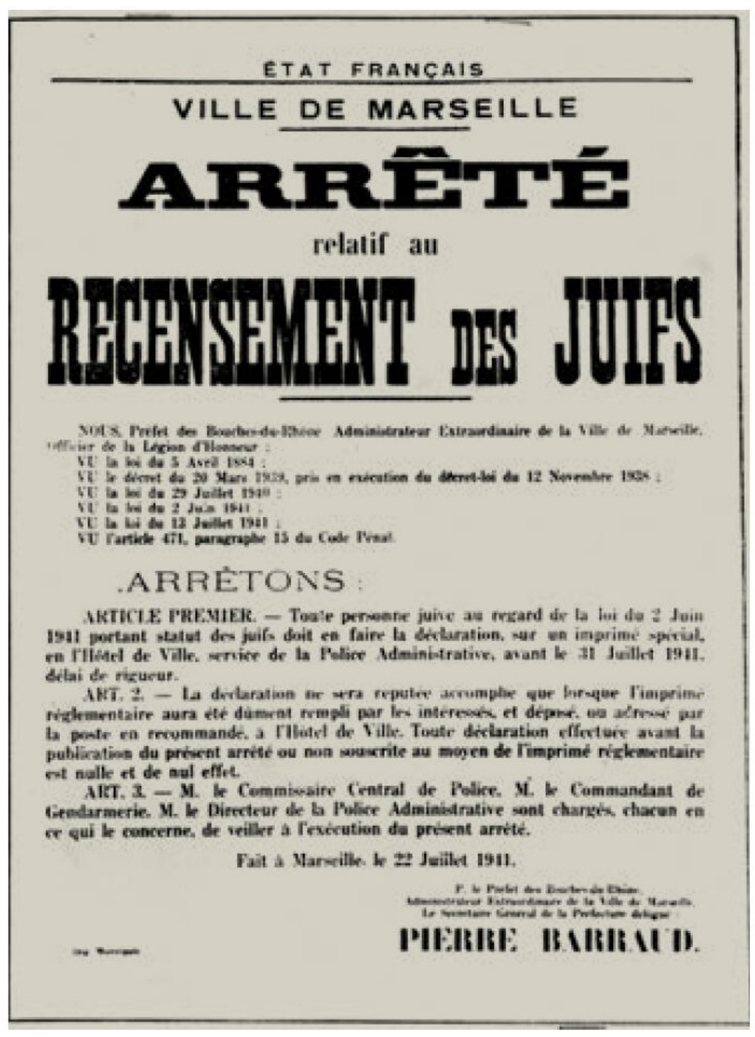
Fabriquer l'ennemi L'occupant et Vichy excluent peu à peu les Juifs de la société (en les recensant, ainsi à Marseille en 1941, et en imposant, par l'ordonnance allemande du 29 mai 1942, le port de l'étoile) et diffusent auprès du public des théories pseudo-scientifiques (comme avec l'exposition « Le Juif et la France », organisée à Paris en 1941 par l'Institut d'étude des questions juives et la *Propagandastaffel*). Ce processus de « déshumanisation » conduira à la relégation et à la destruction physique (arrivée à Drancy en 1941 de Juifs raflés dans le 11e arrondissement, ci-dessous).



ROGER BERSON/ROGER-VIOLLET



SZ PHOTO/SCHERL/BRIDGEMAN IMAGES



ÉTAT FRANÇAIS

VILLE DE MARSEILLE

ARRÊTÉ

relatif au

RECENSEMENT DES JUIFS

NOUS, Préfet des Bouches-du-Rhône Administrateur Extraordinaire de la Ville de Marseille, officier de la Légion d'Honneur ;
VU la loi du 5 Avril 1884 ;
VU le décret du 20 Mars 1939, pris en exécution du décret-loi du 12 Novembre 1938 ;
VU la loi du 29 Juillet 1940 ;
VU la loi du 2 Juin 1941 ;
VU la loi du 12 Juillet 1941 ;
VU l'article 471, paragraphe 15 du Code Pénal

ARRÊTONS :

ARTICLE PREMIER. — Toute personne juive au regard de la loi du 2 Juin 1941 portant statut des juifs doit en faire la déclaration, sur un imprimé spécial, en l'Hôtel de Ville, service de la Police Administrative, avant le 31 Juillet 1941, délai de rigueur.

ART. 2. — La déclaration ne sera reputée accomplie que lorsque l'imprimé réglementaire aura été dûment rempli par les intéressés, et déposé, ou adressé par la poste en recommandé, à l'Hôtel de Ville. Toute déclaration effectuée avant la publication du présent arrêté ou non souscrite au moyen de l'imprimé réglementaire est nulle et de nul effet.

ART. 3. — M. le Commissaire Central de Police, M. le Commandant de Gendarmerie, M. le Directeur de la Police Administrative sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de veiller à l'exécution du présent arrêté.

Fait à Marseille, le 22 Juillet 1941.

P. le Préfet des Bouches-du-Rhône,
Administrateur Extraordinaire de la Ville de Marseille,
Le Secrétaire Général de la Préfecture déléguée

PIERRE BARRAUD.

ROGER-VIOLLET

••• Cette logique antisémite-xénophobe propre à l'État français explique fondamentalement, plus encore que la logique de la collaboration, pourquoi les dirigeants de Vichy ont si facilement accepté de donner suite aux demandes exorbitantes de la police SS en juin 1942 (alors qu'il leur était tout à fait possible d'opposer à ces demandes une stratégie dilatoire ou de refus, comme l'administration bruxelloise en Belgique au même moment): livrer entre 30 et 40 000 Juives et Juifs en âge de travailler. Et si ces dirigeants ont changé – depuis avril 1942, le nouveau chef du gouvernement est Laval –, la politique poursuivie est la même…



LAPI/ROGER-VIOLLET

Œil du cyclone **Créé par Darlan en 1941 à la demande des Allemands, le commissariat général aux Questions juives est chargé d'établir et de coordonner la politique antisémite et la saisie des biens juifs.** Xavier Vallat, à la tête du CGQJ de 1941 à 1942.

« Des obligations strictes et des droits limités »

Le pasteur Boegner, encore lui, toujours bien introduit à Vichy, rapporte dans ses Carnets les propos que lui tient le jeune chef de la police René Bousquet lorsqu'il vient le voir, le 10 septembre 1942, pour l'alerter sur les drames humains nés des opérations antijuives en zone libre. Le jeune technocrate assure que la traque la plus impitoyable frappera les Juifs étrangers, mais que les autres resteront «incorporés à la nation française avec des obligations strictes et des droits limités». Seul le soulèvement de l'opinion à la suite de la rafle dite du Vel d'Hiv, aiguillonné par les protestations publiques de Mgr Saliège à Toulouse ou du primat des Gaules, le cardinal Gerlier, en août-septembre 1942, a retenu Vichy de livrer davantage de Juifs.

Dès l'automne 1942, la machine de la collaboration policière est grippée. Alors que 36 000 Juifs sont déportés en moins de quatre mois, du 17 juillet au 11 novembre, il faudra plus de dix-huit mois pour parvenir au même résultat. Au bout du compte, le bilan de la «solution finale» en France reflète tragiquement la nature de la politique antisémite de Vichy. Sur les quelque 300 000 Juifs qui vivaient en France en 1940, un peu plus de 74 000 ont été déportés. Parmi eux, 50 000 étaient étrangers, et 24 000 Français. Si les Juifs étrangers ont été en proportion davantage victimes de la déportation que ceux de nationalité française (40 % contre 16 %), c'est que les premiers étaient précisément ceux dont le régime pétainiste voulait se débarrasser. Le comble est, qu'après la guerre, jugés par les tribunaux de l'épuration, les anciens dirigeants de Vichy tenteront de présenter cette politique antisémite-xénophobe criminelle sous les traits d'une politique de sauvetage des Juifs français!



HUBERT DE SEGONZAC/PARISMATCH/SCOOP

Jean-Marie Le Pen, émule de l'Action française et du poujadisme

Pour un jeune militant nationaliste désireux de faire carrière, les perspectives sont, au tournant des années 1950, bien peu réjouissantes. Proche de la mouvance d'Action française vers 1947, Jean-Marie Le Pen se contente d'abord de distribuer l'hebdomadaire *Aspects de la France*, dont le maître à penser, Charles Maurras, croupit en prison pour collaboration. En 1951, le jeune homme s'occupe de la campagne législative de Me Isorni, qui a lancé l'Union des nationaux indépendants et républicains (UNIR), premier parti d'extrême droite et antisémite de l'après-guerre. Mais l'UNIR n'a qu'une poignée d'élus, dont Isorni, et son chef de file est surtout préoccupé par sa campagne en vue de réhabiliter Pétain. Que faire pour sortir les idées « nationales » de l'insignifiance ? Avec l'instinct politique qui le caractérise déjà, Le Pen fond sur le mouvement poujadiste, en plein essor en 1955. Le président de l'Union de défense des commerçants et artisans (UDCA), Pierre Poujade, prétend être apolitique. En vérité, il vient de l'extrême droite – avant-guerre, il était chez Jacques Doriot. L'entente avec Le Pen est immédiate. Poujade lui confie les clés politiques du mouvement. En 1956, une cinquantaine d'élus poujadistes entrent à l'Assemblée. Jean-Marie Le Pen est leur chef. Il a 27 ans, c'est le plus jeune député de France. Des débuts tonitruants. L. J.

Après-guerre : quand l'extrême droite s'enferre dans l'antisémitisme

Même s'il est difficile de s'en réclamer politiquement, les réflexes xénophobes ne disparaissent pas après 1945. Et c'est ainsi que Mendès France affrontera de vieux démons.

Répandu dans la France des années 1930, principalement à droite et, encore plus, à l'extrême droite, le préjugé antijuif n'a pas disparu comme par miracle après quatre années d'occupation et de propagande martelée. Fortement teinté de xénophobie, il reste enraciné, sur fond de crise économique et sociale. Mais, en 1945, un discrédit politique semble désormais peser sur l'antisémitisme, synonyme des crimes de la collaboration, de la complicité avec les nazis, de l'horreur du génocide. Pionnier de l'école négationniste, l'intellectuel fasciste Maurice Bardèche (1907-1998) publie en 1948 *Nuremberg ou la Terre promise*. Niant la politique génocidaire des nazis, l'auteur présente les Juifs persécutés sous Vichy comme « des étrangers » dont le sort importait peu à la France et « qui n'ont fait que payer le prix d'une guerre voulue par eux »… Il est condamné à un an de prison et 50 000 francs de dommages-intérêts pour « apologie du crime de meurtre ».

L'affirmation d'un « néo-pétainisme »

Compromise dans la collaboration, bannie depuis la Libération, l'extrême droite émerge difficilement dans la France de l'après-guerre. Au début de l'année 1951, un parti pétainiste, l'Union des nationaux indépendants et républicains (UNIR), fondé par Jacques Isorni (1911-1995), l'avocat emblématique du maréchal, voit néanmoins le jour. Il dénonce avec virulence l'acharnement supposé de deux ministres d'origine juive, le garde des Sceaux, René Mayer, et Jules Moch, ministre de l'Intérieur puis de la Défense nationale, contre Pétain, prisonnier de la citadelle de l'île d'Yeu (et finalement libéré peu avant sa mort en juillet 1951).

Isorni est élu député de Paris au terme d'une campagne houleuse : pour la première fois depuis l'Occupation, on entend le cri « Mort aux Juifs » dans des meetings politiques. La presse républicaine, les milieux proches de la Résistance et les communistes s'inquiètent de ce « néo-pétainisme ». L'antisémitisme se donne libre cours. L'hebdomadaire royaliste d'Action française *Aspects de la France*, l'hebdomadaire fascisant *Rivarol* et le mensuel pétainiste *Écrits de Paris* dénoncent l'influence malfaisante des Juifs en politique et n'hésitent pas à proposer de rétablir un « statut des Juifs » !

Mais c'est surtout l'arrivée au pouvoir de Pierre Mendès France (président du Conseil de juin 1954 à février 1955 puis ministre d'État en 1956) qui suscite une résurgence spectaculaire de l'antisémitisme. La presse d'extrême droite se déchaîne. Des meetings se tiennent pour flétrir « Mendès le Youpin », « Mendès l'Anti-France », le « Sale Juif ». L'impression est saisissante : le temps des ligues et de la haine pathologique contre Léon Blum et le Front populaire en 1936 semble revenu. Le mouvement poujadiste lui donne un écho exceptionnel. À la veille des élections législatives de janvier 1956, l'Union de défense des commerçants et artisans (UDCA) de Pierre Poujade (1920-2003) et son organisation affiliée Défense des intérêts agricoles et viticoles dirigée par Léon Dupont multiplient les meetings provocateurs devant des foules en furie. Le populisme antisémite de Poujade, ancien militant fasciste, fait une percée électorale inattendue avec près de 13 % des suffrages. Dix ans après la fin de la guerre, certains semblent n'avoir rien appris, ni rien oublié. **L. J.**



DOMINIQUE BERRETTY/GAMMA RAPHO

L'homme du passé Excellent orateur, porte-parole des commerçants de sa ville de Saint-Céré, Pierre Poujade dénonce à partir de 1953 « l'État vampire » et les impôts. Il prend ensuite pour cibles « l'Anti-France » et les « apatrides » avant d'attaquer Pierre Mendès France, que ses militants n'hésitent pas à qualifier de « sale Juif ».

Les violences antisémites en France depuis la fin du XXe siècle

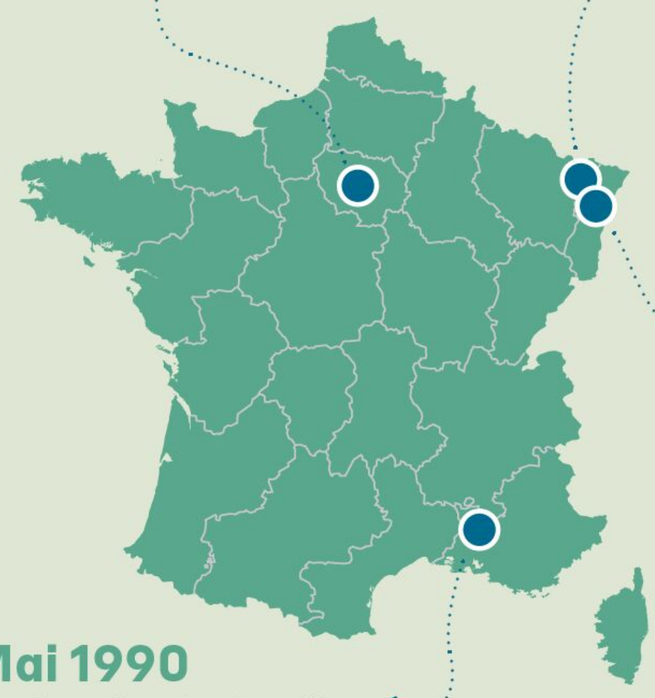
TEXTES DE CHARLES GIOL - INFOGRAPHIE DE MEHDI BENYEZZAR

Si l'antisémitisme n'a pas disparu en France au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en particulier dans les milieux d'extrême droite, très peu d'actes violents de ce type se produisent dans l'immédiat après-guerre. Ils réapparaissent de façon significative dans les années 1970, en lien avec le conflit israélo-arabe, et notamment après la guerre du Kippour, en 1973. À la fin du XXe siècle, des militants pro-palestiniens venus de l'étranger commettent ainsi plusieurs attentats retentissants. En 1990, la profanation du cimetière juif de Carpentras, qui choque l'opinion, est, quant à elle, commise par des Français néonazis. Depuis l'année 2000, point de départ de la seconde Intifada, qui se traduit dans notre pays par une inflation subite du nombre d'actes antisémites, la violence n'a cessé de se banaliser. Depuis 2006, onze meurtres à caractère antisémite ont ainsi été commis en France.

Profanations et dégradations

Mai 2025
À Paris, jets de peinture lancés sur le mur des Justes du Mémorial de la Shoah et sur trois synagogues.

Février 2015
Profanation du cimetière juif de Sarre-Union (Bas-Rhin).



Février 2019
Profanation du cimetière juif de Quatzenheim (Bas-Rhin).

Mai 1990
Profanation du cimetière juif de Carpentras (Vaucluse).

Principaux attentats antisémites commis depuis 1945

En réaction aux victoires israéliennes lors de la guerre des Six-Jours, en 1967, puis celle du Kippour, en 1973, des actions terroristes menées par des groupes palestiniens ou pro-palestiniens prennent pour cible des Juifs dans de nombreux pays occidentaux. Après la prise d'otages sanglante lors des JO de Munich en 1972, la France est particulièrement touchée. Si ce phénomène s'est essoufflé à la fin du XXe siècle, notre pays a renoué en 2012 avec les attentats antisémites, désormais perpétrés au nom de l'islamisme radical.

20 mai 1978
À l'aéroport d'Orly, fusillade menée par des militants de la cause palestinienne dans la zone d'embarquement de la compagnie aérienne israélienne El Al.

2 morts **5 blessés**

3 octobre 1980
Attentat à la bombe devant la synagogue de la rue Copernic à Paris.

4 morts **46 blessés**

Janvier 2006

Ilan Halimi, enlevé et torturé à mort par le « gang des barbares » en région parisienne.



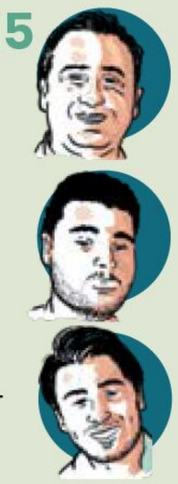
Mars 2012

Jonathan Sandler, ses enfants Gabriel Sandler, Arié Sandler et Myriam Monsonégo, assassinés par Mohamed Merah au collège-lycée juif Ozar Hatorah de Toulouse.



Janvier 2015

Philippe Braham, Yohan Cohen, Yoav Hattab et François-Michel Saada, assassinés par Amedy Coulibaly au magasin Hyper Cacher à Paris.







Avril 2017

Sarah Halimi, tuée par Kobili Traoré à Paris.



Mars 2018

Mireille Knoll, tuée par Yacine Mihoub à Paris.

Depuis 1998, le Service de protection de la communauté juive, qui dépend du Conseil représentatif des institutions juives de France, recense chaque année, grâce aux données fournies par le ministère de l'Intérieur, le nombre d'actes antisémites commis en France. Cela inclut les atteintes aux biens (dégradations, incendies…) et aux personnes (courriers, violences verbales et physiques, homicides). Sur cette période, **11 meurtres à caractère antisémite** ont été commis en France.



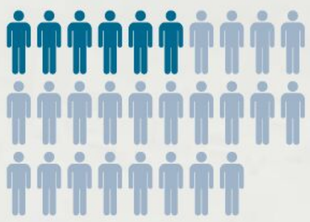
Évolution du nombre d'actes antisémites depuis 1998

SOURCE : SPCJ ET MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

9 août 1982

Rue des Rosiers, à Paris, fusillade menée par des militants pro-palestiniens dans le restaurant de Jo Goldenberg.

6 morts **22 blessés**



29 mars 1985

À Paris, explosion d'une bombe au cinéma Rivoli-Beaubourg, qui accueille le quatrième Festival international du cinéma juif.

18 blessés



8 septembre 1995

À Villeurbanne, explosion d'une voiture piégée devant une école juive.

14 blessés



19 mars 2012

À Toulouse, Mohamed Merah ouvre le feu devant le collège-lycée juif Ozar-Hatorah.

4 morts



9 janvier 2015

Au magasin Hyper Cacher, à Paris, prise d'otages menée par Amedy Coulibaly.

4 morts **9 blessés**





KARIM DAHER/HANS LUCAS

LAURE BOYER/HANS LUCAS

L'inquiétant retour des vieux démons

Liés en partie à l'importation du conflit israélo-palestinien et à des ingérences étrangères, les actes antisémites se sont multipliés dans l'Hexagone depuis les années 2000. Les attaques du 7 octobre 2023 ont marqué un tournant : de plus en plus décomplexés, les comportements antijuifs explosent. PAR FRANÇOIS HEILBRONN

Le 7 octobre 2000, pour la première fois depuis l'après-guerre, on a crié « Mort aux Juifs » dans les rues de Paris et Strasbourg. Le 7 octobre 2023, alors que se perpétuait en Israël le plus grand massacre de Juifs depuis 1945, le nombre de violences antisémites explosa dans toute la France. Que s'est-il passé dans notre pays pour que l'hydre de l'antisémitisme qu'on croyait disparue dans les cendres d'Auschwitz ressurgisse soudain, si forte mais, une fois encore, si différente ? Comme tout au long de son histoire bimillénaire, l'antisémitisme a muté, il se dote de nouveaux discours pour de nouveaux adeptes sans perdre les anciens.

Ce « nouvel antisémitisme » ou plutôt antisionisme conduit à l'assassinat, entre 2003 et 2018, de douze Français juifs, pour le simple fait d'être Juif. Ce furent les meurtres de Sébastien Selam, Ilan Halimi, Sarah Halimi, Mireille Knoll par des jeunes français musulmans fanatisés par un islam dévoyé nourri par les mosquées salafistes et des réseaux sociaux incendiaires. En 2012, trois enfants juifs de l'école Ozar Hatorah, à Toulouse, Gabriel et Arié Sandler, et Myriam Monsonégo, âgés respectivement de 3, 6 et 8 ans, furent abattus ainsi que le professeur Jonathan Sandler. Ils furent tués car Juifs comme les quatre clients de l'Hyper Cacher, en 2015. Ces deux massacres furent commis par des jeunes français radicalisés, formés par des réseaux terroristes islamistes. Pour la première fois depuis la

AVENIR PICTURES/ABC/ANDIA.FR





KARIM DAHER/HANS LUCAS



Lame de fond Le 12 novembre 2023, une marche a été organisée par la présidente de l'Assemblée nationale et celui du Sénat, sur fond d'antisémitisme croissant (dégradation du portrait de Simone Veil en 2019), d'opérations de déstabilisation (affaire des étoiles en octobre 2023). Climat auquel s'ajoutent le viol d'une adolescente de 12 ans – en raison de sa religion – à Courbevoie (2024) et les agressions commises sur des rabbins à Orléans, Neuilly et Levallois (2025).

guerre, des Français juifs étaient assassinés par d'autres Français, non au nom du nazisme mais à celui du djihad islamique et pour une cause: la Palestine.

Après le déclenchement de la seconde Intifada, en 2000, dans les territoires palestiniens, les mobilisations et les radicalisations de la jeunesse musulmane et d'une partie de l'extrême gauche en France ont conduit pendant la première décennie du siècle à une explosion des actes antisémites. Dans les années 1990, le ministère de l'Intérieur en comptabilisait 80 à 100 par an. En 2000, on en dénombra 744. La moyenne annuelle de ces actes entre 2000 et 2022 fut de 600. Les Juifs, ne représentant que 0,7 % de la population française, ont été pendant toute cette période, victimes de plus de 50 % des agressions racistes en France.

Des cibles privilégiées

Les pics de ces attaques correspondent aux périodes de conflit entre Israël et ses voisins (2006, 2009, 2014) mais aussi à la montée des radicalismes islamistes au Moyen-Orient et en France (2002, 2004, 2015). Ces agressions ont atteint des nouveaux sommets en 2023 et 2024 après les massacres du 7 octobre 2023 par le Hamas. ils ont franchi un nouveau seuil de 1500 sur chacune de ces deux années. Les Juifs sont maintenant la cible de 62 % des actes antireligieux en France, 88 % en Île-de-France. En 2024, 65 % de ces actes étaient des atteintes aux personnes et dans 30 % des cas, la Palestine fut évoquée comme cause de l'agression. L'antisémitisme touche dorénavant des lieux un peu préservés jusqu'alors. En 2024, 192 actes ont eu lieu en milieu scolaire, provoquant le départ d'enfants juifs de leurs écoles. Les universités ont, elles aussi, été touchées par des discriminations, des menaces voire des violences. Aujourd'hui, un étudiant juif en France se renseigne sur le climat antisémite de son futur lieu d'étude avant de finaliser son choix. Ainsi, sur les 25 dernières années, plus de 16 000 actes antisémites ont été recensés par le ministère de l'Intérieur en France, soit une •••



CONSPIRACY WATCH/DR

Obsessionnel Les habits neufs de l'antisémitisme reprennent les vieilles rengaines complotistes déjà à la mode au XIXe siècle, accusant « les » Juifs affairistes de manipuler les gouvernements comme les médias. Banderole déployée dans le Rhône en 2018.

••• moyenne de deux par jour. Ces actes ne sont autres que le fruit de la montée des préjugés et des stéréotypes hostiles aux Juifs diffusés par certaines chaînes satellitaires arabes mais surtout sur Internet et les réseaux sociaux. Les trois mouvances actives en sont: l'extrême droite complotiste, les islamistes radicaux et l'extrême gauche antisioniste.

Quitter la France ?

En 1971, le philosophe français Vladimir Jankélévitch, visionnaire, écrivait: « L'antisionisme est l'antisémitisme justifié, mis enfin à la portée de tous. Il est la permission d'être démocratiquement antisémite. » Ces préjugés hostiles sont ainsi concentrés au sein de trois populations/groupes d'opinion assez différents: les musulmans, les sympathisants du Rassemblement national et ceux de La France insoumise.

Là où 25 % des Français considèrent que « les Juifs ont trop de pouvoir dans le domaine de l'économie et de la finance », ce pourcentage est de 53 % pour les musulmans, 33 % pour les électeurs du Rassemblement national et 34 % pour ceux de La France insoumise. Et si 21 % des Français sont encore hostiles à l'idée d'un président de la République juif, ce pourcentage est de 33 % pour les musulmans et monte à 53 % pour les électeurs du RN. Un préjugé tenace: « Il existe un complot sioniste à l'échelle mondiale », issu des *Protocoles des Sages de Sion*, un faux rédigé par la police tsariste en 1903, puis repris par les propagandes nazies et arabes trouve l'assentiment de 16 % des Français. 90 % de ceux qui adhèrent à cette croyance complotiste sont issus de trois groupes: 44 % des musulmans, 36 % des sympathisants du RN et 33 % de ceux de LFI. Dans ce climat devenu de plus en plus délétère et violent, près de trois quarts des Français juifs ont été confrontés au cours de leur vie à l'antisémitisme. 23 % ont été victimes d'une agression physique pour leur appartenance à la communauté juive. Ce pourcentage monte même à 39 % pour les 18-24 ans.

Ces menaces, violences et meurtres antisémites conduisent un Français juif sur deux à envisager de quitter son pays. Depuis vingt-cinq ans, 120 000 Français juifs ont quitté la France dont les trois quarts pour Israël, représentant une perte de 20 % de membres de la communauté juive. 12 % des Français, dont 15 % des sympathisants RN et 20 % de ceux de LFI considèrent que ces départs sont une bonne chose pour la France. À partir de 2012, les mobilisations et les actes de François Hollande et Manuel Valls contre l'antisémitisme ont permis une meilleure prise en compte de ce danger pour la communauté nationale. Ainsi, 79 % des Français considèrent en 2024 que l'antisémitisme est répandu en France et 70 % qu'il tend à augmenter.

Jusque dans l'Assemblée…

Pourtant, depuis le 7 octobre 2023, 80 % des Français juifs ont ressenti un sentiment de solitude face au manque de réaction de la société française contre l'explosion des actes antisémites, la libération de la parole antisémite au sein de LFI et jusque sur les bancs de l'Assemblée nationale. La stratégie d'alliance de LFI avec les éléments les plus radicaux de l'islam politique en France et leurs propagandes focalisées sur les discours de haine à l'égard d'Israël, des sionistes, des institutions juives et des Français juifs a conduit à un très fort développement de tous les préjugés antisémites et notamment auprès des jeunes. Ainsi, 58 % des sympathisants LFI considèrent que les Israéliens se comportent « comme des nazis avec les Palestiniens » contre 22 % pour ceux sans sympathie partisane. L'indice de pénétration de l'antisémitisme est en 2024 plus fort chez les sympathisants LFI (23,5 %) que ceux du RN (20,2 %) et de Renaissance (14,1 %). Cette polarisation et radicalisation touchent en priorité la jeunesse, 23 % des moins de 35 ans pensent « qu'il est acceptable de taguer une synagogue ou un commerce juif pour signifier son opposition à Israël » contre moins de 5 % pour les autres classes d'âge.

Charles Péguy avait, hélas, raison, quand il écrivait, il y a cent quinze ans, dans *Notre Jeunesse* à propos des Juifs et en s'adressant aux antisémites: « Vous les accablez sans cesse de reproches contradictoires. Au fond ce que vous voudriez, c'est qu'ils n'existent pas. Mais cela, c'est une autre question. »

Sources : SPCJ-Ministère de l'Intérieur, rapport 2024. Étude AJC-Fondapol réalisée par l'IFOP en octobre 2024. CRIF-Ipsos, septembre 2024. Étude Fondapol-IFOP 2014. Fondation Jean-Jaurès-IFOP, 2019.

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis ma formule d'abonnement
(Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE 1 AN **-54%**
10 n° + 4 hors-séries + l'accès digital pour 84 € au lieu de ~~181,40~~ €*

☐ OFFRE 6 MOIS **-50%**
5 n° + 2 hors-séries + l'accès digital pour 45 € au lieu de ~~90,70~~ €*

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom (1) .....

Prénom (1) .....

Adresse (1) .....

CP (1) |_|_|_|_|_| Ville (1) .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 Je choisis mon mode de règlement

☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante : **Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694 60647 Chantilly Cedex**

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr/942** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.

Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable jusqu'au 31/12/2025 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv**. Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB894

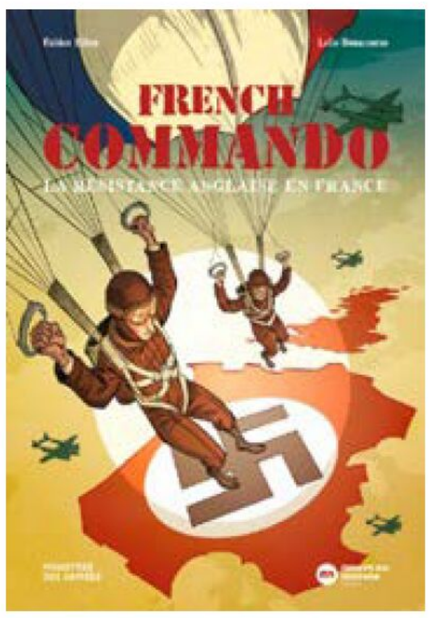
Récit

Bob Maloubier, l'espion qui venait de France

En 1943, un jeune Français assoiffé d'aventures rejoint le SOE, un service secret créé par Churchill pour mener des actions de sabotage dans l'Europe occupée. Mais, en agissant dans l'Hexagone sous « pavillon britannique », ce patriote bagarreur n'obtiendra jamais la reconnaissance de De Gaulle… PAR FABIEN TILLON

Mélangez un zeste de Tintin avec une pincée de Bob Morane, un peu de Belmondo et quelques graines de XIII, et vous obtiendrez quelque chose qui ressemble à la destinée de Bob Maloubier (1923-2015). Ses exploits dans la Résistance sont nombreux et flamboyants. Hélas, trop peu reconnus par la France.

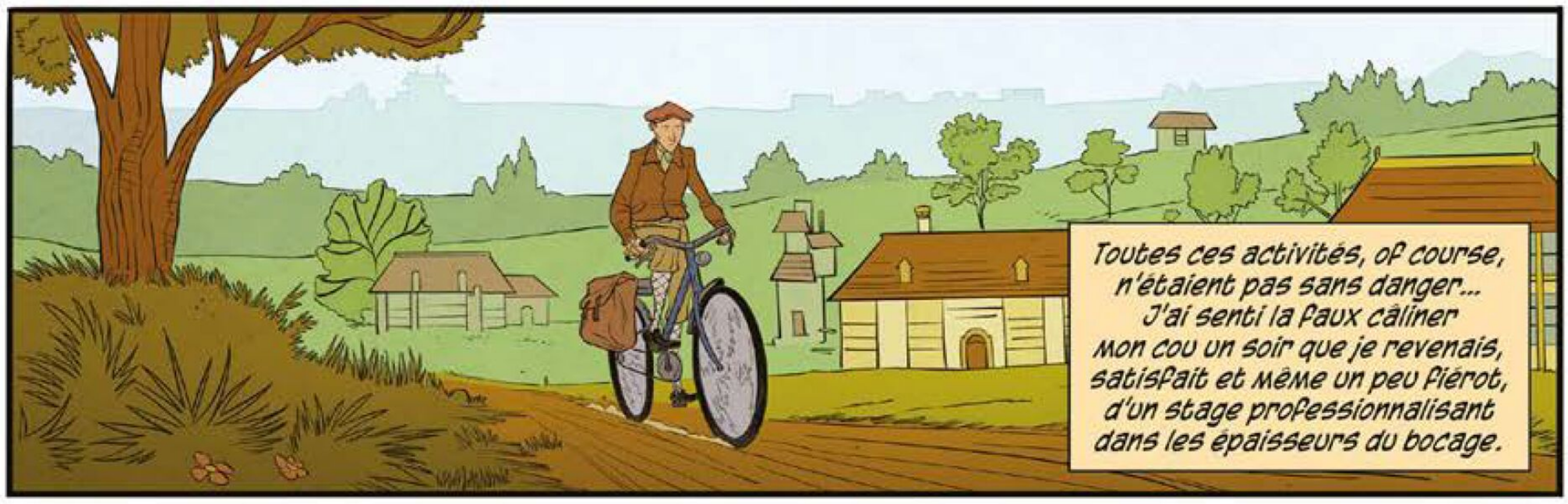
Juin 1940. La France s'effondre. Bob Maloubier, lycéen parisien, doit passer son bac. Va-t-il faire comme les autres, vaquer à ses affaires en attendant que l'Histoire passe? Il n'est pas de cette trempe. La pâle figure que fait la France aux mains des occupants lui déplaît fortement. Fuyant l'invasion à vélo, il avale les kilomètres, rejoint le Sud-Ouest, puis Marseille… Mais il ne réussit pas à s'embarquer pour l'Angleterre. Seule solution: s'engager dans l'armée d'armistice en Afrique du Nord et attendre son heure. Elle arrive fin 1942, au moment du débarquement allié en Algérie et au Maroc. Toujours à vélo, Maloubier rejoint Alger où il est pris en charge par une officine britannique puis gagne enfin Londres.

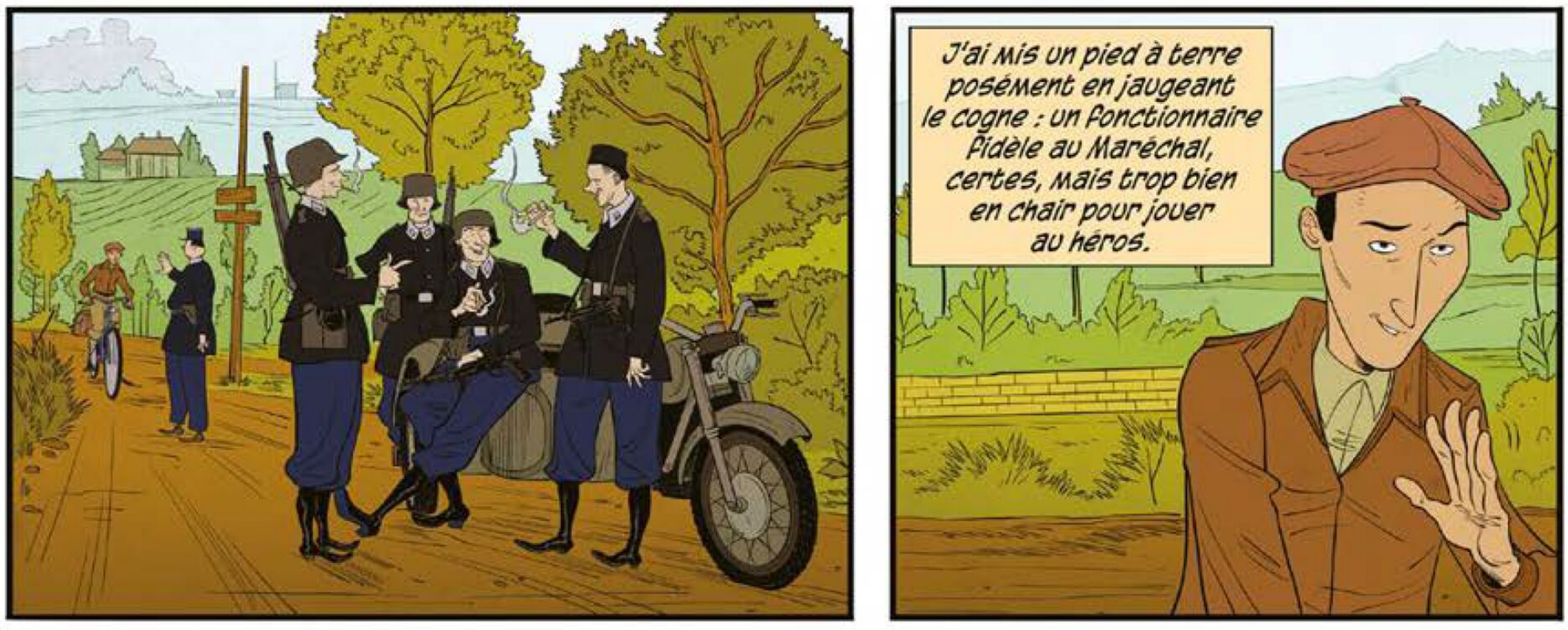


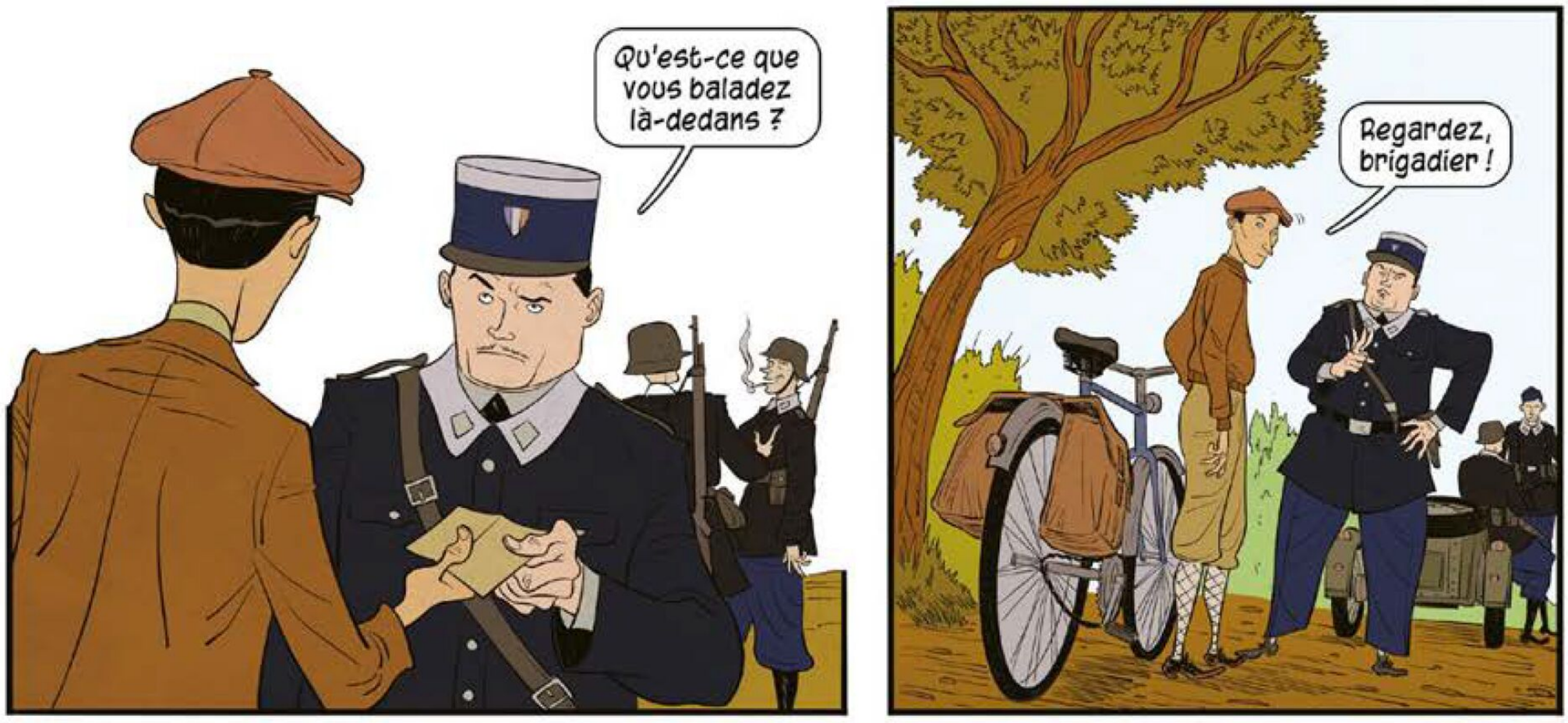
French Commando
de Fabien Tillon et Lelio Bonaccorso (Nouveau Monde éd., 104 p., 19,90 €)

Le SOE (Special Operations Executive «Direction des opérations spéciales») a été créé en 1940 par Churchill pour agir derrière les lignes ennemies en multipliant les opérations commando: minages, sabotages, exécutions, propagande… Il reçoit, au fil des ans, la tâche d'aider la résistance intérieure française, ce qui est l'objectif de sa French Section (FS). Particularité de celle-ci: elle est composée de Français ou binationaux, ou encore d'Anglais francophones. Pour des raisons évidentes de sécurité, les espions doivent parler et agir comme Dupont ou Durand. Maloubier est l'un de ses jeunes brillants sujets.

Les actions du SOE, en France, dépendent de leurs zones d'activité. En Normandie, près du mur de l'Atlantique, il s'agit surtout d'aider à renseigner Londres sur la défense allemande et de préparer les maquis locaux au débarquement à venir. Soit: armer •••









EDITIONS NOUVEAU MONDE/SP

Héros en cases Bob Maloubier ressemble si fort à un personnage de BD qu'il a inspiré ce récit graphique.

“Bob multiplie les coups d’éclat, réussissant à faire sauter huit ponts en un seul jour”



••• et former à l’utilisation d’armes nouvelles, comme le bazooka, et aux différentes techniques de sabotage. Sur le terrain, Bob et ses hommes réalisent des exploits, comme ce coup sur la Compagnie française des métaux, passée à la collaboration militaire, où le circuit hydraulique et une partie des générateurs électriques volent en éclats! Ils réalisent aussi quelques belles opérations de contre-propagande, notamment la publication d’affiches vengeresses signées «L’Heure H.»

De prisonnier à geôlier

Parmi les compagnons de Bob, on compte Claude Malraux, demi-frère d’André. Lors d’une arrestation, Bob est blessé gravement. Peu de temps après, en mars 1944, c’est le réseau Salesman tout entier qui tombe. Bob, rapatrié à Londres, veut vite reprendre du service. Il est alors parachuté dans les maquis du Limousin, parmi les hommes du FTP Georges Guingouin. Avec son chef Philippe Liewer, ils aident, cette fois, à préparer le débarquement de Provence. Bob va multiplier les coups d’éclat, réussissant même à faire sauter huit ponts en vingt-quatre heures! À nouveau blessé puis capturé en août 1944, il risque la mort comme maquisard. Mais, ne se démontant pas, il explique à ses gardiens qu’il n’est pas un simple partisan, mais un officier de l’armée britannique. À ce titre, il peut, dans l’honneur, accueillir leur… reddition, marché que les Allemands acceptent, déjà convaincus que la partie est perdue. Avec ce coup de poker, notre héros passe alors du statut de prisonnier de guerre, en passe d’être exécuté, à celui de geôlier de dizaines d’Allemands désabusés!

La libération du territoire assurée, peu soucieux de batailler dans les poches de l’Atlantique, Maloubier se retrouve au chômage. On lui propose une nouvelle affaire, à sa taille. La Force 136, émanation du SOE, travaille en Asie, derrière les lignes nipponnes. Dans ce cadre, Bob est parachuté au Laos, où il renouvelle ses exploits d’artificier. Mais la Force 136 a du mal à accrocher des positions dans la jungle. De plus, elle déplait aux Américains qui lui trouvent, à partir du début 1945, un arrrière-goût trop néocolonial. Bob, lui, part pour de nouvelles aventures. Excellent connaisseur des techniques des services secrets britanniques, il apporte son expertise à la création du SDECE (ancêtre de la DGSE), dont il est cofondateur. Même s’il obtient à titre personnel la croix de guerre et la médaille de la Résistance en 1947, les efforts de ses camarades du SOE ne seront jamais reconnus officiellement par la France. De Gaulle considère que, sous tutelle britannique, le SOE était un service extérieur à la Résistance, jamais intégré à la France libre. Un point de vue un peu radical, que ne cessera jamais de critiquer Maloubier.

EDITIONS NOUVEAU MONDE

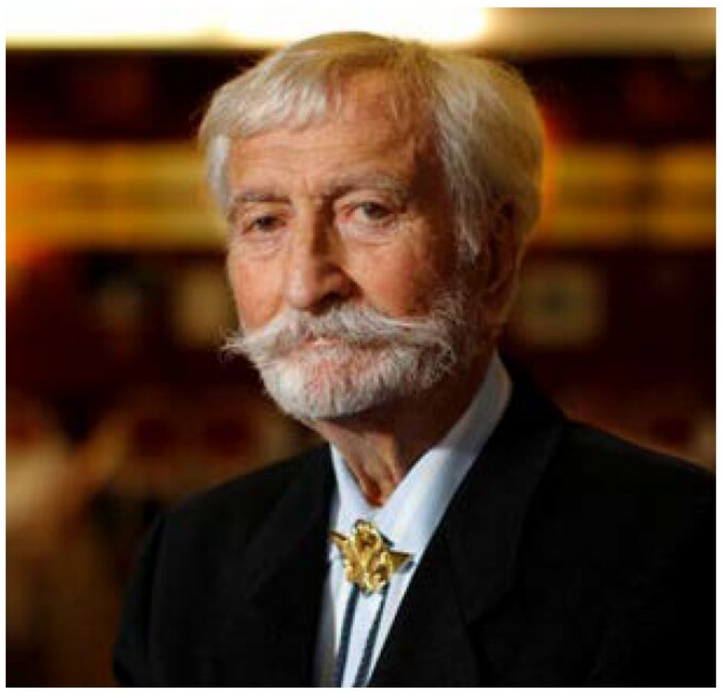
Entretien avec Bob Maloubier (1988)

Conrad Wood – Quel travail avez-vous effectué en Normandie?

Bob Maloubier – J'ai commencé par former des gens dans toute la Normandie à la fabrication de bombes, de charges explosives en plastic et à l'utilisation de pistolets. Je devais aussi recueillir des informations sur les usines, les centrales électriques, etc. En octobre 1943, nous avons eu deux cibles à détruire. La première était la centrale électrique de Rouen, qui était énorme, sur la rive de la Seine. Elle a été attaquée plusieurs fois, mais malheureusement, le temps à Rouen était si mauvais que les bombardiers n'ont pas pu l'atteindre. Après cela, cette centrale a été protégée par environ 200 gardes allemands. Nous ne pouvions plus l'atteindre. Nous avons donc attaqué la station secondaire, qui se trouvait de l'autre côté de la Seine, composée de cinq ou six très gros transformateurs, qui alimentaient la zone industrielle de Rouen et toutes les usines. Nous l'avons fait un dimanche soir, avec Claude Malraux. Nous avons réussi à mettre le feu aux transformateurs. Nous sommes repartis à vélo, il était environ 11 heures du soir. Puis je suis arrivé derrière la cathédrale de Rouen. Juste avant le couvre-feu, au moment où je suis passé devant la cathédrale, j'ai entendu une énorme explosion. La résistance locale venait de faire sauter le *Soldatenheim* – le foyer de la troupe, installé sur la place. Et bien sûr, quelques minutes plus tard, l'endroit était encerclé par les Allemands qui contrôlaient tous les passants. Si j'étais arrivé environ trois minutes plus tard, je ne serais plus là. Parce que dans mon sac, j'avais ma sten, des restes d'explosifs, des détonateurs, et tout ça.

Quelles sont vos cibles par la suite?

Ensuite, ce fut une aciérie, l'une des plus grandes de France. Nous avons simplement détruit les pompes et les grosses machines électriques. Certaines ont été mises hors service pendant au moins six mois. Et puis, il y avait un navire ravitailleur de sous-marins qui parvenait toujours à franchir le blocus de la Navy et à se rendre dans l'Atlantique ou dans la Manche. Il fournissait aux sous-marins allemands ce dont ils avaient besoin. Une quarantaine de Français, des techniciens, travaillaient autour de ce navire. L'un d'entre eux appartenait à notre réseau. Nous lui avons fourni une charge explosive, qu'il a réussi à coller sur la coque, et le navire a été coulé. Et en plus, la Gestapo a arrêté l'équipage, qui a été envoyé sur le front russe!



J-C. MARMARA/FIGAROPHOTOS

> « J'ai foncé sur l'Allemand. J'ai reçu deux balles mais j'ai continué à courir »

Pouvez-vous décrire comment la nouvelle du Jour-J a été reçue par les membres du réseau?

Le réseau a été complètement démantelé en février-mars 1944, il n'existait plus. Je me rendais à un point de chute quand je fus capturé par la feldgendarmerie. J'ai réussi à m'échapper, mais j'étais blessé.

Comment avez-vous été blessé?

Je devais rejoindre un point de chute dans la région d'Elbeuf, afin d'embarquer pour Londres. Le chauffeur qui devait me transporter avait trop bu et ne pouvait pas conduire. J'ai refusé d'annuler mon départ. Nous avions une vieille moto. Je l'ai donc prise et, peu avant Elbeuf, j'ai été arrêté par la police allemande parce que c'était presque l'heure du couvre-feu. En plus, j'avais emmené un membre de notre réseau, qui s'est enfui! J'étais donc en mauvaise posture. Les Allemands ont voulu me transférer en voiture jusqu'au poste de la feldgendarmerie, mais celui qui devait conduire la moto n'a pas pu la démarrer. Et il a dit: «Ok, vous montez et nous roulons derrière vous. Et l'un de ces Allemands a pris place derrière moi avec son luger sur mon cou, ce qui est très gênant. Arrivés sur la grand-place, l'Allemand est descendu de la moto et je lui ai foncé dessus. Et j'ai commencé une course effrénée dans l'autre sens. Tous se sont mis à tirer, bien sûr. J'ai reçu deux balles. Mais j'ai continué à courir jusqu'à ce que j'arrive dans la petite banlieue de Rouen. Il y avait un pont de chemin de fer. J'ai couru sous le pont et je me suis perdu dans les champs près de la Seine. Les Allemands sont retournés à la feldgendarmerie, chercher des renforts et des chiens pour me poursuivre. Il y avait un petit canal, pas très large, je dirais, de cinq à dix mètres. Pour que les chiens perdent mon odeur, j'ai dû traverser ce canal, qui était très froid, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Ensuite, je me suis allongé. Les chiens n'ont pas réussi à me repérer et les Allemands ne m'ont pas trouvé.

Plus tard, les médecins m'ont expliqué: «Vous auriez dû mourir, mais cette immersion dans l'eau glacée vous a sauvé parce qu'elle a arrêté l'hémorragie interne. Et vous aviez une balle en plein dans le foie et en plein dans le poumon. Par temps chaud, vous n'auriez pas dû survivre.» **EXTRAIT D'UN ENTRETIEN (EN ANGLAIS) RÉALISÉ PAR CONRAD WOOD EN OCTOBRE 1988 POUR L'IMPERIAL WAR MUSEUM.**

Source : Oral History - © IWM (10444).
iwm.org.uk/collections/item/object/80010222

Les châteaux royaux du Languedoc

L'union fait la force

Ne les appelez plus « cathares » ! Les vigies de pierre d'Aguilar, Lastours, Montségur, Peyrepertuse, Puilaurens, Quéribus, Termes ainsi que la cité de Carcassonne briguent leur inscription au patrimoine de l'Unesco. Cette candidature collective permet de rappeler qu'ils naquirent tous de la volonté des Capétiens. PAR STÉPHANIE GATIGNOL



P. BENOIST/IMAGES BLEU SUD/ASSOCIATION PATRIMOINE MONDIAL-AUDE/SP

Réseau Aguilar, remanié du XIIe à la fin du XVe siècle, surveillait le débouché des chemins entre le Narbonnais et le Roussillon.

Un vautour fauve survole le nid d'aigle de Peyrepertuse et détourne, un instant, le regard des garrigues, vignes et forêts qui tapissent le sud de l'Aude. Après avoir défié l'escarpement menant au sommet, le randonneur essoufflé n'a plus qu'une question en tête: comment, diable, des hommes du XIIIe siècle sont-ils parvenus à dresser le vaisseau fortifié sur un tel éperon? Le panorama à 360 degrés, qui permet à l'œil d'embrasser les reliefs des Corbières et de vagabonder, par temps clair, jusqu'à la plaine du Roussillon et à la Méditerranée, donne le tournis; les dimensions de la construction aussi. L'ensemble, large de 50 m, s'étire sur 300 m le long d'une crête calcaire et s'élève jusqu'à 800 m en son point le plus haut, le donjon Sant-Jordi, auquel mène un escalier taillé dans le roc: les sujets au vertige passeront leur chemin.

Une nouvelle frontière

En nous conduisant à la découverte des lieux, David Maso, chargé de mission au sein de l'Association Mission patrimoine mondial (AMPM), nous désigne des traces de carrières. «L'édifice a été bâti avec les pierres mêmes du socle rocheux. On extrayait, on posait.» L'ampleur du chantier, qui bat son plein vers 1250-1251, est connue grâce à un livre de comptes. «Environ 200 personnes travaillaient sur place.» À la même époque, d'autres prouesses mobilisent charpentiers, forgerons, maçons ou ferronniers souvent très qualifiés, venus d'Île-de-France. Car Peyrepertuse, comme Quéribus dont la silhouette se dessine à l'horizon, s'intègre dans un système défensif lancé par la Couronne de France, au lendemain de la croisade des albigeois (1209-1244). Lorsque s'achève cette expédition déclenchée au prétexte de débarrasser les États occitans de prétendus hérétiques dits «cathares», la région est toujours en proie aux turbulences. •••



1

JACQUES SIERPINSKI/AURIMAGES

••• En 1226, la mise en place de la sénéchaussée de Carcassonne a matérialisé la prise de contrôle par le roi d'un territoire nouvellement conquis, mais le contexte reste instable. Dans la Montagne Noire, les Corbières, le piémont pyrénéen, des rebelles poursuivent la lutte… À partir de 1230, Louis IX ordonne la construction d'une vingtaine de forteresses afin d'affirmer la mainmise du pouvoir capétien et de contrôler la frontière face au royaume d'Aragon. «Les châteaux s'érigent en même temps, par les mêmes équipes et dans le même projet politique», explique Nicolas Faucherre, spécialiste des fortifications et membre du comité scientifique chargé, depuis 2013, d'élaborer la candidature.

Relancer le tourisme en respectant l'Histoire

Considérables, les moyens engagés permettent leur apparition dans un temps très court: une cinquantaine d'années environ. Délibérément ostentatoires, tous les maillons du réseau défensif, dont Carcassonne est le centre de gravité, répondent au même modèle, avec des enceintes au tracé régulier, une multiplication de tours rondes à archères, etc. Et ils sont établis à l'emplacement de places fortes accusées d'avoir hébergé des «hérétiques» durant la croisade: une particularité qui leur vaut d'être perçus, à tort, comme des «châteaux cathares». Sur le chemin qui part à l'assaut du *pog* de Montségur, en Ariège, une stèle perpétue le souvenir de la tragédie survenue en haut du piton. Les cailloux déposés sur le monolithe témoignent de sa prégnance dans les mémoires.



4

P. BENOIST/IMAGES BLEU SUD/ASSOCIATION PATRIMOINE MONDIAL-AUDE/SP

En 1244, après un siège de onze mois par les troupes royales, plus de 200 «parfaits» chrétiens périssent sur un bûcher. Mais les persécutés n'ont rien à voir avec l'édification du totem perché à 1207 m. C'est bien Louis IX qui l'a voulu, après avoir fait raser le village fortifié qui leur servait d'îlot de résistance. «Les châteaux ne sont pas cathares, ils sont royaux, insiste David Maso. On a profité de la candidature pour clarifier la situation.» Les huit entités briguent, en effet, leur reconnaissance internationale sous la dénomination de «forteresses royales du Languedoc».



STEPHANE COMPOINT/ ONLYFRANCE.FR



STEPHANE COMPOINT/ONLYFRANCE.FR

Des Pyrénées à la Méditerranée Lastours (1) et Montségur (2) complètent la chaîne de fortifications composée par les « cinq fils de Carcassonne » : Aguilar, Peyrepertuse, Puilaurens (3), Quéribus et Termes, édifiés en à peine un demi-siècle, pour surveiller l'Aragon et les populations languedociennes nouvellement conquises. Carcassonne (4) forme l'épicentre de ce réseau qui ne sera abandonné qu'après le déplacement de la frontière vers le sud en 1659, à la suite de la conquête du Roussillon et de la Cerdagne.

Mais déconstruire les idées reçues prendra sûrement du temps. Car, après la crise viticole des années 1970, l'engouement populaire pour le catharisme a servi à relancer l'économie locale. Par la suite, en 1991, le lancement d'une marque, « Pays Cathare », créée à des fins promotionnelles, a enraciné la confusion. Sur le terrain, pas toujours facile de s'y retrouver, quand un château se revendique « royal » et que les produits vendus dans sa commune sont labellisés « cathares » ! D'ailleurs, « il n'a pas forcément été simple pour les élus du Languedoc d'accepter la notion de "forteresses royales", estime Nicolas Faucherre. La notion de "Pays Cathare" a été conçue en résistance contre Paris. Il s'agissait d'imaginer un produit touristique face aux aménagements du littoral, de donner une identité à un territoire qui pouvait avoir sa propre attractivité ».

Plusieurs facteurs ont, sans doute, contribué à balayer les réticences. Depuis une vingtaine d'années, la communauté des historiens se divise sur la nature des cathares, certains remettant en cause la légitimité de ce terme et la réalité du phénomène hérétique [ndlr : le dossier de notre numéro de mars 2023, « *Les cathares ont-ils vraiment existé ?* » a fait entendre les arguments des deux camps]. S'ajoute à cela un nécessaire pragmatisme. L'Aude, qui se vend désormais avec un slogan assez évasif pour éviter tout contresens (« L'âme Sud »), figure parmi les départements les plus pauvres. Partout, la fréquentation des châteaux s'est érodée. Réputé comme le plus spectaculaire, Peyrepertuse a pu aiman- • • •



P. BENOIST/IMAGES BLEU SUD/ASSOCIATION PATRIMOINE MONDIAL-AUDE/SP

1



P. BENOIST/IMAGES BLEU SUD/ASSOCIATION PATRIMOINE MONDIAL-AUDE/SP

2

Nouveau souffle Puilaurens (1) et Quéribus (2) symbolisent les « citadelles du vertige » empreintes de romantisme. Elles doivent aussi désormais incarner le renouveau d'un développement touristique qui tentera de décrocher, en 2026, la reconnaissance internationale de l'Unesco.

••• ter jusqu'à 120 000 visiteurs par an, mais il n'en attire plus péniblement que le tiers. Montségur a chuté de 80 000 entrées dans les années 1980, à 30 à 40 000. Des enjeux touristiques et de développement rural ont motivé la candidature auprès de l'Unesco.

Carcassonne vise le doublé

Le dossier connaîtra son sort à l'été 2026. Il s'agit, d'ici là, de prouver la «valeur universelle exceptionnelle» du bien en série, en se fondant sur au moins deux des dix critères établis par l'Organisation des Nations unies: le réseau de forteresses témoignerait d'un échange d'influences considérable sur le développement de l'architecture. Et il illustrerait une période significative de l'histoire humaine. «L'architecture militaire capétienne, initialement conçue dans les plaines du nord de la France, a été adaptée au territoire de relief et ce modèle a fait école», argumente Anaïs Monrozier, cheffe de projet à l'AMPM. De plus, la planification de ce système de contrôle territorial et frontalier incarnerait un «moment de bascule, le début de l'État centralisé». La démonstration atteindra-t-elle sa cible? Si la démarche est couronnée de succès, Carcassonne obtiendra un second classement sur la liste du patrimoine de l'Unesco – où elle figure déjà, depuis 1997, au titre de sa restauration par Viollet-le-Duc. Si elle échoue, «ce sera une claque», lâche sans détour David Maso. Car selon lui, «la candidature n'est pas cosmétique, mais vitale pour les territoires».

Bien que l'homogénéité des vestiges y soit valorisée, c'est leur spectacle unique que l'on retient en circulant de l'un à l'autre. Depuis le belvédère qui permet de les embrasser dans leur amphithéâtre de chênes verts et de cyprès, les quatre tours égrenées de Lastours semblent tout droit sorties d'un jeu d'échecs. Montségur déclame la puissance royale dans un environnement dont la quiétude tranche avec son passé tragique. Tels des caméléons sur leur assise de pierre, Puilaurens, Peyrepertuse, Quéribus défient crânement les lois de l'équilibre… Si semblables et si différents à la fois, ces témoins de la conquête du Languedoc par le roi de France charment autant par leurs ruines que par leur cadre naturel. Et leur contemplation se savoure d'autant plus qu'on les sait revenus de loin… «Les châteaux sont entretenus jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659», rappelle Nicolas Faucherre. Après cet acte diplomatique qui déplace la frontière du royaume vers le sud, «ils sont complètement oubliés, à l'abandon». Il faudrait toujours s'en remettre au vent… Celui qui rabat les vacanciers du littoral vers l'arrière-pays lorsqu'il rend la plage impossible, est décidément de bon conseil. Les sites sont à couper le souffle et pas seulement parce que la grimpette qui conduit jusqu'à eux, exige, comme la candidature à l'Unesco, une certaine capacité d'endurance.

La « princesse » de Lastours

Une quarantaine de cavités naturelles, creusées par l'eau, ont été recensées sur le site de Lastours. En 1960, trois spéléologues désobstruent un accès situé à proximité de la grotte dite du « trou de la Cité », sur un versant de l'éperon où se dresse la tour de Quertinheux. La sépulture d'une fillette que les archéologues dateront de l'âge du Bronze moyen (vers 1700-1600 av. J.-C.) y est découverte. Un bracelet en bronze, des perles en ambre, en verre blanc et coloré, etc. ont servi à la parer lors de son inhumation. Cette opulence permet de penser qu'elle était l'enfant d'un notable et lui vaut le surnom de « princesse au collier ». Le style oriental (mycénien ou égyptien) de certains des ornements témoigne des échanges qui existaient, alors, avec le monde méditerranéen. Les objets en bronze laissent supposer une utilisation précoce des ressources minières environnantes. Lastours se situe, en effet, sur les contreforts de la Montagne Noire, riche en minerais. Sur le plateau séparant le village de celui de Fournes-Cabardès se trouvent les vestiges de la mine de cuivre des Barrencs : un complexe attribué aux Romains, jusqu'à ce que des fouilles établissent qu'il fonctionnait déjà durant l'âge du fer.

TROUVILLE SUR-MER 200 ANS | puf

10èmes RENCONTRES GÉOPOLITIQUES DE TROUVILLE-SUR-MER



TABLES RONDES
PROJECTIONS

L'AFRIQUE ET LA FRANCE

PAYS INVITÉ : LE MAROC

19 • 21 SEPTEMBRE 2025

CASINO BARRIÈRE
DE TROUVILLE-SUR-MER

ENTRÉE LIBRE
TOUS PUBLICS

rencontresgeopolitiques.fr

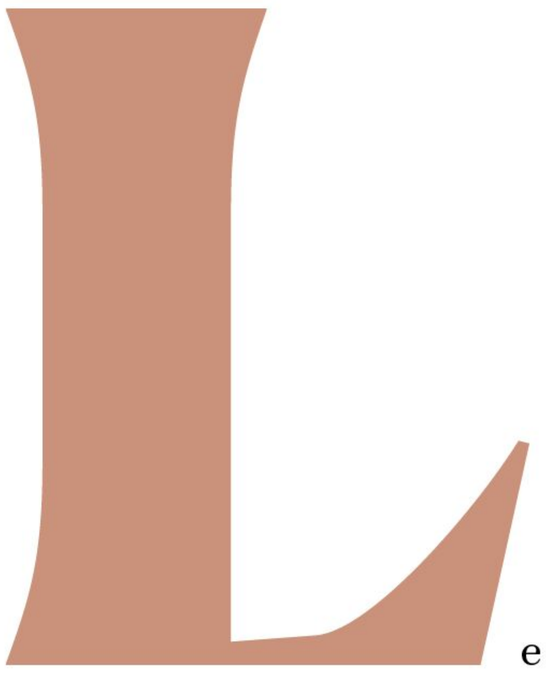
SciencesPo | IFG | Fondapol | Laboratoire de la République | Hérodote | Historia | Open | BNP Paribas | CM | Barrière | L'Usage du papier | Ouest France | L'Express | Le Figaro | arte



Inédit Au XVIIe s., Nicolas Poussin a traité par deux fois le thème de l'enlèvement des Sabines. David, lui, choisit un aspect moins exploré : le moment où les Sabines font triompher la paix… Comme un écho à la réconciliation voulue entre les Français après les affres de la Terreur.

Les Sabines de David

Œuvre phare du néoclassicisme, cette toile exposée en 1799 illustre un épisode de l'histoire de la Rome antique mais elle trouve aussi un écho dans les soubresauts de l'histoire de la France contemporaine. PAR SERGE LEGAT



MUSÉE DU LOUVRE/MATHIEU RABEAU, SYLVIE CHAN-LIAT/RMN-GRAND PALAIS

Le sujet traité par David est assez rare, contrairement à l'enlèvement des Sabines, qui fut un thème cher aux peintres et aux sculpteurs tel que relaté par Tite-Live et Plutarque. Peu après la fondation de Rome par Romulus, les Romains cherchent des épouses et des mères pour leurs enfants à venir. Sous le prétexte d'une fête en l'honneur de Neptune (ou de Consus), les Romains invitent les peuples voisins et préparent ainsi l'enlèvement des Sabines qui aura lieu au signal de Romulus. Des guerres s'ensuivent. Enfin les Sabins s'apprêtent à affronter les Romains dans un combat décisif, trois ans après l'enlèvement, lorsque les femmes, portant et brandissant leurs enfants, font cesser la bataille. Face au courage de leurs filles, sœurs ou épouses, les Sabins et les Romains décident de ne plus former qu'une seule nation.

Le fond de la composition est occupé par le Capitole, que les Sabins ont déjà envahi grâce à la trahison de Tarpeia. Au pied de la roche désormais appelée Tarpéienne, le combat est construit tel un bas-relief antique, au cœur duquel se détache la figure féminine vêtue de blanc d'Hersilie qui sépare, à gauche, Titus Tatius, son père et le chef des Sabins, de Romulus, son époux et le chef des Romains. Ces trois personnages synthétisent le récit et affirment le pouvoir pacificateur des femmes. Celles qui ont si souvent pleuré en vain dans les tableaux antérieurs de David (comme *Le Serment des Horaces* ou *Les Licteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils*) passent à l'action et prennent le pouvoir. Les contemporains lurent, à juste titre, ce grand tableau comme un manifeste en faveur de la réconciliation des Français après les déchirements de la Révolution. David aurait déclaré: «Telle était ma pensée lorsque je saisis les pinceaux; puissé-je être entendu!»

Les pinceaux et les barreaux

En fait, c'est en prison que David envisage cette toile. Grand admirateur de Robespierre, le peintre est entraîné dans sa chute le 9 thermidor an II et il est emprisonné le 15 thermidor à la maison d'arrêt installée à l'ancien hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Transféré au Luxembourg, en septembre 1794, il y exécute sa première esquisse. Le tableau ne sera achevé qu'en 1799. Véritable chef-d'œuvre du néoclassicisme triomphant, l'œuvre de David assemble l'Antiquité et les vertus morales qui y sont associées. Hersilie •••

En quatre dates

30 août 1748
Naissance de Jacques-Louis David à Paris.

1774
Grand Prix de Rome, ce qui lui permet de séjourner quatre ans au palais Mancini (la résidence de l'Académie de France à Rome).

1804
« Premier peintre » de l'empereur Napoléon Ier.

29 décembre 1825
David meurt en exil à Bruxelles.

Une œuvre, un artiste

Le paysage à l'arrière-plan gauche

Les contours des remparts du Capitole et la roche Tarpéienne occupent le fond de la composition. Tarpeia est une héroïne malheureuse de la lutte entre Rome et les Sabins. Elle est supposée avoir trahi les Romains en livrant à Tatius la citadelle du Capitole, soit par amour pour le chef des Sabins, soit par cupidité, car elle admirait et convoitait les bracelets d'or ornant les bras gauches des guerriers. Mais alors qu'elle leur ouvre les portes de la citadelle, les Sabins l'écrasent du poids de leurs boucliers et la jettent du rocher qui, depuis, porte son nom : la roche Tarpéienne servant à précipiter les traîtres à la patrie.



Au premier plan, la femme agenouillée présentant des enfants

En 1820, le catalogue du musée du Luxembourg la décrit ainsi : « Une belle Sabine, à genoux [...] s'est élancée au milieu de la mêlée, elle a déposé aux pieds des combattants ses trois enfants. » Une tradition tenace voudrait que le modèle de cette femme, à la somptueuse poitrine, soit Adèle de Bellegarde (1772 -1830). Elle épousa les idées révolutionnaires, fut emprisonnée sous la Terreur et sera, par la suite, un modèle de David.



Le fourreau de Tatius

Le chef des Sabins est figuré entièrement nu, comme les autres personnages masculins du premier plan. David s'en justifia dans une *Note sur la nudité de mes héros*, en arguant de « l'usage reçu parmi les peintres, les statuaires, et les poètes de l'Antiquité, de représenter nus les dieux, les héros, et généralement les hommes qu'ils voulaient illustrer ».
Le *Mercure de France*, en octobre 1808, voulut justifier le travail du peintre en publiant (et en frôlant le ridicule) : « Il n'est peut-être pas inutile d'observer qu'en déplaçant un peu le fourreau du glaive de son Tatius, M. David a satisfait aux critiques qui lui reprochaient trop de nudités ».



••• et ses compagnes symbolisent l'*exemplum virtutis* et démontrent que ceux qui font «profession de choses muettes» (suivant la formule de Nicolas Poussin) peuvent faire penser, instruire, réfléchir et pas seulement délecter et séduire. David illustre et paraphrase Plutarque: «Nous vous supplions de nous rendre, parmi vous, nos pères et nos frères, sans nous priver, parmi les Romains, de nos maris et de nos petits

enfants. Ces paroles d'Hersilie, accompagnées de ses larmes, retentissent dans tous les cœurs».
Mais le purisme antiquisant de David fut objet de controverses: «Mon intention, en faisant ce tableau, était de peindre les mœurs antiques avec une telle exactitude que les Grecs et les Romains, en voyant mon ouvrage, ne m'eussent pas trouvé étranger à leurs coutumes.» Certains critiques furent choqués par la nudité intégrale des héros masculins situés au premier plan, et considérèrent que, si elle était acceptable chez les Grecs, elle ne pouvait se justifier chez les Romains. La pudibonderie se trouvait ainsi soutenue par l'archéologie et pouvait revendiquer l'arbitrage de Pline l'Ancien: «L'usage des Grecs est de ne rien voiler; c'est une coutume romaine et militaire au contraire de se couvrir d'une cuirasse.»

L'extrémisme des « primitifs »

Au sein même de son atelier, David connut des détracteurs, notamment le groupe des «penseurs», ou des «primitifs», réuni autour de Maurice Quay qui revendiquait de manière extrême, et même extrémiste, la pureté primitive. Le 21 décembre 1799, le tableau fut exposé publiquement dans l'ancienne salle d'assemblée de l'Académie d'architecture, au Louvre. Une nouvelle controverse fit alors rage car l'exposition était payante. David se réfugia derrière les us et coutumes de la Grèce antique et, de façon plus contemporaine, se référa à l'Angleterre et aux expositions organisées par Van Dyck, puis Benjamin West. Malgré les attaques et les polémiques, l'exposition dura jusqu'en mai 1805 et fut un grand succès public. L'œuvre s'imposa et s'impose toujours comme une icône du néoclassicisme nourrie des exemples de l'Antiquité, de Mantegna, Raphaël, les Carrache et Nicolas Poussin. La qualité du trait, la pureté du linéarisme donnent à l'œuvre un aspect sculptural et, si les hommes semblent figés et comme arrêtés dans leur action, les femmes apportent le mouvement et l'émotion. De la belle femme brune montrant ses enfants au premier plan à la vieille femme vêtue de vert, offrant sa poitrine décharnée aux épées et aux glaives, chacune nous interpelle et toutes font triompher le fort et puissant message de paix.

Les avatars de la peinture d'Histoire



CC0 THE MET, NEW YORK

Suivant les règles de l'Académie royale de peinture et de sculpture et les principes édictés par André Félibien au XVIIe siècle, la peinture est classifiée en genres distincts. Au sommet de la hiérarchie des genres se trouve la peinture d'Histoire, appelée le Grand Genre. On y traite des sujets relevant de la religion, de la mythologie et de l'Histoire (ancienne ou moderne). En dessous se situe l'art du portrait ; ensuite débutent ce que l'on a l'habitude de nommer les genres mineurs, la scène de genre, le paysage et la nature morte. *L'Enlèvement des Sabines*, de Poussin (1633-1634, conservé au Met, *ci-dessus*) est un parfait exemple de la suprématie accordée à la peinture d'Histoire au XVIIe siècle. David reconnaîtra la dette immense qu'il lui doit et l'admiration qu'il lui porte : « L'instant de l'enlèvement des Sabines a été traité par le pinceau touchant et sévère de Poussin, à qui les Romains modernes ont déféré le nom de divin. » La fin de l'Ancien Régime et la Révolution française ont porté un coup fatal à l'institution académique, entraînant une remise en cause de tous les « diktats » officiels. La peinture d'Histoire connut cependant, par la suite, quelques réussites exceptionnelles, telles le *Tres de mayo* de Goya, en 1814 (*ci-dessous*), ou *Guernica* de Picasso (1937). L'événement historique est ici transcendé et sublimé pour atteindre une portée universelle. Les deux tableaux immortalisent le tragique de tous les peuples martyrisés par la guerre et la folie des hommes.



CC0 MUSEO DEL PRADO/DR//WIKIMEDIA COMMONS



PHILIPPE FUZEAU/RMN-GRAND PALAIS/SP

Du balai ! **Avec son essai *La Sorcière* (1862), Jules Michelet révolutionne un vieux thème sans toutefois renouveler la vision que portent les hommes sur le corps des femmes.** *La Leçon avant le sabbat* (1880), par Louis-Maurice Boutet de Monvel, château-musée de Nemours.

Des sorcières en liberté surveillée

De 1860 à la Belle Époque, les artistes « réenchantent » ce personnage, non sans ambiguïtés : autrefois vieille et inquiétante, elle devient jeune et sensuelle. Mais, si elle gagne en puissance comme sujet historique, elle n'échappe pas aux fantasmes, notamment dans le monde de l'art…

À l'entrée, un exemplaire du *Malleus Maleficarum* («Marteau des sorcières»)… Le célèbre traité de démonologie, publié en 1486, sert à rappeler une estimation: les procès en sorcellerie en Europe auraient entraîné 60 000 à 80 000 exécutions, dont 80 % concernaient des femmes. Sans se couper de l'Histoire, ce n'est pas la chasse aux sorcières qu'explore le musée de Pont-Aven, mais un tournant dans leur représentation. «Nous sommes partis du constat qu'énormément d'œuvres d'art du XIXe siècle servaient à illustrer le thème de la sorcellerie, sans que l'on ne se soit jamais intéressé à elles», explique Leïla Jarbouai, co-commissaire et conservatrice du musée d'Orsay, prêteur d'une quarantaine d'œuvres sur les 200 rassemblées. Un ouvrage, paru en 1862, a dicté le choix de la période: *La Sorcière*, de Michelet. Avant lui, la sorcière incarne la vieillesse, le vice, le mal. Après le livre de l'historien, elle cesse d'être une victime; elle apparaît désormais puissante et devient un symbole de révolte, de connaissance, d'harmonie avec la nature. Michelet l'érige en un mythe moderne – dont les féministes s'empareront

plus tard – qui a abondamment inspiré l'art de son temps, façonnant notre imaginaire. En début de parcours, une toile de Gustave Moreau, conçue pour orner un tribunal, traduit ce basculement: son hypnotique victime semble aussi se poser en accusatrice, le doigt pointé en direction du spectateur.

Quand la psychiatrie s'emmêle…

Mais si les artistes font un sort aux représentations du passé, la réhabilitation véhicule son lot d'ambiguïtés. Pour être positive, la sorcière doit être jeune et belle, nous montre la section «Le feu au corps». Âgée, elle reste monstrueuse. Les créations trahissent aussi un regard désirant et voyeur, parfois jusqu'au sadisme, sur le corps féminin.

Faute de pouvoir citer toutes les œuvres d'intérêt de cette exploration érudite, arrêtons-nous sur la toile *Les Fascinées de la Charité*, exécutée en 1890 par Moreau de Tours, fils et frère de psychiatre. À la fin du XIXe siècle, des aliénistes postulent qu'il existe une analogie entre leurs patientes et les démoniaques du passé, avec des pratiques curatives proches des usages inquisitoriaux. Et la peinture de venir justifier ces dérives… Les braises de l'aveuglement cessent-elles, un jour, de couver sous la cendre? H

STÉPHANIE GATIGNOL

Sorcières ! (1860-1920) Fantasmes, savoirs, liberté, musée de Pont-Aven (29). Jusqu'au 16 novembre. www.museepontaven.fr

Les bagages du destin



DR/SP

Alors que les valises des estivants s'en retournent sagement au placard, Besançon s'intéresse à cet objet qui n'a de commun que son usage. L'accessoire, acteur malgré lui de la Seconde Guerre mondiale et de ses prémices, raconte l'urgence et la fuite, le départ précipité des républicains espagnols, des Français jetés sur les routes de l'exode ou des populations persécutées. Il est ce compagnon d'infortune dans lequel on glisse un effet sentimental (souvenir, album photo…), sans savoir s'il sera possible de revoir le monde auquel on s'arrache. Il est un outil prisé des résistants pour mener à bien leurs activités clandestines ou utilisé par les trafiquants du marché noir pour dissimuler des denrées. Il est encore un « objet trace », symbole de la répression et de l'extermination des Juifs. Enfin, un vecteur de mémoire conservé à l'abri des greniers, fermé sur un passé dont ses propriétaires souhaitent, tantôt se protéger, tantôt témoigner. Avec, à la clé, un potentiel trésor d'archives pour leurs descendants ou les historiens. H S. G.

Valises ! Histoires d'un objet dans la guerre, musée de la Résistance et de la Déportation, citadelle de Besançon. Jusqu'au 31 décembre. www.citadelle.com

De Decker, les yeux du monde

En 1976, pendant les émeutes de Soweto, une seule Blanche travaille aux côtés des photographes zoulous. Cette exception, c'est la française Marie-Laure de Decker (1947-2023), pionnière du photojournalisme. Avec 300 clichés, souvent inédits, la rétrospective de la MEP restitue ses reportages les plus marquants, dont ceux consacrés à la guerre du Viêt Nam *(GI à Da Nang en 1971, photo)* que la jeune fille bien née part couvrir seule. Dès cette entrée dans la profession s'affirme la volonté de ne pas montrer l'horreur mais l'humain et la dignité de ceux qui traversent les conflits. Elle irriguera tous ceux qu'elle couvre: la lutte anticoloniale au Tchad, où elle rencontre l'archéologue Françoise Claustre, kidnappée en 1974 par un groupe de rebelles, les dernières années de l'apartheid, la résistance à la dictature de Pinochet… Le parcours souligne la place du portrait dans son travail, qu'il s'agisse d'anonymes ou de personnalités publiques.



MARIE-LAURE DE DECKER/SP

En témoigne ce célèbre cliché de Giscard dans l'intimité, se regardant à la télé, fraîchement élu à la présidence. Orson Welles gratifiait Marie-Laure de Decker des plus beaux yeux du monde. Au moins autant pour leur bleu limpide que pour leur regard. H S. G.

Marie-Laure de Decker. L'image comme engagement, Maison européenne de la Photographie, Paris (4e). Jusqu'au 28 septembre. www.mep-fr.org

La Suédoise qui faisait des vagues

Dans les années 1930, Sally Bauer collectionne les records de natation et lutte pour sa liberté dans une société corsetée.



NOUR FILMS/SP

Drôle de sirène Surnommée la Torpille, Sally Bauer, couverte de graisse de phoque pour se protéger du froid, pulvérise les conventions sociales et les exploits sportifs en pleine mer !

Peu avant le déclenchement de la guerre, Sally Bauer traverse la Manche à la nage. Grâce à la caméra de la réalisatrice Frida Kempff, l'incroyable destin de la Suédoise est enfin réhabilité. Sally a glissé dans l'oubli, y compris en Suède. Pourtant, à la fin des années 1930, la jeune femme est une star nationale. Depuis l'enfance, Sally évolue à contre-courant. Elle lutte contre les vagues, la pression sociale, la misogynie. Mère célibataire d'un enfant conçu avec un homme marié, elle est la honte de la famille, qui menace de lui couper les vivres. Mais Sally refuse de se plier aux conventions. Elle est déterminée à assumer son ambition et sa maternité, quoi qu'il lui en coûte. Elle est égoïste, colérique. Elle est vulnérable et prête à risquer sa vie pour réaliser son rêve. Sa sœur, qui ne parvient pas à enfanter, risque de lui voler son fils adoré: Sally se bat, encore et encore.

À contre-courant

Ses exploits donnent le tournis. À 23 ans, elle traverse l'Öresund, un détroit entre le Danemark et la Suède (18 km parcourus en 6h22). Entre 1934 et 1937, elle domine les compétitions suédoises. En août 1938, elle réussit deux traversées éprouvantes: le Kattegatt, un autre détroit entre le Danemark et la Suède, (48 km en 17h05) puis rallie Grisslehamn à l'archipel d'Åland (30 km en 13h06). Son endurance fait la une des journaux. Mais c'est le 27 août 1939, qu'elle entre dans la légende et devient la première Scandinave à traverser la Manche (en 15h22). «Je tenais à tourner en conditions réelles, raconte la réalisatrice, pour que Josefin Neldén (incroyable interprète de Sally Bauer) ressente vraiment le vent, le froid… Toute l'équipe a travaillé dans des conditions extrêmes. C'était dur, physiquement et mentalement. Mais ce qu'on voit à l'écran – cette fatigue, cette force – est authentique.» H

YETTY HAGENDORF

Sally Bauer, film de Frida Kempff (120 min), avec Josefin Neldén. Sortie le 13 août.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC HISTOIRE TV HISTORIA

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177

Théâtre

Vivien Leigh en vérité



Dans un monologue bouleversant signé Marcy Lafferty, la magnétique Caroline Silhol interprète avec délice le personnage légendaire de Vivien Leigh. L'actrice britannique se raconte, dévoile ses souvenirs brûlants, ses passions et ses failles. La mise en scène rythmée et les dialogues ciselés permettent une immersion poignante dans les coulisses d'un destin hors-norme.

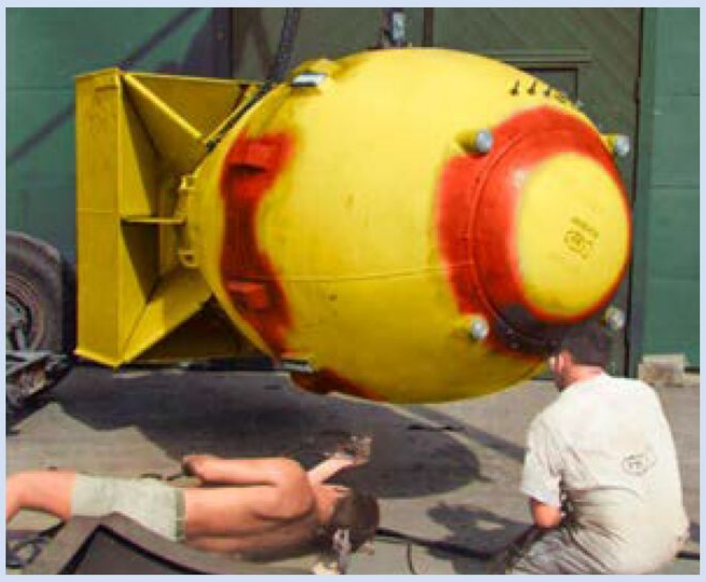
C'est à la fois intense et vivifiant, accessible aussi bien aux fans de Scarlett O'Hara qu'aux curieux et à tous ceux qui n'auraient pas vu *Autant en emporte le vent* ou *Un tramway nommé Désir*. Car Caroline Silhol ne cherche pas à imiter Vivien Leigh. Elle lui rend un hommage sublime teinté de l'élégance britannique des années 1960. En tailleur chic, elle est juste et espiègle et nous offre, le temps d'une soirée drôle et jubilatoire, une explosion de vitalité. Y. H.

Scarlett O'Hara. La dernière conférence de Vivien Leigh, de Marcy Lafferty. Adaptation de Caroline Silhol, collaboration artistique Anne Bourgeois. À partir du 2 septembre au théâtre de Passy (Paris 16e). Tél. : 01 82 28 56 40 et theatredepassy.fr

Télévision

L'effet d'une bombe

La ville d'Oak Ridge n'existait pas avant d'émerger de la boue du Tennessee, en 1942. Comme le laboratoire de Los Alamos, créé au Nouveau-Mexique en 1943, elle est née dans le cadre du programme de recherche voué à développer la bombe atomique. Retraçant efficacement l'histoire du projet Manhattan, ce documentaire inédit frappe par ses images colorisées du quotidien dans ces cités sorties de nulle part, où l'on fait du sport, flirte, s'amuse (dans un cadre de stricte ségrégation), tandis qu'une arme qui changera la face du monde est élaborée dans le plus grand secret. Contrairement au biopic *Oppenheimer* de Christopher Nolan, auquel fut reproché d'occulter les victimes du premier essai nucléaire effectué le 16 juillet 1945, il n'omet pas de mentionner que des Américains furent irradiés avant même les Japonais. Née huit jours avant l'explosion, Bernice Gutierrez témoigne, face caméra, du drame de sa famille, décimée par le cancer au fil des décennies. S. G.



TOUTE L'HISTOIRE/DR/SP

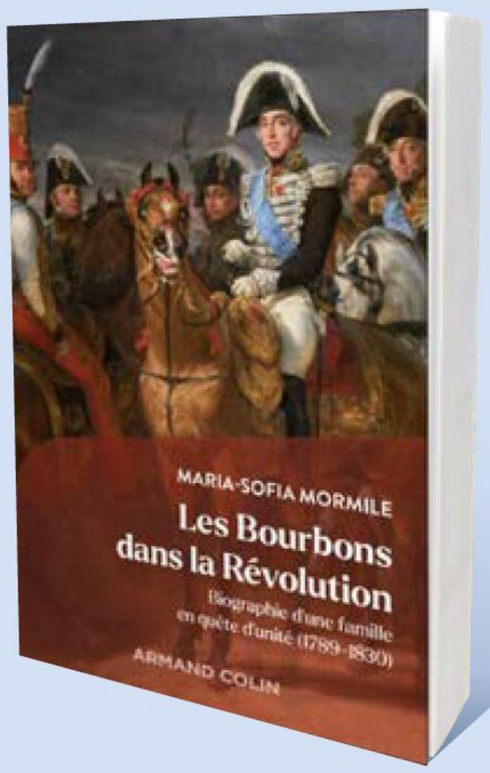
Projet Manhattan, les secrets de la bombe atomique, documentaire de Jonathan Mayo (52 min), le 4 septembre à 20 h 40 sur Toute l'Histoire.



Les Bourbons, une famille en or

À la veille de la Révolution, une stricte hiérarchie structure ce tout petit groupe familial qui gère en « copropriété » le royaume de France. Et si tout bascule en 1789, puis en 1830, avec la rébellion des cadets Orléans, il s'agirait plus d'un jeu de circonstances malheureux que d'un complot…

Pendant plus de deux siècles, de la Fronde à la IIIe République, la rivalité entre la branche aînée des Bourbons, issue de Louis XIV, et la branche cadette, issue de son frère Philippe, duc d'Orléans, a été l'un des grands ressorts de l'Histoire de France. Il est généralement admis que les Orléans n'ont jamais cessé d'ambitionner la couronne et qu'ils ont joué un rôle majeur dans la Révolution de 1789 et dans celle de 1830. Au vote de la mort de Louis XVI par son cousin Philippe Égalité, en janvier 1793, répond l'usurpation du trône de Charles X par son cousin Louis-Philippe, fils de ce même Philippe Égalité, en août 1830.



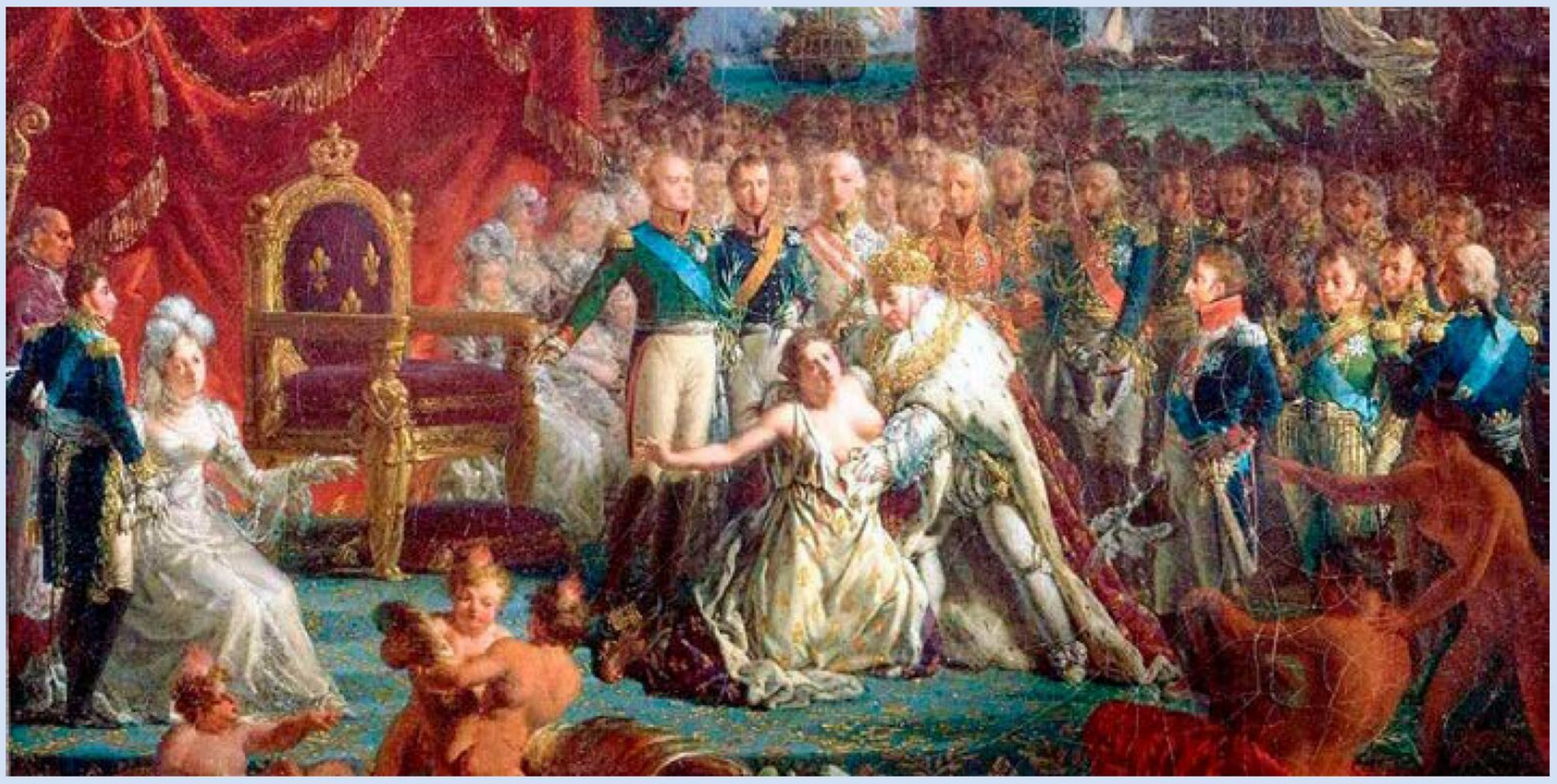
L'étiquette d'abord

À partir de nombreux documents inédits, notamment des correspondances entre princes, Maria-Sofia Mormile renverse la perspective. Au-delà de l'opposition entre branches, elle montre l'unité profonde de ce groupe familial d'un type particulier qu'est la maison de France. Une micro-société de taille excessivement réduite mais régie par des règles hiérarchiques et protocolaires extrêmement strictes, que tous connaissent et appliquent: la famille royale au sens restreint (le roi, les enfants de France, les petits-enfants de France) se distingue des princes du sang issus de branches cadettes (Orléans, Condé, Conti). Ces derniers surplombent les «princes légitimés», catégorie qui se réduit, à la veille de la Révolution, au seul duc de Penthièvre. Parmi les princes du sang, le duc d'Orléans occupe une situation prééminente en tant que «premier prince du sang».

L'affaire se corse du fait de fréquents mariages entre membres des différentes branches, de leurs sympathies ou antipathies réciproques et de leurs options politiques plus ou moins divergentes. Mais, quelle que soit la violence de ces oppositions, les princes nourrissent une même conviction de faire corps, d'être en quelque sorte copropriétaires de la couronne de France, dont le roi n'est que le fidéicommissaire. Forts de cette idée, ils revendiquent à la fois une position dans l'État monarchique et un rôle politique à jouer. C'est donc plutôt par le jeu des circonstances, conclut l'auteur, que par une suite d'intrigues, que les Orléans ont contribué, à deux reprises, à la chute de la branche aînée. Ils n'ont jamais cessé de se sentir Bourbons et, après 1830, d'espérer le retour à l'unité perdue. Une étude passionnante, aussi bien pour les amateurs d'histoire dynastique que pour les historiens de la Révolution et du premier XIXe siècle.

THIERRY SARMANT

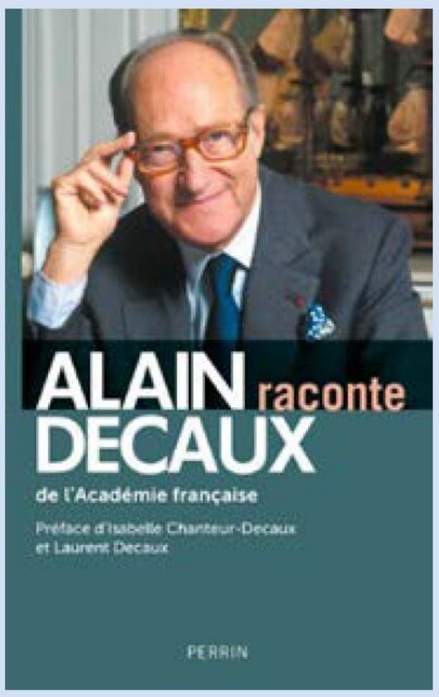
Les Bourbons dans la Révolution. Biographie d'une famille en quête d'unité (1789-1830), de Maria-Sofia Mormile (Armand Colin, 356 p., 24 €).



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Demi-cercle Dans ce tableau de Louis-Philippe Crépin, *Allégorie du retour des Bourbons : Louis XVIII relevant la France de ses ruines* (1814), manquent les membres de la branche régicide Orléans…

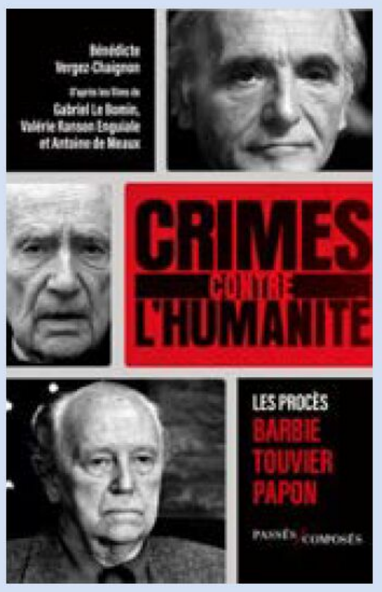
Alain Decaux, au service de l'Histoire



Alain Decaux, « passeur d'Histoire » d'exception, a dirigé *Historia* de 1969 à 1971. Bernard Pivot a vu en lui un « instituteur national », qui a séduit et instruit des millions de Français par ses émissions, sans une note, sans un pense-bête. Les spectateurs étaient captivés par son art oratoire, ses gestes, son regard, la maîtrise totale de son sujet. Pour le centième anniversaire de sa naissance, son éditeur republie 26 de ses récits, de la Gaule des Mérovingiens à l'OAS, sans oublier Jeanne d'Arc, Louise Michel ou Petiot. Alain Decaux a su rendre l'Histoire accessible à tous. DENIS LEFEBVRE

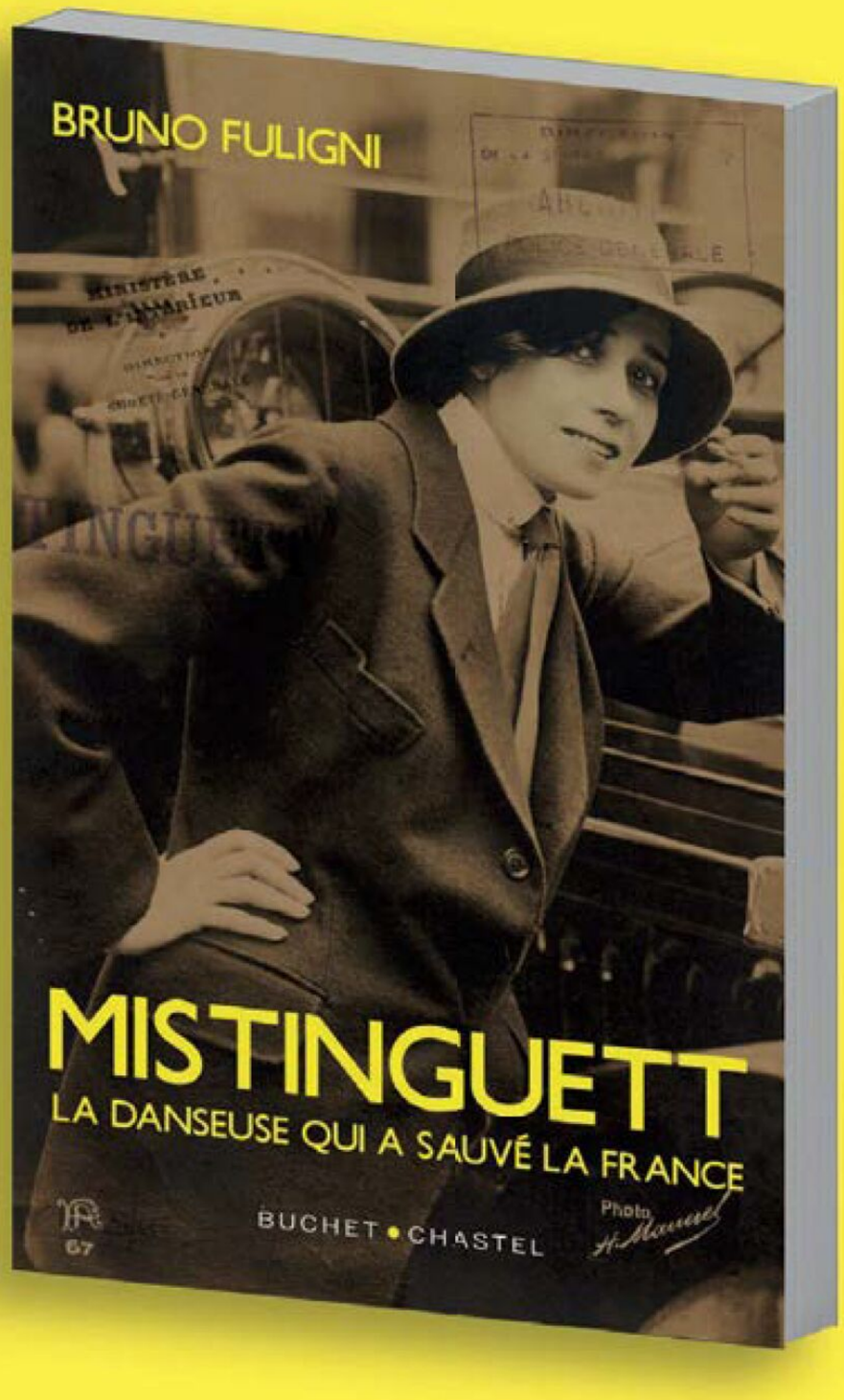
Alain Decaux raconte (Perrin, 2025, 660 p., 27 €).

Quand la France affronte son passé



Bénédicte Vergez-Chaignon, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de l'Occupation en France et autrice de nombreux ouvrages, raconte l'histoire des procès échelonnés sur plus de dix ans (procès Barbie, mai-juillet 1987 ; procès Touvier, mars-avril 1994 ; procès Papon, octobre 1997-avril 1998) de ces trois hommes, coupables de crimes contre l'humanité : le boucher de Lyon, le gangster fasciste moyen, le criminel de bureau. Elle a tout lu, visionné toutes les images de ces procès. Elle établit les faits, reproduit de nombreux documents. Plus largement, elle s'interroge, et nous interroge, sur l'empreinte de Vichy dans notre société, sur les questions de la mémoire et de l'imprescriptibilité. D. L.

Crimes contre l'humanité. Les procès Barbie Touvier Papon, de Bénédicte Vergez-Chaignon (Passés/Composés, 220 p., 26 €).



ESPIONNE
ET DANSEUSE :
LA MISSION SECRÈTE
DE MISTINGUETT RÉVÉLÉE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

BUCHET • CHASTEL

Milady, une voix enfin écoutée

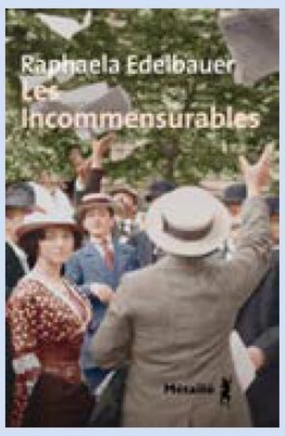
À partir des indices semés dans *Les Trois Mousquetaires*, ce roman rend vie à Milady et nous offre le magnifique portrait d'une femme libre jetée dans un monde d'hommes.



Tout lecteur des *Trois Mousquetaires* sait qui est Milady de Winter. Personnage à ce point connu que le cinéma s'en est très tôt emparé. Lana Turner, Mylène Demongeot, Faye Dunaway, Eva Green lui ont prêté leurs traits. Arielle Dombasle, Emmanuelle Béart l'ont campée à la télévision, Magali Noël au théâtre. Arturo Pérez-Reverte en a fait un formidable personnage de son célèbre *Club Dumas*. On aurait pu penser que tout avait été dit. C'était compter sans Adélaïde de Clermont-Tonnerre. L'enjeu était de taille : comment restituer dans toute sa vérité un personnage dont Dumas n'a fait qu'effleurer la biographie? Certains affirment que, pour créer sa Milady, il se serait inspiré de Lucy Hay, comtesse de Carlisle. Après la lecture de *Je voulais vivre*, le doute s'installe. Et si par on ne sait quelle mécanique quantique qui se joue des êtres et du temps, Dumas avait en réalité puisé dans le livre d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre? Car ce qui est en jeu ici, c'est bien la vérité historique atteinte par le mensonge de la fiction. Balzac a raison : il y a deux histoires, celle qu'on enseigne, qui est menteuse ; et la secrète – où sont les véritables causes des événements. C'est cette dernière que choisit Adélaïde de Clermont-Tonnerre. Celle d'une femme « moderne » qui lutte pour son pays, sa liberté, son idéal. C'est le meilleur livre de la rentrée. Et s'il obtenait le prix Goncourt? **GÉRARD DE CORTANZE**

Je voulais vivre, d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre (Grasset, 481 p., 24 €).

Les somnambules, vus de Vienne



Vienne, 31 juillet 1914. La capitale austro-hongroise est en ébullition, et pas seulement à cause de l'ardent soleil d'été. Un mois plus tôt, l'héritier du trône a été assassiné et la ville attend désormais l'inévitable déclenchement de la guerre. C'est dans cette atmosphère surchauffée que Hans, garçon de ferme lettré, débarque de son Tyrol pour consulter Helene, une psychanalyste de renom. Son cabinet devient la plaque tournante du récit. Hans y fait la connaissance de Klara, jeune mathématicienne sur le point de soutenir sa thèse, et d'Adam, un comte condamné à une carrière militaire alors qu'il ne rêve que de musique. Ensemble, ils vont passer les vingt-quatre heures les plus intenses de leur courte existence. Ce roman assez inclassable, marqué par l'onirisme, et d'une densité folle malgré la temporalité ramassée, livre l'instantané d'un monde à bout de course, où germent les prémices de la modernité. En témoigne cette étudiante spécialiste des nombres incommensurables, qui préfigure la lente accession des femmes aux postes académiques. Ou encore ce quatuor moderne de Schönberg, prisé par Adam, suivi par un ragtime dans un bouge interlope des bas-fonds, annonciateurs du bouillonnement musical de l'après-guerre. Sans parler de cette séance d'hallucination collective sous héroïne ou de l'expérimentation d'Helene sur la psychologie des masses. Les protagonistes sont les cobayes « d'une étude [qui s'appelle] vingtième siècle », marchant tels des somnambules vers la mobilisation et la catastrophe. Un texte profond, parfois complexe, mais qui ne laisse pas indifférent. ISABELLE MITY

Les Incommensurables, Raphaela Edelbauer, (Métailié, 337 p., 23 €).

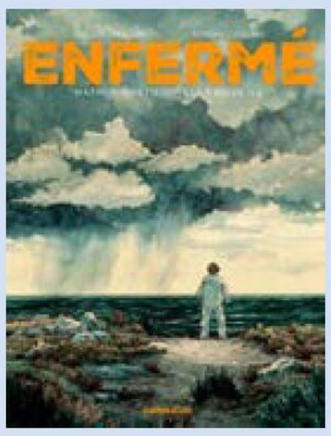
Mistinguett, l'arme secrète !



Mistinguett (1875-1956) fut la reine du music-hall parisien. Mais elle fut aussi une redoutable espionne au service de la France pendant la Première Guerre : pour libérer son amant Maurice Chevalier, prisonnier en Allemagne, elle fournit au gré de ses missions et de ses liaisons – l'une, avec un diplomate prussien – des informations capitales qui menèrent, ni plus ni moins, à la victoire des Alliés en 1918 ! Archives, témoignages et chroniques de l'époque… Bruno Fuligni s'est livré à un méticuleux travail de recherche pour reconstituer l'incroyable parcours de cette artiste, espionne et, surtout, femme libre. MATHILDE SAMBRE

Mistinguett : la danseuse qui a sauvé la France, de Bruno Fuligni (Éditions Buchet/Chastel, 22 €).

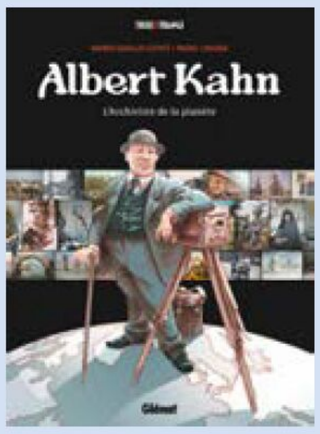
Mathurin, jeune et nuisible



Au début du XXe siècle, Mathurin Réto, un orphelin de 13 ans, sombre dans la petite délinquance. Il se retrouve condamné à la colonie pénitentiaire de Belle-Île-en-Mer – dont il n'est censé sortir qu'à sa majorité. Ce lieu est d'une brutalité simplement terrifiante. L'historien Julien Hillion, qui a consacré ses études à cette colonie pénitentiaire (*Le Bataillon des « nuisibles »*, 2022), propose de redécouvrir son quotidien par les yeux d'un enfant. Très solidement documentée, l'histoire n'en est que plus poignante… LAURENT VISSIÈRE

Enfermé. Mathurin Réto, pupille à Belle-Île, de Julien Hillion et Renan Coquin (Dargaud, 128 p., 25 €).

Celui qui aima l'humanité



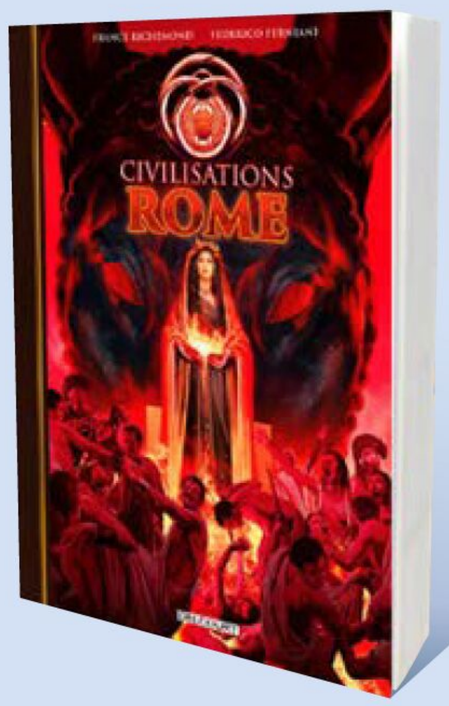
Juif alsacien, le jeune Albert Kahn (1860-1940) abandonne sa province occupée par l'Allemagne pour conquérir Paris. Il va rapidement faire fortune et ouvrir bientôt sa propre banque (1898). Mais, pour lui, la réussite ne constitue pas un but en soi, et il met son argent au service d'un idéal humaniste. Il finance des campagnes photographiques pour dresser l'« inventaire visuel » du globe, mais aussi des bourses de voyage, dans l'espoir que les peuples se comprennent mieux. Puis viennent 1914-1918, la crise et le second conflit mondial. L'album rend un vibrant hommage à ce philanthrope optimiste, qui mourra ruiné dans un monde lui-même en ruine. L. V.

Albert Kahn. L'Archiviste de la planète, de Didier Quella-Guyot et Manu Cassier, (Glénat, 96 p., 20,50 €).

Il était une foi, la chute de Rome

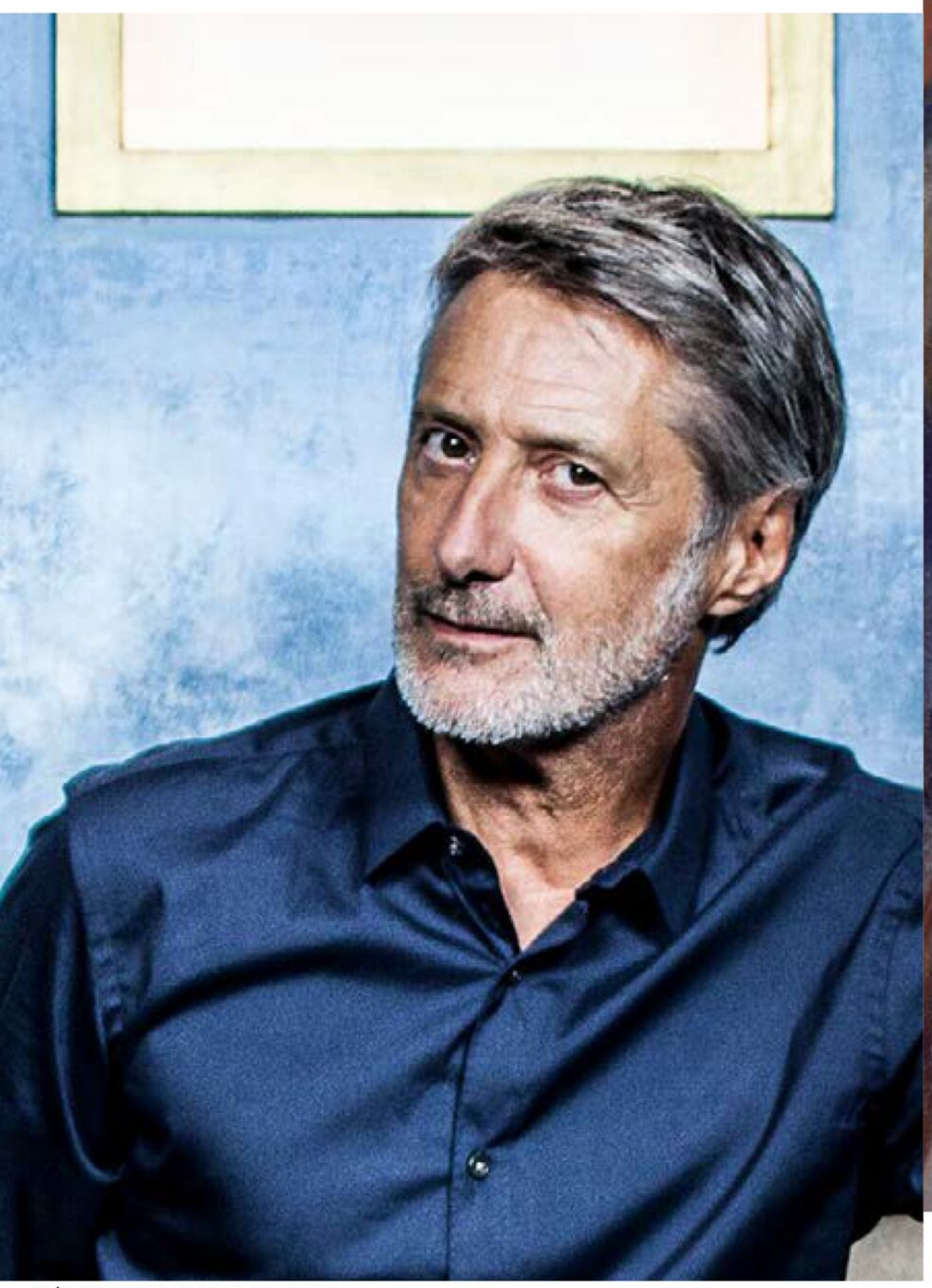
Si le christianisme sauvait l'Empire, que deviendraient les cultes traditionnels et toute la culture savante païenne ? Les Romains vont devoir choisir, et vite !

À la fin du IIIe siècle, l'Empire romain semble prêt à s'effondrer sur lui-même, victime de sa grandeur et de la démesure de ses gouvernants. Une société secrète, les Enfants de Seth, lit d'ailleurs dans les étoiles sa chute finale : le compte à rebours a déjà commencé ! Mais la fin de Rome et de la civilisation antique s'avère inacceptable, et ses adeptes, qui appartiennent pour la plupart aux cercles dirigeants de l'Empire, décident d'infléchir la fatalité, coûte que coûte… France Richemond, la talentueuse scénariste du *Trône d'argile*, aime les grandes fresques historiques, et elle aborde ici cette période très méconnue de l'Empire tardif, bien moins



«décadent» que l'image qu'on en a traditionnellement. Lorsque Dioclétien monte sur le trône, en 284, l'Empire va mal ; il parvient cependant à rétablir la situation par une série de brillantes campagnes, en Orient comme en Occident ; c'est lui aussi qui réorganise le gouvernement impérial. Mais il s'avère incapable de régler le problème posé par le christianisme, qui semble près de triompher : cette foi va-t-elle hâter le déclin de Rome ou, au contraire, lui assurer une survie inespérée ? Une question que se posent avec angoisse les Enfants de Seth. Changer de religion ne leur poserait d'ailleurs guère problème tant, pour eux, le Destin représente une force infiniment supérieure aux dieux. Le pari s'avère cependant risqué, car, avec les anciennes croyances, c'est toute la culture classique qui risque d'être emportée. Avec un incontestable brio, l'album propose ainsi la chronique d'un naufrage annoncé, même si, jusqu'au bout, on continue d'espérer… L. V.

Civilisations : Rome, de France Richemond et Federico Ferniani (Delcourt, 120 p., 30 €).



STÉPHANE GRANGIER / AKG-IMAGES



AURIMAGES



Antoine de Caunes & Napoléon

On sait, depuis son film *Monsieur N.*, réalisé en 2003, la fascination que nourrit l'animateur de radio et de télévision pour l'Empereur. Retour sur les liens qui unissent le trublion du PAF et celui qu'il appelle son « petit Napo ».

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL

HISTORIA – Du rejet à la dévotion, Napoléon suscite toute la gamme des sentiments. Où vous situez-vous? Que ressentez-vous à son égard?

Antoine de Caunes – De la dévotion, sûrement pas, ce n'est pas dans ma nature. J'éprouve une espèce de fascination, moins pour l'homme lui-même, d'ailleurs, que pour toute la période qu'il traverse comme une météorite, de la fin des années 1790 à Waterloo en 1815. Ce qui se passe durant ce laps de temps est proprement hallucinant! Au départ, les raisons qui m'ont conduit à m'intéresser à Napoléon lui sont tout à fait extérieures: elles se rattachent à Arsène Lupin! Je rêvais de porter le roman *L'Aiguille creuse* à l'écran, mais le projet a capoté et, après avoir eu vent de son abandon, un producteur m'a proposé le scénario de *Monsieur N.* Celui-ci mettait en scène un Napoléon reclus à Sainte-Hélène, tentant d'échapper à la vigilance de ses gardiens. Il m'a séduit par un point commun avec Lupin: le double jeu. Emballé, j'ai commencé à me documenter en lisant le *Mémorial de Sainte-Hélène* et j'ai découvert un personnage captivant. Prisonnier des Anglais sur un îlot perdu de l'Atlantique sud, surveillé 24 heures sur 24, sans espoir d'évasion, Napoléon livre sa version de l'histoire à Emmanuel de Las Cases. Il parvient à se poser en martyr, en figure christique, dans un coup de génie et de marketing extraordinaire! L'ouvrage, publié en 1823 deux ans après sa mort, est devenu un best-seller et lui a permis de sortir vainqueur de son ultime bataille, en le transformant en une légende.

> “En lisant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, j'ai découvert un personnage captivant. Napoléon s'y pose en figure christique et bâtit les fondations de son propre mythe”

Avant ce film, que pensiez-vous de lui?

Rien du tout. Enfant, comme le meilleur ami de mon père était corse, je passais mes vacances sur l'île et la fanfare jouait *L'Ajaccienne* [hymne à la gloire de l'Empereur créé en 1848, ndlr] sur le ferry du retour qui s'appelait *Napoléon.* À part ça, et quelques souvenirs scolaires… Pour moi, c'était une affaire du passé, qui n'avait plus de résonance et ne me touchait pas. Sauf que l'angle d'attaque de *Monsieur N.* était très contemporain et très universel: comment un homme qui a eu le monde entre les mains peut-il accepter de n'être plus rien? Que se passe-t-il, psychiquement, quand le château de cartes s'effondre?

Est-ce parce que vous redoutez le déclassement qu'il vous intéresse autant chez ce personnage?

j'ai vécu cette épreuve. Tout le monde y est confronté, à un moment ou à un autre. Mon métier de saltimbanque me place, sans arrêt, dans un jeu de balancier assez éprouvant. Un jour, une émission cartonne; la fois suivante, c'est le fiasco, parfois violent. Napoléon n'a pas connu que des triomphes, il s'est aussi fait mettre la pâtée deux ou trois fois. Il a été écarté, battu, il est revenu; sa trajectoire n'est pas une ligne droite ascendante. Savoir comment on survit à des échecs retentissants reste une vraie question.

Vous n'avez pas craint de vous frotter à un tel monument de l'Histoire?

Napoléon n'est pas n'importe quel sujet, en effet. Lors des avant-premières, je me suis aperçu qu'un certain nombre de gens l'avaient connu, et même assez intimement! Ils venaient gueuler que telle décoration n'était pas placée au bon endroit, mais personne ne m'a attaqué sur le fond. Il faut dire que j'avais pris soin de faire lire mon scénario à Jean Tulard, ce qui vaut pour imprimatur. J'ai, d'ailleurs, gardé de notre rencontre, le souvenir d'un échange très amusant. Le film émettait l'hypothèse d'une substitution de corps à Sainte-Hélène. La probabilité que ce ne soit pas Napoléon qui repose aux Invalides est infime, mais pas tout à fait écartable. Comme je demandais à Jean Tulard pourquoi il n'utilisait pas

“Napoléon agite toujours la France contemporaine parce que son destin contient tous les paradoxes : conquérant et guerrier impitoyable, législateur de génie et despote”

••• son statut de spécialiste pour faire ouvrir le tombeau et lever le doute, il s’est écrié «Ah! Mais jamais de la vie, malheureux!» et il m’a parlé d’un précédent. En 1895, le ministre des Affaires étrangères et biographe de Richelieu, Gabriel Hanotaux a fait ouvrir la sépulture du cardinal. Sa face présentait encore une ressemblance frappante avec le portrait mortuaire qu’en fit Philippe de Champaigne, mais elle a commencé à s’effriter… Suggérant que Richelieu avait peut-être réagi «à la simple vue de son biographe», Jean Tulard préférait ne prendre aucun risque!

Vous marchez plutôt en dehors des clous. Solliciter quelqu’un comme vous pour réaliser un film sur Napoléon n’apparaît pas comme une évidence…

Si l’on est venu me chercher, c’est justement parce que le scénario faisait un pas de côté par rapport à l’histoire officielle. Il mettait, d’ailleurs, en exergue une phrase de l’intéressé que j’ai toujours faite mienne: «L’Histoire est un mensonge que personne ne conteste.» C’est une réflexion passionnante, comment ne pas être tenté d’aller se promener sur ce terrain? Même si certains historiens prétendent qu’on ne peut plus insérer une feuille de papier entre eux et la pure vérité historique, la frontière qui sépare cette dernière de l’interprétation me semble toujours ténue.

Que pensez-vous des réactions, très tranchées, que Napoléon suscite encore et toujours?

On pourrait penser qu’il existe bien des sujets plus actuels sur lesquels se quereller, mais Napoléon agite toujours la France contemporaine, parce que son destin contient tous les paradoxes. C’est un conquérant et la conquête ne se fait pas sans casse. Il y a, d’un côté, les nombreuses victoires; de l’autre, les centaines de milliers de morts et un guerrier impitoyable qui accorde assez peu d’importance à la vie. Il y a le jeune général de génie qui mène les campagnes d’Italie, d’Égypte, les premières grandes batailles, puis la bascule vers une sorte de despote qui muselle la presse,

Bio express Napoléon

Né à Ajaccio le 15 août 1769, de petite noblesse, Napoléon Bonaparte sort, à 16 ans, de l’École militaire de Paris. En 1793, le siège de Toulon révèle le talent tactique du jeune capitaine. Puis il est nommé général en chef de l’armée d’Italie et, acquiert, par ses victoires, une grande popularité. En 1799, au retour de la campagne d’Égypte, il prend le pouvoir par le coup d’État du 18-Brumaire. Devenu consul, puis consul à vie, il crée la Banque de France, les préfets, les lycées, la Légion d’honneur, promulgue le Code civil et rétablit l’esclavage (aboli en 1794). En 1804, il est sacré empereur. En 1810, après la dissolution de son mariage avec Joséphine de Beauharnais qui ne peut avoir d’enfant, il épouse Marie-Louise d’Autriche, qui lui donne un fils. Mais sa chance tourne : en 1812, la campagne de Russie est un désastre. En 1814, il est contraint d’abdiquer et envoyé sur l’île d’Elbe. Il s’échappe et reprend le pouvoir pendant les Cent-Jours. Battu à Waterloo par les Anglais le 18 juin 1815, il abdique à nouveau. Exilé à Sainte-Hélène, il y meurt le 5 mai 1821. En 1840, sa dépouille est déposée aux Invalides.

rétablit l'esclavage… Si vous faites deux colonnes, vous aurez largement de quoi remplir le pour et le contre. Pour ma part, je connais ses zones d'ombre, je ne le glorifie pas, mais sa trajectoire de fou me fascine.

Avez-vous visité des sites liés à son souvenir? Êtes-vous sensible à l'esprit des lieux?

J'adore ça! Je suis allé sur l'île d'Aix, en Corse, à la Malmaison, à Fontainebleau. À Paris, j'ai mes tocs: je ne passe jamais devant les Invalides sans crier «Vive l'Empereur!» Dans la capitale, il y a ce qu'il faut comme repères napoléoniens. Il manque juste une avenue Napoléon. Bonaparte a sa rue, mais Napoléon, ça coince encore. On continue à les opposer, alors qu'il y a du Bonaparte chez Napoléon, et inversement.

Et Sainte-Hélène ou Waterloo?

Budgétairement, il était impossible de tourner à Sainte-Hélène: nous avons reconstruit Longwood House en Afrique du Sud. Le consul de l'époque, qui avait eu vent du film, était prêt à m'accueillir sur place, il m'avait même promis de passer une nuit dans la résidence, mon fantasme absolu! Comme je préférais garder l'image de l'île telle qu'elle est décrite dans les textes, j'ai décliné la proposition, mais je l'ai un peu regretté. Concernant Waterloo, j'irai un jour, bien que le site soit devenu une attraction touristique et que j'ai la phobie du monde. Le fait d'en parler me rappelle un sujet très marrant sur les reconstituteurs. À l'époque où je présentais *Le Grand Journal*, je devais interviewer un type qui jouait l'empereur depuis des années. J'étais ravi d'avoir un duplex avec Napoléon depuis mon studio, j'avais des tas de questions à lui poser, mais mon interlocuteur était furieux! Je l'entendais s'engueuler avec la gendarmerie belge qui lui reprochait, tout Napoléon qu'il était, de s'être mal garé! *(Il pouffe de rire).*

Quelles lectures conseillez-vous sur le sujet?

À ceux qui ont déjà deux ou trois idées, qui souhaitent entrer dans les détails et ont la patience d'avaler un pavé de plus de 800 pages, je suggère la biographie *Napoléon* d'Adam Zamoyski. Elle est bien écrite, elle synthétise tous les travaux précédents et, surtout, elle considère plein de points de vue différents. À tous les acteurs du film, j'ai fait lire *La Chambre noire de Longwood*, un récit où Jean-Paul Kauffmann traite de l'enfermement, de l'exil et de la perte de pouvoir. Sinon, il y a le roman *La Mort de Napoléon*, un petit texte très amusant de Simon Leys. Napoléon parvient à s'évader de Sainte-Hélène où un sosie jardinier prend sa place. Il embarque sur un bateau, rejoint la Belgique puis Paris, annonce qu'il est de retour, tout le monde le prend pour un cinglé et il finit à l'asile.

Original… mais Napoléon avait-il de l'humour?

Il avait de l'esprit et de l'ironie. Lisez le *Mémorial*, il regorge de coups de griffes, de remarques sur tout son entourage. Quand il crée l'ordre de la Légion d'honneur, il affirme que c'est avec des hochets que l'on mène les hommes. Son humour est très voltairien: extrêmement lucide, cruel, mais drôle. Il y a aussi cette adresse à Talleyrand: «Tenez Monsieur, vous n'êtes que de la merde dans un bas de soie.»

> **«L'Empereur avait de l'esprit et de l'ironie. Son humour était très voltairien : extrêmement lucide, cruel, mais drôle»**

Bio express Antoine de Caunes

Fils du journaliste Georges de Caunes et de la speakerine puis productrice Jacqueline Joubert, Antoine de Caunes naît à Paris en 1953. Il effectue ses débuts à la télé en 1978, sur Antenne 2, aux manettes de *Chorus*, une émission de rock live à l'esprit de dérision assumé. Sa popularité explose sur Canal Plus où, de 1987 à 1995, il joue les trublions face à Philippe Gildas dans le talk-show *Nulle Part Ailleurs* et compose une galerie de personnages devenus cultes avec la complicité de José Garcia. De 2013 à 2015, la chaîne lui confie la présentation du *Grand Journal*. Depuis deux ans, il assure celle de l'hebdo *Faut voir !*, dédié à l'actualité du septième art. Parallèlement à sa carrière d'animateur, il se frotte au cinéma comme comédien ou réalisateur. En début d'année, il a publié le roman graphique *Il déserte* qui retrace un épisode douloureux de son enfance : l'exil volontaire de son père dans les îles Marquises, alors qu'il n'a que 8 ans. Marié à la journaliste Daphné Roulier dont il a un fils, il est également père de la comédienne Emma de Caunes et de Louis nés de deux précédentes relations.

En octobre 1914, pour sauver un jeune poilu sur le point de mourir, le professeur Émile Jeanbrau tente une transfusion sanguine. Un pari réussi, mais ce coup de sang doit tout à un énorme coup de chance…

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

Nous sommes en octobre 1914. Le caporal Henri Legrain du 45e régiment d'infanterie est plongé dans cette course à la mer, qui succède à la bataille de la Marne et vise à protéger les ports de Dunkerque et de Calais. C'est là, sur la Somme, qu'il reçoit un éclat d'obus dans la jambe.

La blessure est grave. Les chirurgiens n'ont qu'une possibilité pour tenter de lui sauver la vie: pratiquer une amputation haute de cuisse à 13 cm de la tête du fémur. L'amputation est ensuite refermée et pansée, le moignon est enserré par des bandes bien tendues qui ont comme but d'arrêter, autant que faire se peut, le saignement local.

Il faut rapidement l'envoyer dans un centre hospitalier capable de traiter les séquelles d'une telle opération. Le site choisi est l'hôpital de Biarritz! Imaginons le périple que représente un trajet en train sanitaire de la Somme à la cité basque, en 1914… Pourquoi ne pas expédier le caporal sur un hôpital plus proche?

Cachez ces pertes !

C'est que les instructions sont formelles: il s'agit de dissimuler le plus possible aux journalistes l'hécatombe épouvantable que l'on subit depuis trois mois – en moyenne, 6000 soldats tués chaque jour – alors que l'on avait annoncé à la population une guerre fraîche, joyeuse et, surtout, rapide et victorieuse!

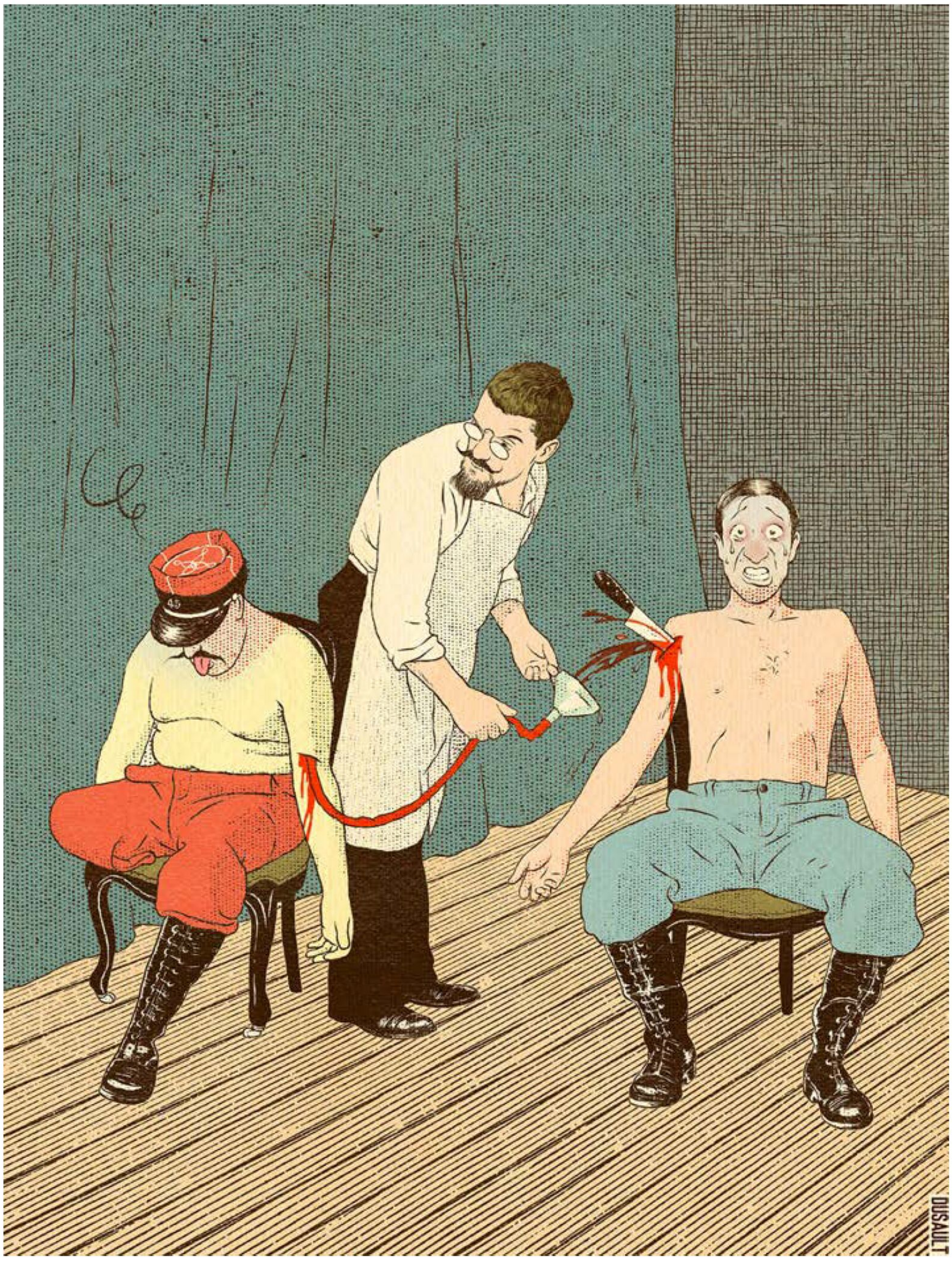
Quand Legrain arrive enfin à Biarritz, il est immédiatement examiné par le chef du centre, le professeur Émile Jeanbrau (1873-1950). Celui-ci, chirurgien urologue à Montpellier dans la vie civile, est un médecin d'expérience. Il constate l'état alarmant du caporal, dont les bandages sont imbibés de sang. En bref, il est plus blanc que sa blouse et va, obligatoirement, mourir. À moins que… Jeanbrau a déjà entendu parler des techniques de transfusion sanguine mais n'en possède pas l'expérience – comme personne à cette époque. En France, la plupart des médecins ignorent encore l'existence des groupes sanguins et les risques entraînés par une transfusion incompatible. Pourtant l'Autrichien Karl Landsteiner (1868-1943)

a publié sa découverte des groupes de globules rouges par la réaction d'hémagglutination en 1900. Pour être honnête, son article écrit en allemand et publié dans une revue peu connue, la *Wiener Klinische Wochenschrift*, avait peu de chances d'être lu en France : depuis la guerre de 1870, nos médecins ne s'intéressent plus à la littérature allemande.

Un détail mortel

Jeanbrau ne connaît pas plus les groupes sanguins que les autres. En revanche, il a suivi les travaux de l'Américain George Crile (1864-1943) qui a décrit une technique de transfusion bras à bras grâce à une canule métallique introduite dans la veine du receveur et l'artère du donneur. Il possède même une «canule d'Elsberg» plus pratique à utiliser que celle de Crile. Mais il faut agir vite et décider qui peut devenir le donneur. Il se rend alors auprès d'Isidore Colas, un «éclopé» en convalescence, presque prêt à retrouver le service actif, et lui dit : «J'ai besoin d'un Breton qui a du cœur et qui accepterait de donner un peu de son sang pour sauver un camarade qui va mourir.»

Sans hésiter, Isidore se porte volontaire. On place les deux hommes côte à côte, bras contre bras, et grâce à la canule, la transfusion débute. Jeanbrau redoute le risque de coagulation du sang dans le dispositif – l'héparine n'existe pas encore. Mais bien activé par la pression artérielle du donneur, le flux de sang ne ralentit pas et aucun caillot n'interrompt la manœuvre. On observe alors Henri se recolorer, tandis qu'Isidore fatigue un peu mais reste imperturbable. Et, finalement, tout se déroule bien grâce à un coup de chance inouï qui échappe à tous les participants de cette première : les groupes sanguins d'Henri et d'Isidore sont compatibles ! Dans les années qui suivent, Jeanbrau poursuit sa recherche sur les techniques de transfusion. Mais, rapidement, le travail du Belge Albert Hustin (1882-1967) vient bouleverser les débuts de cette technique novatrice car il découvre les propriétés du citrate de soude, permettant de conserver le sang humain pendant quatre jours dans des flacons de verre, ce qui permet de les transporter sur le front. Quant à Henri Legrain et Isidore Colas, leur amitié se poursuit toute leur longue vie. Henri meurt le 25 janvier 1987 à 98 ans, soixante-treize ans après la transfusion qui lui a sauvé la vie. Beau succès pour cette invention liée à la médecine d'urgence !

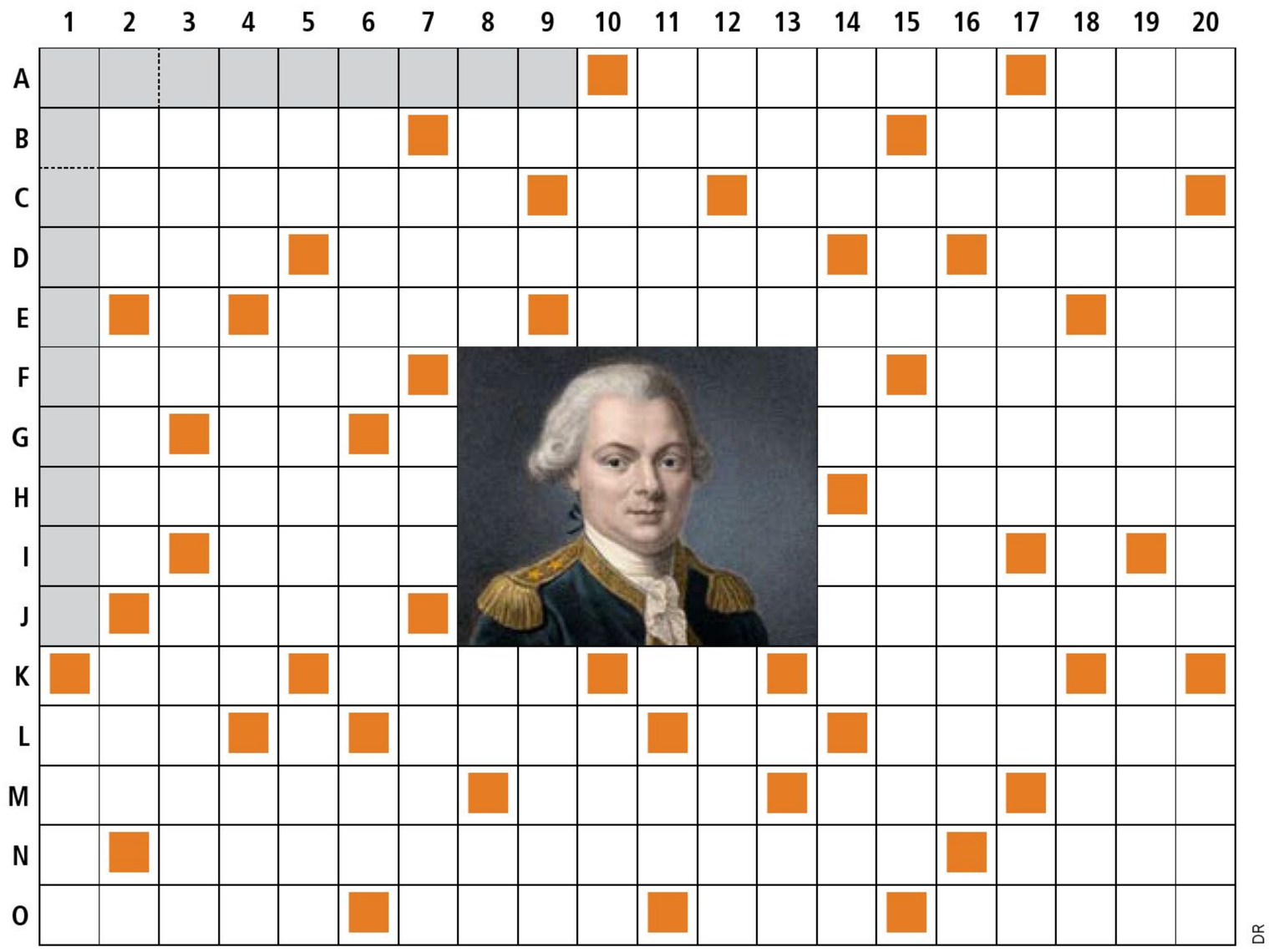


Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



DR

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Cinéaste français qui nous a fait voir *Van Gogh* au cinéma. Constance ou Victoria. – **B.** Jeune mortel aimé d'Aphrodite. Maréchal français qui conquit l'Alsace en 1675 après avoir vaincu les Impériaux à Turckheim. Mère de Philippe Auguste, elle assura la régence pendant la 3e croisade. – **C.** Passage dramatique de l'histoire de France. Personnage de Spielberg. Prophétesse et juge d'Israël. – **D.** Aire de L'Aigle. Procureur-syndic de la Seine qui décida Louis XVI et sa famille à quitter les Tuileries le 10 août 1792 pour l'Assemblée nationale. Disciple de Bakounine et de Proudhon. – **E.** Ministre de la Guerre de Napoléon III, il dota les fantassins du fusil Chassepot. Royaume d'Europe. Maître du palais. – **F.** Pièces de monnaie qui étaient notamment en usage chez les Hébreux. Golfe qui sépare l'Arabie saoudite de la presqu'île du Sinaï. – **G.** Entrée en Seine. Rivière de Sibérie qui se jette dans l'Irtych. Lac de l'Isère qui abrite un important site du Néolithique. – **H.** Province du Canada. Sœur de Moïse et d'Aaron. – **I.** A des Anglais. Une heure à Rome. Le fils du cheik. – **J.** Cité des Agathois. Le duc Henri de Guise, par exemple. – **K.** Maître d'ouvrage italien. Un skinhead qui a perdu la tête. Un matin à Londres. Ont été battus à l'époque des francs. – **L.** On y voit passer sur la chaussée des géants. Pilote français qui a été neuf fois champion du monde de rallye. Ancienne prison d'État. La preuve que Donald Trump n'est pas le premier président des USA à avoir fait du cinéma ! – **M.** Symbole du pouvoir royal. Fait face à Hendaye. Voie lactée. Pour Dionysos, ce fut la mère à boire. – **N.** Général de Gaule qui fut un héros de la résistance. Il succéda à Camille Chautemps à la présidence du Conseil en mars 1938. – **O.** Quartier général des forces alliées de l'OTAN en Europe. Son père est un pionnier de la grande distribution. Fait de guerre. Spécialité viennoise.

VERTICALEMENT : 1. Nom du navire que commandait ce personnage en 1788 au moment de sa disparition. La bande à Balder. – **2.** Il a pris l'air avec *Éole*. Rendez-vous de Napoléon et d'Hohenlohe. Abrégé d'histoire. – **3.** Ville portuaire qui fut prise par les insurgés vendéens menés par Charrette le 27 mars 1793. Termina. – **4.** Fondateur de Lavinium. Capitale de l'ancien royaume bantou des Vili. Frite ou patate. – **5.** Paddy ou caroline. Chasseur biblique. Sujet d'interrogation en littérature anglaise. – **6.** Dieu égyptien. Infante de Castille. En marche ou l'inverse pour Macron. – **7.** Le grand timonier. Un conteur extraordinaire. Peintre français surtout connu pour ses monochromes (1928-1962). – **8.** Femme de lettres française (1766-1817). Hellène en sabots. Spécialité des troupes japonaises. – **9.** On y a vu la reine Victoria. Production de canons. – **10.** L'homme du *Troisième Homme*. Le père de *Mathilde*. – **11.** Cité nabatéenne de Jordanie. Début de l'hymne à saint Jean-Baptiste. – **12.** Au bord du Rhin. Jamais avant le printemps. Roi légendaire de Crète. – **13.** Il est le premier des apôtres à connaître Jésus-Christ. Le faucon égyptien. – **14.** Héros de Virginie. Parti politique français fondé en novembre 1944. Pronom. De la Mirandole, c'est un philosophe italien de la Renaissance. – **15.** Un cardinal qui l'ouvrit ? Roi des Éburons. – **16.** Principe de la philosophie chinoise. Cordages de la marine à voile. – **17.** Navire qui a participé au débarquement en Normandie. On peut y visiter Rome, Paris ou Berlin. Mouvement scout. – **18.** On lui doit les plans du *Pont de la rivière Kwaï*. On peut être à Trente sur ses rives. Dessinateur français qui réalisa l'enseigne du cabaret montmartrois *Au Lapin Agile*. – **19.** Ensemble palatial fortifié de Grenade. Dieu du Ciel. – **20.** Coupe de France. Savant français qui, entre autres, fonda les bases de la sidérurgie au début du XVIIIe siècle. Division administrative de l'ancienne Égypte.

Solution du n° 941

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	J	E	A	N	C	A	S	I	M	I	R	P	E	R	I	E	R	■	H	I
B	E	Y	L	A	U	■	E	N	■	D	I	O	N	E	■	L	A	B	A	N
C	A	■	A	■	T	Y	N	D	A	R	E	■	F	R	A	N	K	L	I	N
D	N	A	R	C	I	S	S	E	■	I	L	L	E	■	S	E	O	U	L	■
E	J	U	I	N	■	E	■	S	U	S	■	U	R	S	S	■	S	M	E	T
F	A	S	C	A	G	N	E							C	A	L	I	■	S	U
G	U	T	■	M	A	G	E							I	S	E	■	L	E	■
H	R	E	G	■	O	R	■							P	■	S	T	E	L	E
I	E	R	I	E	■	I	F							I	S	P	A	H	A	N
J	S	L	O	V	E	N	E							O	U	I	■	A	S	A
K	■	I	N	E	S	■	N	O	E	■	G	O	■	N	A	N	A	R	S	■
L	S	T	O	■	T	R	E	M	P	L	I	N	S	■	R	A	S	■	I	O
M	O	Z	■	C	H	E	L	S	E	A	■	U	■	M	E	S	S	M	E	R
N	T	■	C	H	E	R	O	K	E	E	S	■	N	A	S	S	A	U	■	N
O	O	L	I	E	R	■	N	■	S	I	E	Y	E	S	■	E	M	E	S	E

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



Un train nommé Désir

Toutes les périodes de l'Histoire ont leurs symboles et leurs allégories. S'il fallait choisir un objet qui traverse de ses roulements sourds les débuts de notre modernité, je prendrais le train. Il n'y a pas si longtemps, un soir de mai 2025, notre président de la République, le chancelier allemand et le Premier ministre britannique y sont montés du quai d'une gare polonaise pour rejoindre Kiev, afin de marquer le soutien de la vieille Europe à l'Ukraine. Il n'est pas un événement contemporain important qui n'ait son train!

L'utopie d'acier des guerres modernes

Cela commence, comme tous les rêves d'avenir et d'utopie, par une tragédie. Je pense à la première catastrophe ferroviaire de Meudon, le 8 mai 1842, en pleine monarchie de Juillet. Puis, durant toute la seconde moitié du XIXe siècle, le rail rapetisse peu à peu le monde et l'enferme dans un réseau serré de lignes noires, telle une immense toile d'araignée. Il s'agit bien là de la plus grande aventure humaine, technique et financière de nos deux derniers siècles. Aux États-Unis, on manquera de se battre à coups de locomotives pour le contrôle de la première grande ligne ferroviaire, qui reliait New York à Chicago. Puis le train entre en guerre. Ce ne sont pas les taxis parisiens mais les convois ferroviaires d'hommes et de munitions qui permirent à Joffre de gagner la bataille de la Marne en septembre 1914. Le train, c'est la vitesse, la violence, l'utopie d'acier des guerres modernes. Les futuristes italiens en font leur emblème quand Gino Severini peint en 1915 son *Train blindé en action*. Ce sont des trains et des wagons qui décident de l'avenir du XXe siècle: celui, soi-disant «plombé», qui conduit, en 1917, Lénine à Petrograd et emporte la Russie tsariste dans l'ère soviétique; celui qui, deux ans plus tard et comme par un mouvement de balancier, transporte le dernier empereur d'Autriche, Charles Ier, en exil. Stefan Zweig l'a vu passer la frontière suisse, comme le fantôme du «monde d'hier», le 23 mars 1919. «La locomotive se mit à tirer avec une forte secousse, comme si elle aussi devait se faire violence, le train s'éloigna lentement. Les employés la suivirent des yeux avec respect. Puis ils s'en retournèrent à leurs bureaux. Je savais que je rentrais dans une autre Autriche, dans un autre monde.» On est loin des volutes de fumée vaporeuse des tableaux de Monet et du «petit train de Balbec» cher au narrateur de la *Recherche*.

Le train devient, au XXe siècle, le signe tragique du destin des hommes et du dérèglement du monde. On y meurt, dans *La Roue* d'Abel Gance (1923) et dans *La Bête humaine* de Jean Renoir (1938). Le compositeur Arthur Honegger fait de la mythique *Pacific 231* des années 1920 un mouvement symphonique aux rythmes fous, qui nous conduit droit en enfer avec ses bruits d'essieux, ses grincements de ferraille et ses jets de vapeur. Avec elle, on court après le temps sans rémission et sans espoir de retour. Ce sont ces trains infernaux qui mèneront les Juifs à la mort. On les retrouve aussi dans la littérature et les faits divers. On s'y venge chez Agatha Christie, dans le *Crime de l'Orient-Express*, on l'attaque au pont de Mentmore dans l'affaire du train postal Glasgow-Londres en 1963 – souvenez-vous de David Niven dans *Le Cerveau* de Gérard Oury! Il faudra attendre encore un demi-siècle et l'avènement du TGV, sans couleur et sans saveur, pour que naisse la nostalgie des trains d'autrefois. Dans l'une de ses nouvelles, Nabokov en fait l'image de nos souvenirs. Avec lui, ce n'est pas le train qui avance, c'est le quai de la gare qui recule, comme si nous entrions à l'envers dans un siècle inconnu. H

E. de Waresquiel

> «Loin des tableaux de Monet ou des textes de Proust, le train devient, au XXe siècle, le signe tragique du destin des hommes et du dérèglement du monde»

Mémorial de la SHOAH
Musée, Centre de documentation

EXPOSITION

jusqu'au 16 novembre 2025

COMMENT LES NAZIS ONT PHOTOGRAPHIÉ LEURS CRIMES. AUSCHWITZ 1944.



Un groupe de femmes, photographiées sur la route du camp, destinées au travail forcé. Auschwitz-Birkenau, Reich / Pologne annexée, 1944. © Album d'Auschwitz. Yad Vashem
©Mémorial de la Shoah. Conception graphique : Nissim Sellam. Mémorial de la Shoah, fondation reconnue d'utilité publique SIREN 784 243 784

200 photos décryptées

ENTRÉE GRATUITE

MÉMORIAL DE LA SHOAH
17, RUE GEOFFROY L'ASNIER
75004 PARIS
WWW.MEMORIALDELASHOAH.ORG

ARTS ET VIE

LA JOIE

du voyage culturel, depuis 70 ans.



Arts et Vie vous invite à partager la joie du voyage culturel. Découvrez ses itinéraires thématiques, animés par des guides passionnés qui font vivre les lieux et leur histoire. Rencontrez, partagez, émerveillez-vous : chaque voyage est une promesse d'émotions inoubliables. Partez sereins avec Arts et Vie grâce à un accompagnement attentif, des prestations soignées et des programmes complets. Le tout en petits groupes pour plus de convivialité ! **Arts et vie, la culture au cœur du voyage.**

www.artsetvie.com

Brochure sur
simple demande
au 01 64 14 52 97
ou en scannant
ce QR code

70 ANS

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS